



BRABANT

REWISBIQUE
Archives

27



RÉALISEZ VOS RÊVES
grâce à la
LOTTERIE NATIONALE

Lots payés en espèces
Aucune retenue sur vos gains

Anonymat garanti

Croyez à votre chance
ELLE EST RÉELLE



BRABANT

Revue bimestrielle de la Fédération Touristique

Direction: Maurice-Alfred Duwaerts
Rédaction: Yves Boyen
Présentation: Georges Van Assel
Administration: Rosa Spitaels
Imprimerie: Snoeck-Ducaju et Fils
Photogravure: Lemalre Frères
Couverture: le Berrurier

Prix du numéro: 40 F. Cotisation: 200 F.

Siège: rue Saint-Jean 4
1000 Bruxelles.

Tél.: (02) 13.07.50 - Bureaux ouverts de 8.30 h à 17.15 h.
Les bureaux sont fermés les samedis, dimanches et jours
fériés. - C.C.P. de la Fédération Touristique du Brabant:
3857.76.

Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de
leurs auteurs. Ceux non insérés ne sont pas rendus.

Er bestaat eveneens een nederlandstalige uitgave van het
tijdschrift „Brabant“, die ook tweemaandelijks verschijnt
en originele artikels bevat die zowel de culturele, econo-
mische en sociale uitzichten van onze provincie belichten
als het toeristisch, historisch en folkloristisch patrimonium.

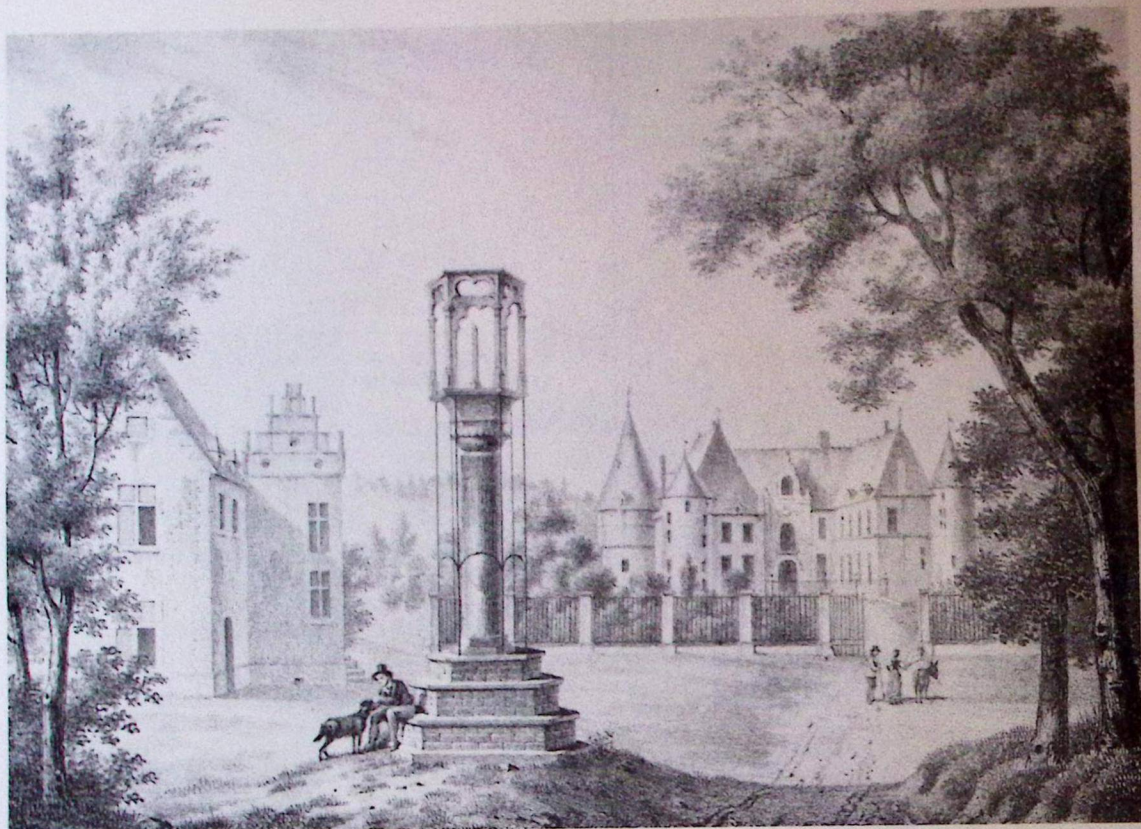
Les lecteurs désireux de souscrire un abonnement com-
biné (éditions française en néerlandaise) sont priés de
verser la somme de 320 F au C.C.P.: 3857.76.

Le château fort de Braine-le-Château et ses sei- gneurs, par Maurice Danau	2
Le Musée du Caillou, par Maurice-Alfred Duwaerts	11
L'année des châteaux en Brabant, par J. de B. et J. de G.	18
Théâtre gai à Bruxelles, par Christian Lanciney et André Stelman	28
De Dilbeek à Grand-Bigard, par Geneviève C. Heme- leers	34
L'Eglise Protestante du Musée, à Bruxelles, par Berthe Delépinne	38
L'Eglise Notre-Dame de la Chapelle, à Bruxelles, par Jacques Mignon	43
Hageland et Hesbaye flamande, par Paul Dewalhens	49
Il est bon de savoir que...	57
S.I.R. Magazine	60
Les manifestations culturelles et populaires	62

ICONOGRAPHIE PHOTOGRAPHIQUE

Le château fort de Braine-le-Château et ses seigneurs: Maisin et G.
Symon (Bruxelles); Le Musée du Caillou: Photo-Promotion et Fédération
Touristique du Brabant; Année des châteaux en Brabant: Fédération
Touristique du Brabant, Georges de Sutter, Aerial Photography, Hubert
Depoortere et Photo-Promotion; Théâtre gai à Bruxelles: Studio Jiri
Jiru, Lucien Duval et Anton Wilsens; De Dilbeek à Grand-Bigard: Poly-
foto, Hubert Depoortere, Georges de Sutter et A.C.L.; L'Eglise Protestante
du Musée: Photo-Promotion; L'Eglise Notre-Dame de la Chapelle: Hubert
Depoortere; Hageland et Hesbaye flamande: Hubert Depoortere, Simon
Tilkens, Georges de Sutter et Abbaye d'Averbode.

Couverture: Le Château de Nieuwermolen à Sint-Ulriks-Kapelle (Photo:
le Berrurier).



La Grand-Place de Braine-le-Château en 1825 (dessin de Jobart).

Le château fort de **Braine-le-Château** et ses seigneurs

par Maurice DANAU
de « La Taille d'Aulme »

BRAINE-LE-CHATEAU, perle de la vallée du Hain, offre aux nombreux touristes étrangers, en plus du calme champêtre de ses bois ombragés et de ses riantes vallées, l'ensemble bien conservé de ses vestiges historiques de premier plan.

Dans ce coin d'Ardenne aux portes de Bruxelles, en bordure de l'autoroute Bruxelles-Paris, on est heureux de trouver rassemblées en un véritable Bokrijk naturel, les reliques d'un authentique village médiéval. Replié sur lui-même, vivant heureux à l'écart des

grands axes routiers, il a su garder, à travers les âges, la structure complète de l'ancienne seigneurie des Comtes de Hornes.

Le château fort, entouré de ses douves profondes, l'église avec son gisant d'albâtre, le vieux cimetière camp-



Le château de Braine-le-Château (dessin original, attribué à E. Van Bommel, 6 août 1849).

gnard, parsemé de pierres tombales, l'antique place ombragée de ses tilleuls, l'ancien pilori, la maison du Bailli, l'if multiséculaire, le moulin banal, la brasserie du château, la chapelle Sainte-Croix, le Bon Dieu des Monts, les Mottes féodales: tout, à Braine-le-Château, rappelle la présence de ces puissantes familles seigneuriales, qui ont modelé une large période de notre histoire nationale dont voici quelques traits marquants:

Le domaine de Braine-le-Château faisait partie du patrimoine que Sainte Waudru donna en 649 au chapitre des chanoinesses qu'elle avait établi à Mons. Les chanoinesses de Mons donnèrent l'avouerie de la terre de Braine-le-Château pour le gouverner au nom

du Chapitre, aux Comtes du Hainaut qui eux-mêmes le « cédèrent » aux Seigneurs de Trazegnies.

Ceux-ci, bientôt, s'arrogèrent le titre de Seigneurs de Braine-le-Château. Le premier qui aurait porté ce titre serait Gilles I de Trazegnies. C'est lui qui a donné naissance à une des plus poétiques légendes du Moyen Age.

Portant surnom de courageux, il partit selon la tradition pour la Terre Sainte, laissant dans son château, sous la garde de ses fidèles serviteurs, sa jeune femme Marie d'Ostrevant.

Sous les murs de Damas, il apprit que sa compagne était morte.

Cherchant l'oubli dans de téméraires faits d'armes, il rencontra la belle Gratiane, fille du sultan de Babylone.

Les amours du chevalier et de la jeune Musulmane, la conversion de celle-ci à la foi chrétienne et le mariage princier vinrent couronner cette romantique aventure décrite avec force détails naïfs par tous les fabliaux du Moyen Age.

La croisade finie, Gilles et Gratiane revinrent en Occident.

A hauteur des Tours de Trazegnies, il fut reçu par sa première femme, Marie d'Ostrevant. Les deux femmes bonnes et vertueuses vécurent en parfaite intelligence jusqu'à leur mort. Un même tombeau renferma leurs restes à l'abbaye de l'Olive près de Mariemont.

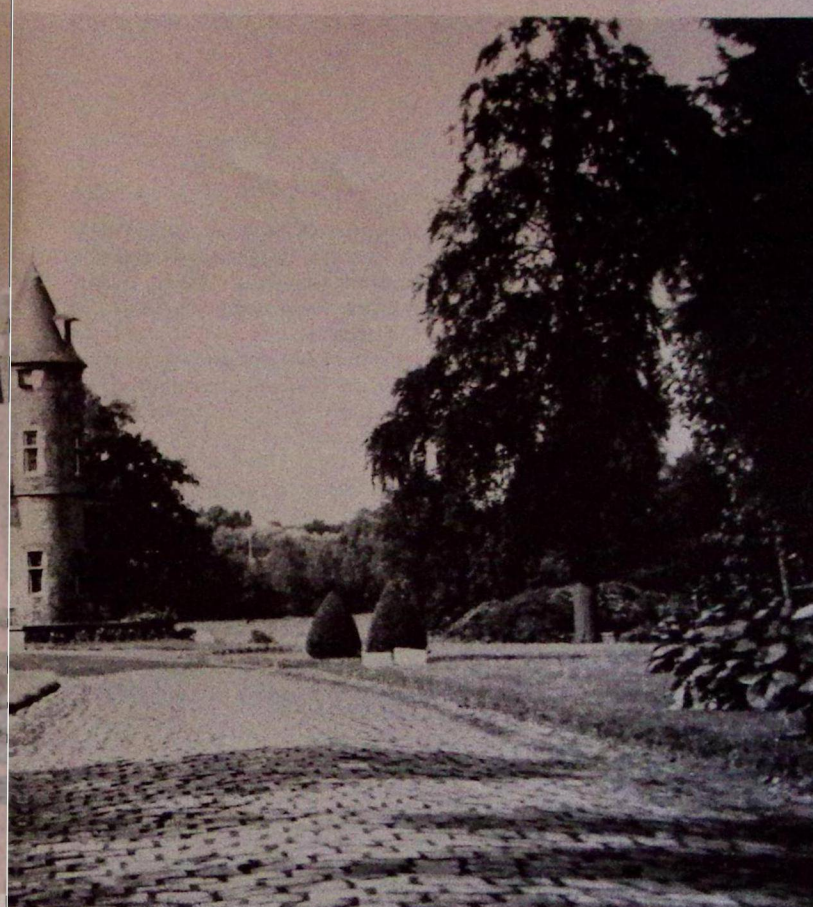
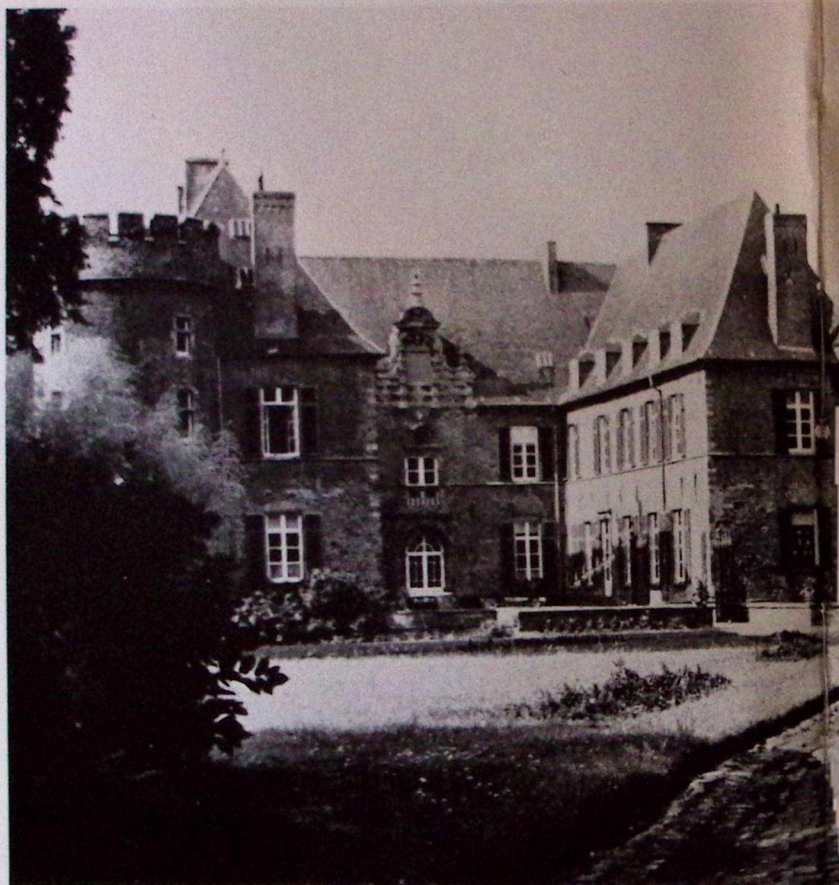
Otton III de Trazegnies acquit Braine vers 1222.

C'est de cette époque (1225) que daterait notre vieux moulin banal blotti sur le Hain, en contrebas du château et qui, dans quelques mois, sera ouvert au public, comme musée de la meunerie.

Retenons que c'est Jean de Houdeng qui en 1302, par une charte célèbre, confirma les libertés de « Braine-le-Castial et Hault Yterne » concédées par les belliqueux Sires de Trazegnies aux habitants des deux villages. « Il reconnut qu'ils ne lui devaient, hors des droits et cens seigneuriaux, que vingt livres de blanc pour les morts bois, qui avaient appartenu de temps immémoriaux aux manants de ces deux endroits ».

Ce serait de ces temps lointains que daterait la tradition orale, qui autorise les gens de Haut-Ittre et de Braine-le-Château, à ramasser le bois mort (sans courbet) dans le bois du Chapitre, appelé « Bois des Pauvres ».

Thierry de Walcourt, un de ses successeurs, participe activement aux guerres féodales de l'époque. Il fut tué à Staveren en septembre 1345. En 1374, une guerre entraîna la dévastation des environs de Braine.



Jacques d'Abcoude vendit la Seigneurie de Braine à son cousin Jean de Hornes en 1434.

On sait que Sweder d'Abcoude, son père, perpétra l'odieux assassinat du chevalier Evrard t'Serclaes en 1388. Défenseur de leur héros, le peuple de Bruxelles vint détruire de fond en comble la forteresse de Gaesbeek.

Il est vrai que Anne de Leyriengen venait de prendre la fuite pour se réfugier en son château de Braine.

La famille de Hornes, durant plus de 230 ans, laissa de profonds souvenirs dans la vie du château.

Maximilien de Hornes, chambellan de l'Empereur Charles-Quint, chevalier de la Toison d'Or, fut l'un des plus puissants seigneurs de son temps.

On lui doit le fameux Pilori gothique, unique en Belgique dans son style, datant de 1521. Il orne la grand-place du village qui va être restructurée.

Son mausolée d'albâtre, attribué à Jehan Mone, décore majestueusement la chapelle latérale droite de l'église paroissiale qui vient d'être repeinte avec beaucoup de goût.

Martin de Hornes, son fils, fut comme son père, enterré dans le chœur de la

vieille église. Il fit planter en 1568, dans le parc du château, selon la tradition, en bordure de la rue qui court au moulin, l'If de la décapitation en mémoire de son cousin Philippe de Montmorency, exécuté à Bruxelles en compagnie de son ami Lamoral d'Egmont. La puissante famille de Tour et Tassis, qui eut durant plus d'un siècle la charge de grand maître des Postes de l'Empire, était aussi « Seigneur » de Braine-le-Château.

Eugène Alexandre Prince de Tour et Tassis vit en 1681 sa seigneurie élevée au rang de Principauté par le roi Char-

les d'Espagne en ces termes: « Faisons et créons Prince et sa terre seigneurie ville chasteau et chastellainie de Braine-le-Château située en notre comté d'Haynau, consistante en haulte moyenne et basse justice, érigé et érigeons sur le nom de Tour et Tassis en dignité, tiltre et prééminence de Principauté, avec ses appendances — hauteurs, juridictions et revenuz y appartenants » (Trophées du Duché de Brabant Butkens — 1726).

Ce Prince rebâtit en 1681 l'aile droite du château.

Les biens des Princes de Tour et Tassis

Ci-contre: Entrée principale du château.
Ci-dessous: à gauche: Aile Ouest avec tours N.-O. et S.-O.; à droite: Aile Est avec tourelle S.-E.

furent mis sous séquestre en 1794 par la révolution française et vendus.

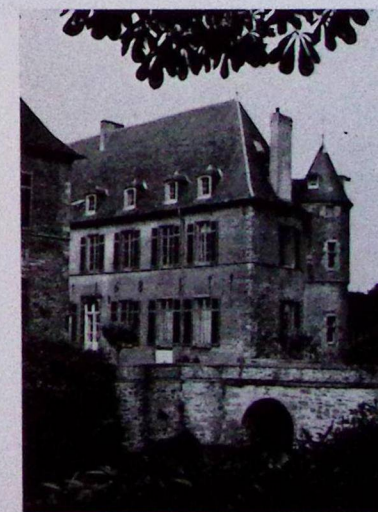
Charles Alexandre (1805-1827), Prince de Tour et Tassis, récupère sous l'Empire une partie du patrimoine familial. Son frère, Maximilien Charles (1827-1835) vendit ses biens à Braine le 28 mars 1835 au Comte Eugène Gaspard de Robiano, sénateur, pour 730.158 frs.

Léon de Robiano, son fils, fut l'un des plus prestigieux maîtres de Braine.

Ce fut lui qui de 1836 à 1888, en tant que premier magistrat de la commune, donna au village ses véritables structures.

On lui doit: la route provinciale Tubize-Braine-l'Alleud, la création de la chaussée de Hal, l'édification de la nouvelle église, la maison communale, l'école communale, la restauration du Pilori. C'est encore lui qui reconstruisit le château, fit creuser les étangs, aménagea son parc.

Véritable château fort des plaines, entouré de ses larges douves, cette for-





Ci-contre: Anne-Françoise-Eugénie, comtesse de Hornes (extrait de Goethals V.-G. - Histoire généalogique de la Maison de Hornes - 1848).
Ci-dessous: Cabinet d'armes qui se trouvait placé au-dessus du tombeau de Maximilien, comte de Hornes (extrait de Goethals V.-G. - O.C.)

me d'autres places fortes, jalonnant la faible frontière du Comté de Hainaut: « Autour du castrum s'étendait la ville, c'est-à-dire, l'agglomération rurale. Le mur d'enceinte, au début, tout au moins, n'était pas très élevé et ce n'est que vers la fin du XIIe siècle que des améliorations ont été apportées à cet état de choses.

Quant à la tour, il y a tout lieu de croire qu'elle était massive et de forme carrée. Elle ressemblait ainsi aux vestiges des tours dites de Sarrasins qui sont encore visibles de nos jours dans le Brabant wallon, notamment à Nil-Saint-Vincent, à Corbais et à Virginal ». Il est clair que le château fut remanié plus d'une fois au cours des siècles, car il fut tout au long de son histoire



teresse du Moyen Age remonterait à l'an mille environ.

En effet, Van Belle et Meurant dans leur fascicule d'histoire « Braine-le-Château et son passé » (1967) signalent qu'« Il est pratiquement impossible de dire à quelle époque le château fut construit. On peut croire qu'un castrum fut érigé vers l'an 1050, lorsque le Comte de Hainaut devint l'abbé laïque de Sainte Waudru et qu'il prit possession de la région.

La première mention de ce castrum nous est donnée dans Gislebert qui,

parlant de l'inféodation du Comté de Hainaut à l'évêque de Liège, Théoduin (1071) relate que la « ville » de Brainia-Castello ne fut pas comprise dans cette inféodation. Braine faisait partie des alleux propres de Sainte Waudru (de Mons) ».

Comment peut-on se représenter l'aspect du premier château, dans ce lointain passé?

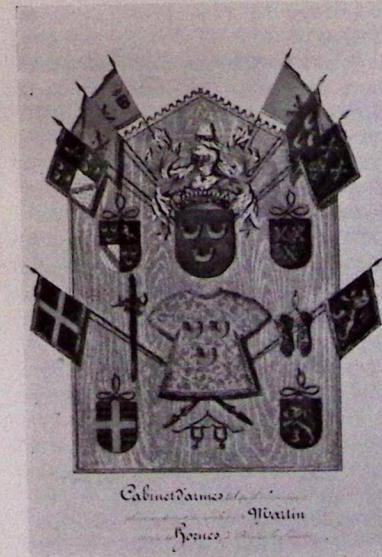
Sans doute, comme le supposent Van Belle et Meurant, sous forme d'une tour ou donjon entouré d'une muraille et peut-être d'un fossé, com-

Ci-contre: enluminure d'un des albums du duc de Croy (min. 50 GR 780 - Vienne - 1Ve année 1601/1755). Ci-dessous: Cabinet d'armes tel qu'il se trouvait placé au-dessus du tombeau de Martin, comte de Hornes (extrait de Goethals V.-G. - O.C.).

mouvementée, beaucoup plus le bastion défensif de rudes seigneurs guerriers, qu'une somptueuse demeure d'un prince maniéré de la Renaissance.

Donnant son nom au village, créant en son enceinte le noyau de la vie locale, avec ses grosses tours de guet, son immense parc parsemé d'arbres rares, traversé par le Hain capricieux, le château est un des plus beaux monuments du Brabant wallon.

Les fondations de l'aile gauche des bâtiments actuels du château date- raient d'après Kempeneers du XIe ou XIIe siècle. Elles seraient, selon certains experts, maçonnées au mortier de froment, tout comme les voûtes très épaisses des souterrains de cette



partie du château. L'épaisseur des murs (2,10 m) de la façade nord et de la Tour N-O témoignerait également de leur ancienneté. C'est encore Kempeneers qui, dans son petit fascicule, « Braine-le-Château en roman país de Brabant » rapporte, en 1948, que « Dans le souterrain de la façade nord existe un vieux puits en maçonnerie, dont l'eau qui est excellente ne tarit jamais, quelle que soit la sécheresse.

En fait, dit-il, tous ces souterrains seraient plutôt des caves, leur niveau n'étant guère en dessous de celui des

douves ».

Le corps de logis, tel qu'il se présente de nos jours est très ancien, mais il a été restauré à plusieurs reprises.

Il y a 25 ans, disaient Tarlier et Wauters en 1869, dans leur œuvre monumentale « Géographie et histoire des communes belges », on a modernisé le château en agrandissant les fenêtres.

D'ailleurs, il est encore tel que l'ont décrit ces historiens. « Le corps de logis est flanqué de deux ailes en retour d'équerre.

Les deux angles extérieurs de l'aile



Ci-contre: l'exécution des comtes d'Egmont et de Hornes (extrait de Goethals V.-G. - O.C.).
Ci-dessous: Mausolée d'Arnoul de Hornes et de sa femme, Marguerite de Montmorency, élevé dans l'église Saint-Pierre à Anderlecht (extrait de Goethals V.-G. - O.C.).



occidentale sont cantonnés de grosses tours rondes et l'angle extérieur vers le sud de l'aile orientale est cantonné d'une tourelle. Les façades extérieures présentent un grand développement. La façade qui fait face à l'ouest est celle dont le caractère primitif a été le moins altéré.

Les façades vers la cour portent: à gauche, la date 1615, à droite la date 1681.

A la première de ces époques remonte probablement toute l'aile de gauche où on retrouve absolument ce que l'on appelle le style espagnol ou plutôt le style flamand. Le restant du château doit avoir aussi été remanié vers ce temps et en partie relevé en 1681.

La façade au fond de la cour avec ses formes tourmentées rappelle le XVIIIe siècle ».

C'est de cette façade que parle également Paul Collet, membre correspondant, dans le rapport qu'il fit en 1947

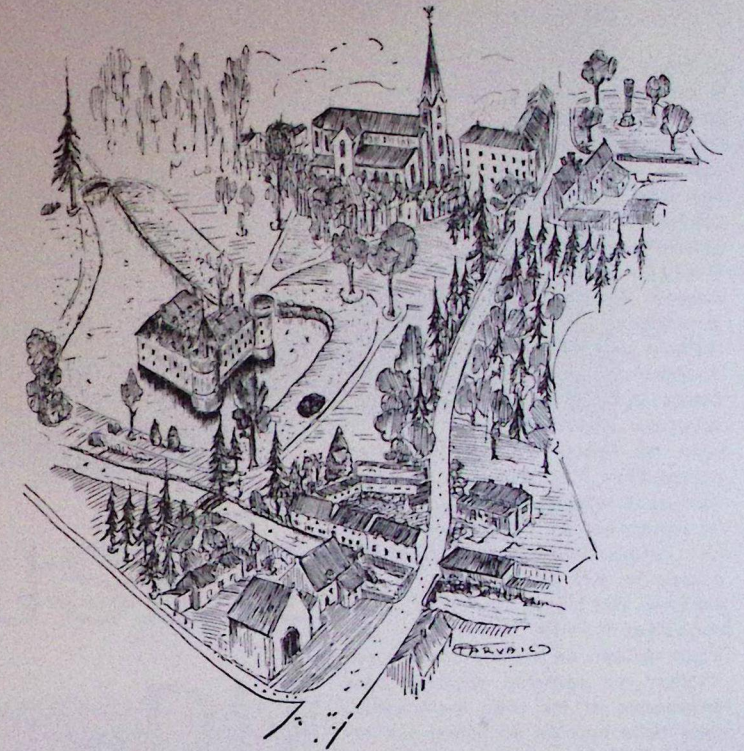
pour la commission des monuments et sites.

« Remaniée au XVIIe siècle, située au fond de la cour d'honneur, (elle) présente une belle entrée monumentale en pierre, surmontée d'une fenêtre et d'une lucarne ».

Les nombreuses marques de tâcherons que nous venons de trouver, sur le rebord des volutes et les pieds-droits de ce beau chapiteau de pierre, surmontant l'entrée principale, nous rappelle, par le sigle PW entrelacé que cette restauration fut dirigée par Pierre Winck, un des plus importants tailleurs de pierre de la fin du XVIIe siècle.

Il est vrai, d'autre part, que si la rose d'Arenberg burinée dans la pierre s'associe à la corne des de Hornes, pour orner le fronton supérieur de ce bel ensemble, c'est plutôt dû au fait que cette pierre trouvée dans les jardins du château fut mise à cette place d'honneur par les de Robiano, lors

Projection aérienne du centre de Braine-le-Château (dessin de J. Parvais).



de la réfection.

C'est en 1854 que fut construite, à l'extrémité de l'aile gauche par Léon de Robiano, une élégante chapelle de style ogival. Les deux belles fenêtres à meneaux, en style gothique, ornées de deux verrières de Capronnier représentant Saint Eugène et Saint Charles Borromée furent malheureusement détruites le 15 mai 1940. C'est, en effet, un sinistre bombardement allemand qui vint lâcher une trentaine de bombes tout autour du château.

Les beaux vitraux de la chapelle, les châssis des portes, les fenêtres furent brisés ou disloqués. Toutefois, les murs épais de 2 m résistèrent parfaitement.

Cette chapelle, d'après Tarlier-Wauters, est garnie de bancs en chêne sculpté. On y voit sur l'autel un superbe retable ancien que Monsieur de Robiano a acheté à Paris. Le retable se compose de cinq compartiments surmontés d'ogives en accolade et ornés de sculptures reproduisant des épisodes de la vie de Jésus-Christ.

A droite de l'autel, on remarque un tableau ancien sur fond d'or, représentant la célèbre Madone de Cambrai. Prêtée par Madame la Comtesse Louis Cornet de Ways-Ruart, au musée de la Porte de Tubize, elle vint orner, hors catalogue, la magnifique exposition d'art religieux organisée en 1969.

Les salons richement restaurés, d'après Kempeneers, occupent presque seuls le rez-de-chaussée.

« De nombreux tableaux ornent leurs murs, sur le manteau de la cheminée du grand salon, on peut voir sculptées dans la pierre bleue, les armoiries du Comte Martin de Hornes, qu'encadrent celles de son parent Philippe de Montmorency, Comte de Hornes et de son ami

Lamoral Comte d'Egmont, exécutés en 1568 par le Duc d'Albe.

Une autre cheminée, portant seulement l'écusson des de Hornes, se trouve dans une chambre du rez-de-chaussée de l'aile droite.

Dans la tour N-O se trouvait jadis, dit encore Kempeneers « La Chambre de justice ». Dans la voûte existe l'ouverture de la trappe, par laquelle on descendait les condamnés dans le souterrain.

Cette pièce est aujourd'hui la bibliothèque du château. Sur le manteau de la grande cheminée en pierre bleue, on peut voir aussi, comme sur celle du

salon, les trois écussons Hornes, Egmont et Montmorency. Les vitraux anciens qui ornaient les fenêtres ont été soufflés par le déplacement d'air, lors du bombardement de mai 1940 ». Marcel Balot, en 1951, dans Introduction au tourisme « Les châteaux de Belgique » signale en outre que « la bibliothèque, constituée surtout au XVIIIe siècle, renferme une foule d'ouvrages de premier ordre, tels que la Pompe funèbre de l'archiduc Albert, in folio avec toutes les planches et la célèbre édition de 1755 en quatre volumes des fables de La Fontaine ».

On sait qu'après le départ des Tours

et Tassis pour Ratisbonne (vers 1754) le château abandonné devint vite la proie des sévices de l'homme.

Délabré, sans toiture, la tour avant décapitée, le parc envahi par la végétation folle, les fossés embourbés, les douves réduites à de simples fossés défensifs, tout n'était que ruines!

C'est Léon de Robiano, fils du sénateur Eugène Gaspard, aïeul de l'actuelle propriétaire, qui, en grand bâtisseur, restaura tout le domaine. Il fit nettoyer et approfondir les douves, il creusa les étangs, fit tracer ce plan d'eau majestueux que nous connaissons.

Léon de Robiano aimait les belles perspectives. Il fit de ce parc sauvage, rustique et rude, un régal pour les yeux du promeneur en y rassemblant différents arbres d'espèce rare. Il sut découper le vert des pelouses et des parterres fleuris par de larges allées encadrées de taillis.

Il put réaliser, en bordure du Hain capricieux qui serpente entre le parc ombrageux et les prés marécageux, cette belle envolée de hêtres aux tonalités multiples.

Il réussit à donner de l'ampleur, de l'horizon aux rouilles étincelantes du soleil couchant d'automne.

Il parvint à cadrer ce magnifique plan de verdure qui s'étale « des prés del cour », aux flancs des coteaux cernant la ferme « del vallée », adossée aux pieds de la butte de la Chapelle Sainte Croix que l'on soupçonne dans les taillis accrochés à la crête.

Ce parc magnifique découvre aussi au visiteur attentif, en plus de l'If de la décapitation, vieux de quatre siècles, deux gros hêtres rouges qui ont plus de 300 ans d'âge. On rapporte enfin, qu'en bordure de l'allée centrale, se dresse la puissante ramure d'un des arbres les plus vénérables de la région. Il s'agit du majestueux érable du Canada, à la stature imposante (6 m. de



Ci-dessus: Comte Léon de Robiano (original-collection Taille d'Aulme).
Ci-dessous: Érable du Canada dans le parc du château.



tour) vieux de plus de 200 ans, importé en Belgique par Choiseul, Ministre de Louis XV.

Au château, l'on dit que ce serait le dernier existant des six premiers érables introduits en Belgique.

Cinq furent remis au Prince de Ligne, à Belœil.

Le Prince de Tour et Tassis n'en reçut qu'un seul!

Le hasard veut que ceux de Belœil furent tous frappés par la foudre, ou détruits par l'ouragan.

Seul subsiste encore celui de Braine, qui, sous sa forte ramure, abrite chaque année, au retour de l'antique procession du premier dimanche de juillet, les cavaliers de Notre-Dame-au-Bois, ainsi que les musiciens de la fanfare Sainte Cécile, copieusement restaurés par les châtelains.

Terminons cette esquisse en rappelant que le château fut classé comme monument par arrêté du Régent, en date du 17.3.1949.

« En raison de sa valeur archéologique, historique et esthétique » sous le vocable « Château des Comtes de Hornes ». Grâce à l'association des demeures historiques et à la complaisance des châtelains actuels, son parc sera ouvert au public durant les week-ends, du 20 juin au 12 juillet 1971, dans le cadre de l'année des châteaux, organisée par le Commissariat général au Tourisme.

Bibliographie sommaire

- STROOBANT C. - Notice historique et généalogique sur les seigneurs de Braine-le-Château et Haut-Ittre - Bruxelles 1948.
TARLIER A. et WAUTERS A. - Géographie et histoire des communes belges - Tome I - Province de Brabant - Canton de Nivelles - Bruxelles 1869.
KEMPENEERS J. - Braine-le-Château, en roman pais de Brabant - Gembloux 1948.
MEURANT H. et VAN BELLE J.L. - Braine-le-Château et son passé. Tiré à part - Extrait du Folklore brabançon n° 175 - Bruxelles 1968.



« La Charge de Ney à Waterloo », tableau de Flameng.

LE MUSEE DU CAILLOU

par Maurice-Alfred DUWAERTS

CHACQUE année, à pareille époque, l'histoire nous rappelle qu'en 1815, le 18 juin pour préciser, une bataille mémorable, qui devait amener des bouleversements politiques dans toute l'Europe, se déroula dans un des plus beaux sites du Brabant wallon:

celui communément appelé de Waterloo. L'épopée napoléonienne est toujours bien vivante et de nombreux anniversaires ont, ces dernières années, attiré l'attention des jeunes générations sur deux hommes dont on n'a pas fini de parler: Napoléon et Wellington.

Il nous reste de précieux témoins de cette gigantesque bataille, qui mobilisa dans chaque camp des dizaines de milliers de combattants et dont les victimes se chiffèrent, hélas aussi, par dizaines de milliers.

Ces témoins, ce sont surtout de vieilles

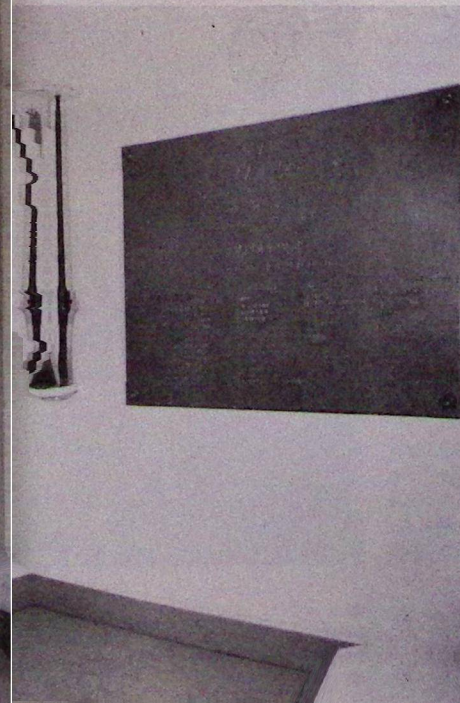


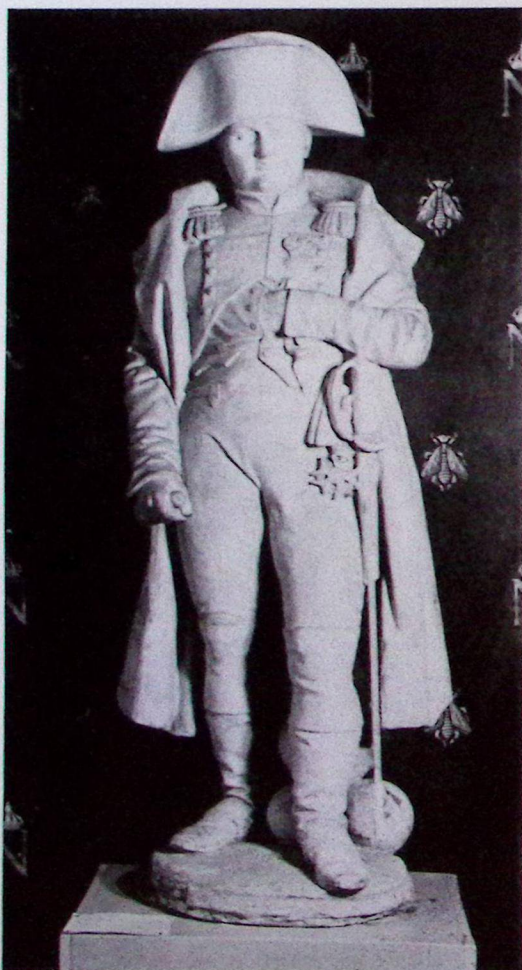
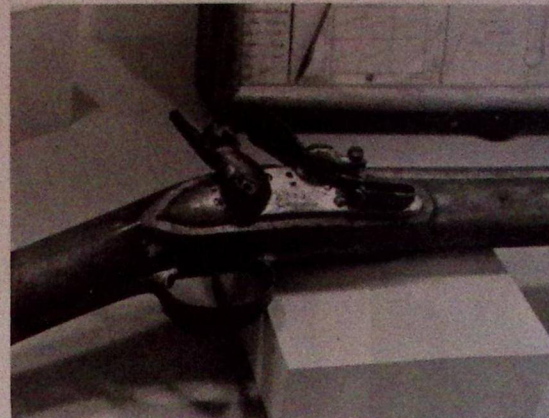
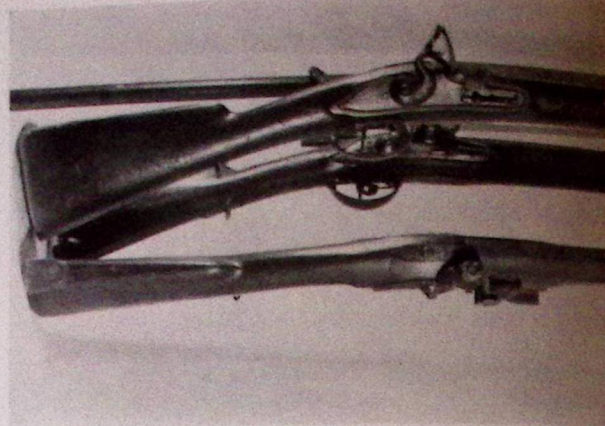
fermes, grandes ou petites, dont les murs vénérables, s'ils le pouvaient, nous conteraient les grandeurs et les servitudes de tous les protagonistes qui vécutent ces heures angoissantes, périlleuses et tragiques. Parmi elles, la Ferme d'Hougoumont ou Goumont, à l'époque ferme-château, qui fut le théâtre d'un véritable carnage et qui possède de nos jours le privilège enviable d'être le seul endroit où subsistent encore des traces de la bataille de Waterloo. La Ferme de la Haie-Sainte aussi, récemment classée comme monument, que Wellington utilisa comme point d'appui pour la défense des hauteurs de Mont-Saint-Jean, et qui fut finalement enlevée par les Français après des mêlées homériques, qui transformèrent très vite les champs voisins en un immense et indescriptible charnier. Ou encore, la Ferme de la Papelotte, cette imposante construction rurale, qui fut utilisée comme bastion pour couvrir la gauche de Wellington

Ci-contre, à gauche: Buste de Bonaparte, premier Consul, par Corbet; à droite: Buste de Napoléon, par Chaudet (1763-1810).

et qui, enlevée par les Français dans le courant de l'après-midi du 18, fut reprise, dans la soirée, par les troupes de Nassau. Il conviendrait aussi de citer la Ferme de Mont-Saint-Jean, cet ancien domaine des Templiers d'abord, de la Commanderie de Malte ensuite, qui fut hâtivement transformé par les Anglais en ambulance de campagne et qui, plusieurs jours après la bataille, retentissait encore des plaintes et des gémissements des blessés. De tous ces témoins, celui qui nous tient peut-être le plus à cœur est cette robuste demeure, sise à front de la chaussée de Bruxelles à Charleroi, à l'entrée même du village de Vieux-Genappe, et connue depuis toujours sous le nom de Ferme du Caillou. Austère construction, qui date probablement, sous son aspect actuel, de 1757, la Ferme du Caillou était exploitée, en 1815, par un certain Henry Boucquéau, un agriculteur cossu, qui tenait le bien de ses ancêtres. Ce do-

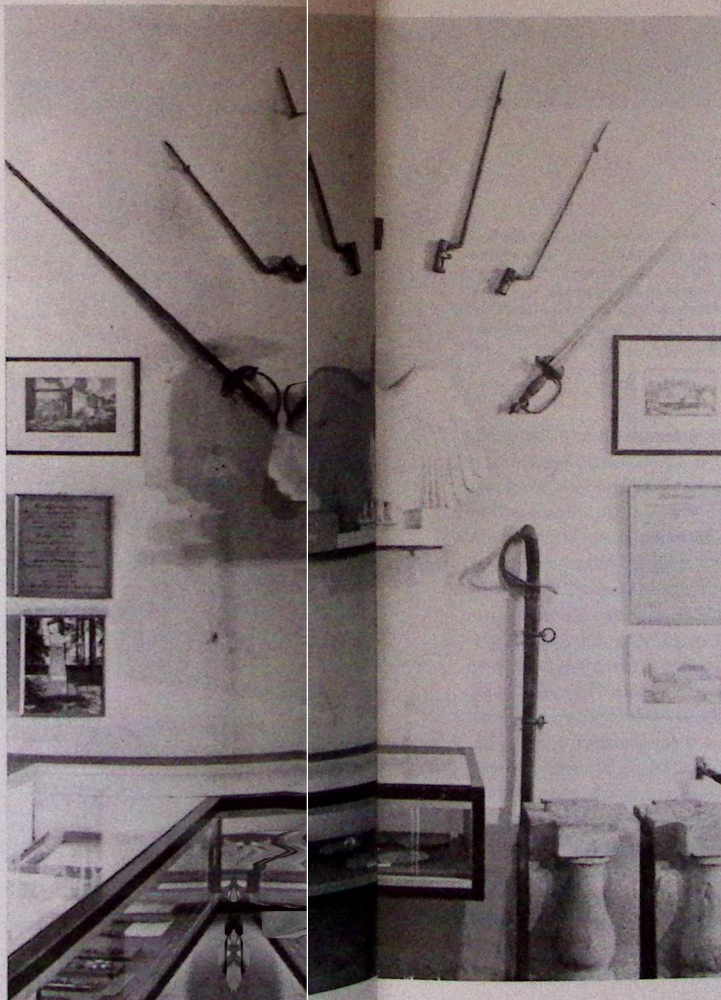
Ci-dessous, à gauche: la Ferme du Caillou; au centre: la salle des officiers d'ordonnance; à droite: monument élevé dans le verger du Caillou en souvenir du 1er Bataillon du 1er Régiment de Chasseurs à pied de la Garde Impériale.





Ci-dessus: l'avert et le revers de la médaille du Caillou, œuvre du sculpteur Anne de Liedekerke, encadrent ici quelques fusils provenant du champ de bataille de Waterloo. Ci-contre, à gauche: maquette de la statue de Napoléon, par Seurre (cette statue surmonta jadis la Co-

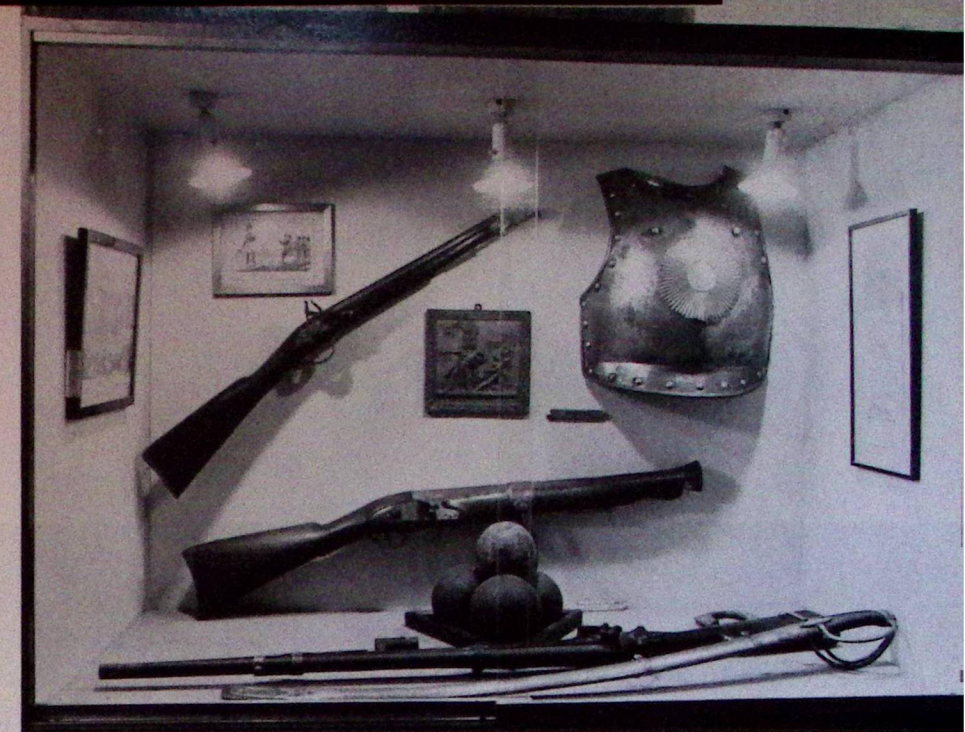
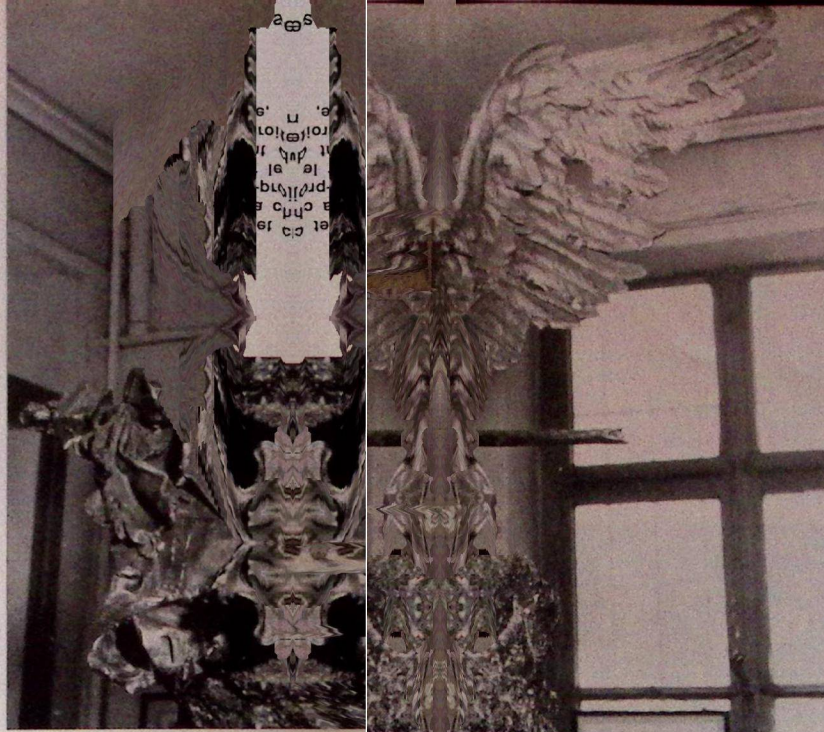
maine rural ne serait sans doute jamais entré dans l'histoire, si Napoléon, qui dans la journée du 17 juin avait forcé la position des Quatre-Bras et talonnait les troupes de Wellington en train de refluer vers Mont-Saint-Jean, n'avait, le soir venu, choisi cette habitation pour y passer la nuit, avant de livrer le grand assaut, qui dans son esprit devait lui ouvrir définitivement la route vers Bruxelles. Conjointement, l'Empereur installa au Caillou son Quartier Général. Son dernier Quartier Général! Tôt dans la matinée du 18, après le petit déjeuner, Napoléon reçut son frère, le prince Jérôme, ainsi que le maréchal Ney, le général Reille, le grand maréchal Bertrand et le duc de Bassano. Devant eux, il exposa son plan de la bataille, gagna ensuite le plateau de Rossomme où l'armée l'acclama. Peu après, les premiers boulets tombaient sur Hougomont et ainsi commençait le calvaire de la glorieuse armée impériale. Au début de la nuit, quand tout fut consommé, Napoléon, fuyant vers Genappe



lonne Vendôme et domine aujourd'hui la cour d'honneur de l'Hôtel des Invalides, à Paris). Au centre: un coin du Musée du Caillou. A droite: cheminée en bois sculpté ornant la chambre qu'occupa l'Empereur dans la nuit du 17 au 18 juin 1815.

et Charleroi, s'arrêta encore quelques instants devant le Caillou, où, en l'espace de quelques heures, il avait scellé son destin. Aujourd'hui, cette demeure historique est connue dans le monde entier, sous le nom de Musée du Caillou. Mais n'anticipons pas. Saccagée par les Prussiens, qui avaient appris qu'elle avait abrité l'Empereur, la Ferme du Caillou n'avait pas fière allure au lendemain de la bataille de Waterloo. Grange incendiée, cultures dévastées, mobilier détruit ou endommagé, tel fut le bilan des dégâts estimés à l'époque à 280.225 frs. Henri Boucquéau, pratiquement ruiné, mit son bien en vente. Celui-ci connut par la suite des fortunes diverses, Cabaret dans les années 1820, puis relais de diligence, le Caillou fut acquis, en 1869, par l'architecte provincial, Emile Coulon, qui l'aménagea en maison de campagne. En 1905, le domaine fut acheté par la comtesse de Villegas, qui épousa peu après l'historien et publiciste Lucien Laudy. Ce dernier se voua



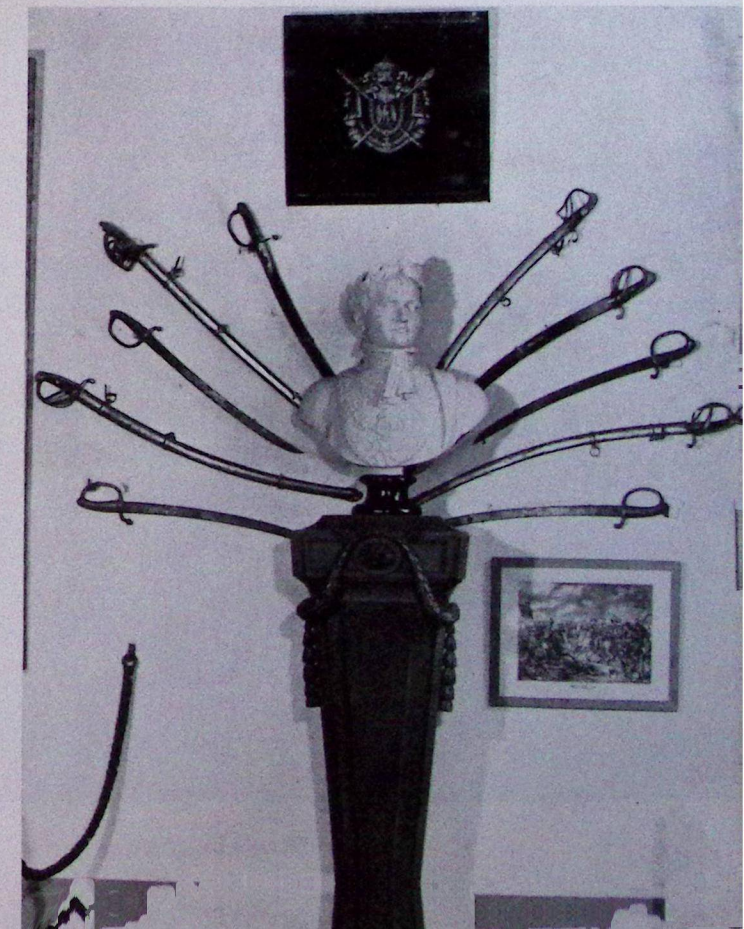


Ci-dessus, à gauche: table en chêne et chaises en bois de cerisier qui garnissaient la chambre où logea Napoléon; au centre: avant-projet, en bronze, de l'Aigle blessé figurant sur le monument français, élevé à l'emplacement du dernier carré (sculpteur: Gérôme); à droite: cuirasse portant les armes de Jérôme, roi de

Westphalie, et boulets recueillis sur le champ de bataille. Ci-contre, à gauche: Buste de Napoléon, par Houdon; à droite: Buste de Napoléon en costume du sacre, provenant de la préfecture du Département de l'Ourthe (don du comte de Launoit).

corps et âme au Caillou et y rassembla une importante collection. A sa mort, en 1948, ses collections léguées au Musée de l'Armée furent promptement enlevées de sorte que le Caillou, vidé de toute substance, semblait promis à une mort lente, mais inexorable. C'est alors que quelques hommes entreprirent, sous l'impulsion énergique de Monsieur Théo Fleischman, de sauver ce monument qui allait être vendu et sans doute être irrémédiablement perdu pour notre patrimoine communautaire. Ainsi naissait le 28 janvier 1950, la Société Belge d'Etudes Napoléoniennes, qui, grâce notamment au mécénat du comte de Launoit, fut en mesure d'acquérir, le 13 septembre 1950, la Ferme du Caillou, par acte en bonne et due forme, passé devant Maître Delporte, notaire à Bruxelles. La restaura-

tion de l'auguste demeure fut aussitôt entreprise, tandis que le verger et le jardin étaient remis en état. Dons et prêts rendirent bientôt possible la création d'un musée napoléonien. Vingt ans ont passé, La Société Belge d'Etudes Napoléoniennes a célébré solennellement cet anniversaire en décembre dernier. A cette occasion, plusieurs discours mirent en évidence le rôle de ces hommes et aussi, depuis, le rôle de la Province de Brabant qui cherche à sauver définitivement ce vivant témoin du passé. Nous consacrons, aujourd'hui, un reportage photographique au Musée du Caillou. Mieux que des phrases, il vous y fera pénétrer et vous donnera certainement le désir de vous y rendre. Ce sera pour vous, ami lecteur, le but d'une magnifique randonnée.



Château de Rixensart.

L'ANNEE DES CHATEAUX EN BRABANT

LES notices sur les châteaux brabançons, participant à l'« Année des Châteaux 1971 », que nous reproduisons ci-après, ont pu être publiées dans notre revue grâce à la bienveillante autorisation du Chevalier Joseph de Ghellinck d'Elseghem, président de l'Association Royale des Demeures Historiques. Elles sont extraites du numéro spécial, édité en mars 1971, par la Maison d'Hier et d'Aujourd'hui (revue trimestrielle de l'Association Royale des Demeures Historiques de Belgique). Ce numéro spécial, fort de 128 pages, est consacré aux cinquante châteaux de Belgique engagés dans l'Opération 1971, qui est une nouvelle initiative à verser au crédit du Commissariat Général au Tourisme. Ce volume est divisé en deux parties: la première renferme des notices claires et succinctes sur les châteaux de Belgique habituellement ouverts au public; la seconde s'attache plus particulièrement aux châteaux qui ouvriront exceptionnellement leurs portes cet été dans le cadre de l'année des Châteaux 1971.

Les notices de cet ouvrage, à la rédaction desquelles ont collaboré, notamment, le comte Joseph de Borchgrave d'Altena et le chevalier Joseph de Ghellinck d'Elseghem, sont vivantes et appuyées par des documents photographiques (cent au total); elles donnent une idée précise de chaque château à visiter. Ajoutons qu'une carte générale de la Belgique est incluse dans ce numéro spécial; elle indique, en rouge, les châteaux habituellement ouverts au public et, en bleu, ceux qui ne le sont qu'exceptionnellement. En outre, chaque notice est accom-

pagnée d'une carte réduite, marquant plus spécialement l'emplacement du château décrit. Tous ceux qui s'intéressent à notre patrimoine architectural en général et à nos demeures historiques en particulier, tout comme les touristes belges et étrangers qui s'apprêtent à partir à la découverte de nos châteaux ne manqueront pas d'acquiescer le numéro spécial « Nos Châteaux » de la revue La Maison d'Hier et d'Aujourd'hui, numéro qui est vendu au prix de 175 F. Pour renseignements complémentaires, s'adresser à l'Association Royale des Demeures historiques de Belgique, avenue Jules César 68 - 1150 Bruxelles, tél.: 02/70.68.46 - C.C.P. 517.39.

BEERSEL

Le château fort de Beersel est un des rares exemples en Belgique de l'art militaire du Moyen âge. Sans doute avons-nous à Poilvache, à Franchimont, à Crèvecoeur, à Haine-Saint-Paul et ailleurs, des châteaux en ruines et où le plan général de la forteresse peut être reconstitué. Sans doute, avons-nous aussi les anciens châteaux forts de Laarne, de Corroy-le-Château, de Veves et d'autres où la plupart des constructions du Moyen âge subsistent, mais au cours des siècles, ces châteaux ont été aménagés en résidences, et où l'on se rend moins bien compte comment un seigneur féodal habitait son château avec sa famille et ses hommes d'armes. A Beersel, comme au château des Comtes à Gand, la structure du Moyen âge est maintenue en son entier et n'a pas été réaménagée dans les siècles sui-

vants en maison de plaisance. Sans doute, à Beersel comme à Gand, a-t-il fallu redresser des murs écroulés et procéder à de sérieuses restaurations. Le château de Beersel plonge dans ses douves à eau vive. Il a été implanté au bord d'un marécage. Le côté Nord, par contre, donne sur la plaine et c'est de là que sont partis les différents assauts. Car si le château-fort de Beersel, défense avancée de Bruxelles, existe depuis le haut Moyen âge, il a subi des assauts, fut incendié en 1357 par Louis de Male et, en 1491, par les Bruxellois. Il fut plusieurs fois relevé de ses ruines. De nos jours, la forteresse se présente telle qu'elle a été rebâtie après 1491, avec quelques éléments antérieurs, surtout dans les courtines.

Y.B.
Le château a une forme elliptique, trois tours à quatre niveaux, reliés par des courtines surmontées de chemins de ronde couverts. On trouve à Beersel tous les éléments de défense en usage à la fin du XVe siècle: pont-levis, l'emplacement de la herse, les meurtrières, les archères, les canonnières, etc... et même une trappe d'où l'on pouvait s'échapper à la nage. Les pignons du côté cour sont du XVIIe siècle. A cette époque fut construit, au fond de la cour, un logis actuellement démolé. Sont aussi du XVIIe siècle les toits aigus surmontant les tours. Il y a quarante ans, le château se dégradait et, grâce à l'intervention des Amis du Château de Beersel, puis de l'Association royale des Demeures historiques de Belgique, et sous la direction énergique du regretté Pelgrims de Bigard, le château fut restauré. Les seigneurs de Beersel étaient puissants. Après les Hellebeke, nous y trou-



Château fort de Beersel.

vons dès le XIVe siècle, les célèbres Witthem, descendants des Ducs de Brabant, qui le possédèrent jusqu'au milieu du XVIIe siècle, c'est-à-dire pendant trois cents ans. Puis leur succédèrent par alliance, les d'Arenberg, puis toujours par succession, les Merode. Le Comte Guillaume de Grunne et la Comtesse, née Comtesse Henriette de Merode, donnèrent le domaine à l'Association royale des Demeures historiques de Belgique.

J. de G.

Le château est ouvert tous les jours de 10 à 12 heures et de 13 à 18 heures.
Prix d'entrée: 15 F. - Groupes et Associations: 10 F.

Le château est gracieusement illuminé le soir par l'Union des Entreprises d'Electricité de Belgique.

GAASBEEK

Gaasbeek fut une forteresse puissante, avant-poste de Bruxelles, comme Laarne le fut pour Gand.

De puissantes défenses ne lui épargnèrent pas un sac au XIIIe siècle et la prise du château, en 1388, après le meurtre épouvantable d'Everard 't Serclaes. Une reconstruction eut lieu peu après.

Martin de Hornes éleva ici une demeure seigneuriale qui était achevée en 1565 au temps de Lamoral d'Egmont. Au XVIIe siècle, Gaasbeek appartient aux Renesse-Warfusée. Le passage des troupes de Louis XIV causa ici beaucoup de dégâts; au XVIIIe siècle eut lieu un renouveau grâce à Alexandre Scockart, comte de Tirimont.

La dernière Scockart ayant épousé un marquis Arconati Visconti, le domaine fut à cette famille jusqu'en 1893. On se souvient ici de la dernière marquise et des travaux qu'elle confia à l'architecte Charles-Albert, qui « embellit » à sa façon l'ensemble qui lui était confié.

Malgré les fantaisies de ce décorateur, Gaasbeek conserve des éléments importants pour l'histoire de l'architecture en Brabant, au temps passé. Ce sont les plus simples, les éléments de tours et de courtines de la vieille forteresse et ici et là, quelques murs datant de la Renaissance. L'intérieur vaut une visite pour les collections importantes qu'on y

trouve: bois sculptés, céramiques, argenteries et surtout, des tapisseries originaires de Bruxelles et de Tournai. Gaasbeek, c'est encore une cour intérieure fleurie et ornée de buis bien taillés; un parc aux hêtres magnifiques agrémenté de diverses constructions.

J. de B.

Le château est ouvert de Pâques à la Toussaint, les mardis, mercredis, jeudis et samedis, dimanches et jours fériés, de 10 à 17 heures. Pendant les mois de juillet et d'août, le château est ouvert tous les jours, sauf les vendredis.

Prix d'entrée: 10 F. - Groupes et associations: 5 F.

GRAND-BIGARD

Il s'agit d'un des ensembles les plus pittoresques du Brabant par son châtelet d'entrée flanqué de deux tourelles et précédé d'un pont important, son corps de logis, qui évoque d'une part le Comte Ferdinand de Boisschot, le XVIIe siècle et l'action du regretté M. Pelgrims de Bigard, qui le sauva et l'embellit en l'agrandissant; par sa chapelle et son donjon, par ses jardins transformés en partie en musée lapidaire, par ses frondaisons et ses douves.

L'origine du donjon remonte au XIVe siècle; abandonné, il s'écroula et il fallut le remonter brique par brique, pierre par pierre en utilisant le plus possible les matériaux anciens trouvés sur place ou empruntés à d'autres ruines. Le corps de logis, flanqué d'une chapelle, abrite de belles collections évoquant nos arts décoratifs de la Renaissance et des temps baroques. On y trouve des tableaux des écoles italiennes et des Pays-Bas. Rubens y est à l'honneur, ainsi que les Brueghel, descendants de Pierre le Vieux. On s'intéressera à une série de Christs, à des statuettes, dont une jolie « sainte Anne » brabançonne, à des orfèvreries, à des tapisseries et à divers objets rappelant l'Antiquité classique ou le Moyen âge.

J. de B.

Le château est ouvert de Pâques au 31 octobre, les dimanches et jours fériés de 14 à 19 heures.

Prix d'entrée: château et parc: 40 F. - Parc seul: 20 F. - Enfants: 20 F.

Le château est illuminé gracieusement le soir par l'Union des Entreprises d'Electricité de Belgique.

HORST

Monsieur Raymond Lemaire, professeur à l'Université de Louvain, nous donne des renseignements précieux sur Horst dans l'ouvrage collectif « Châteaux de Belgique ».

Il s'agit, à l'origine, d'une forteresse protégée par des fossés et des marécages, où nous trouvons aujourd'hui encore un donjon carré en pierre blanche rappelant nos tours d'églises gothiques.

Cette construction, dont la base plonge dans un étang, présente quatre larmiers et la partie supérieure, restaurée, des créneaux et une couverture en ardoise avec poivrière à pans coupés. Le reste de la demeure est en brique avec alternance de pierre blanche sur plan à pans coupés; des pignons en escalier, des lucarnes, une tourelle, des cheminées, des fenêtres à croisillons animent cette demeure pittoresque.

On y trouve, à l'intérieur, quelques sculptures décoratives, des cheminées gothiques dans la tour et des plafonds en stucs du milieu du XVIIe siècle représentant des scènes bibliques et des fables d'Ovide. On peut considérer ce plafond comme étant parmi les premiers que créa l'ornemaniste étonnant que fut Jean-Christian Hansche, qu'on peut étudier à Modave, à l'abbaye de Parc, à la Maison des Brasseurs à Gand, dans la chapelle de Schoonhoven-lez-Aarschot, entre autres.

Le château est passé au cours des siècles à de nombreuses familles dont les Rode, les Schoonhoven, la puissante famille van den Tympel de Louvain, les Merode, les Thiennes, les Ribeaucourt, pour arriver dans les biens des Comtes de Grunne.

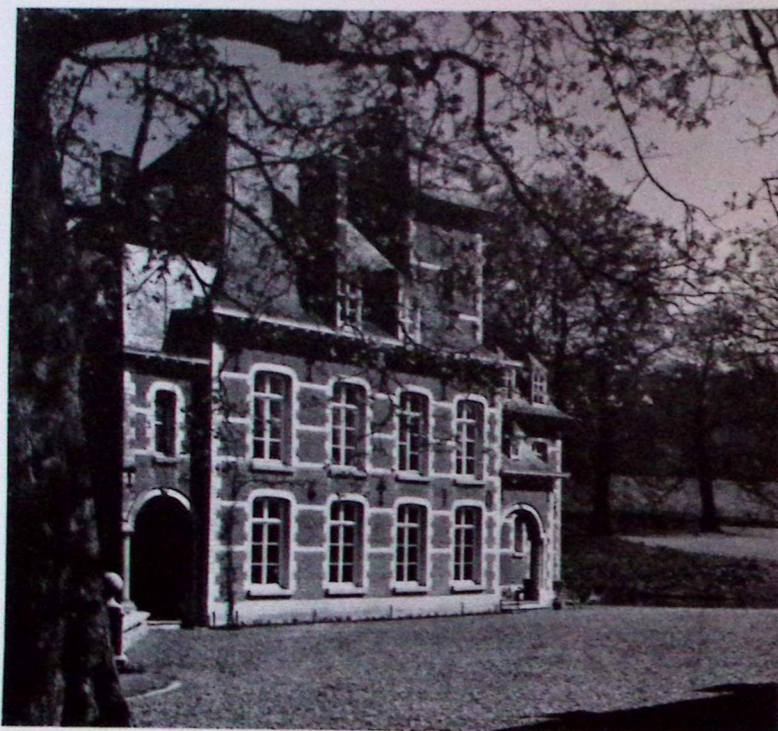
Nous devons louer le Comte Guillaume de Grunne qui apporte tous ses soins à la bonne conservation du domaine et du monument, bien que celui-ci ne soit plus habité depuis trois cents ans.

La vue des avenues qui entourent le château et la grande pièce d'eau est admirable.

J. de B.

Le château est ouvert toute l'année du matin au coucher du soleil.

Prix d'entrée: 15 F. - Groupes et associations: 10 F.



Château de Steenhault à Vollezele.

RIXENSART

Monsieur l'Architecte Martiny nous a présenté d'une façon parfaite Rixensart, dans l'ouvrage collectif « Châteaux de Belgique ».

Cette demeure seigneuriale rappelle un lointain passé auquel furent mêlés les Limal, les Sombreffe, les Croy et les Rœulx avant que l'ensemble actuel remplace une forteresse aux grosses tours dont nous connaissons la silhouette grâce à Cantillon.

Charles de Gavre, époux de Françoise de Croy, fit élever le château actuel qui, malheureusement, fut incendié par la garnison française de Charleroi; une restauration eut lieu, les travaux s'étalèrent entre 1631 et 1662; des ancrages le précèdent dans la cour.

Philippe de Spinola devint ici seigneur, par mariage, et s'efforça de parfaire la

remise en état de Rixensart qui passa dans la suite aux Merode.

On évoquera ici le souvenir du Comte Félix, membre du Gouvernement Provisoire après 1830; Monseigneur de Merode qui participa à la défense des Etats pontificaux et Montalembert, célèbre autant comme orateur qu'auteur des « Moines d'Occident ».

Rixensart est un des ensembles les plus pittoresques du Brabant par ses dépendances, ses jardins, ses ailes formant un rectangle avec cour intérieure flanquée de tourelles à pans coupés, le porche étant dominé d'un clocher. La cour a des arcades; le tout est bâti en brique rose et pierre blanche. Les combles sont relativement élevés, les coiffes des tours et tourelles à pans coupés, lucarnes et poivrières. L'intérieur présente une belle cage d'escaliers et

des suites de salons ornés de tapisseries, de meubles des XVIIe et XVIIIe siècles, principalement français, des décors où furent évoqués, à l'époque contemporaine et pour des raisons sentimentales, des ornements d'Ancy-le-Franc.

Parmi les tableaux, un portrait de Louis XV enfant, par Nattier.

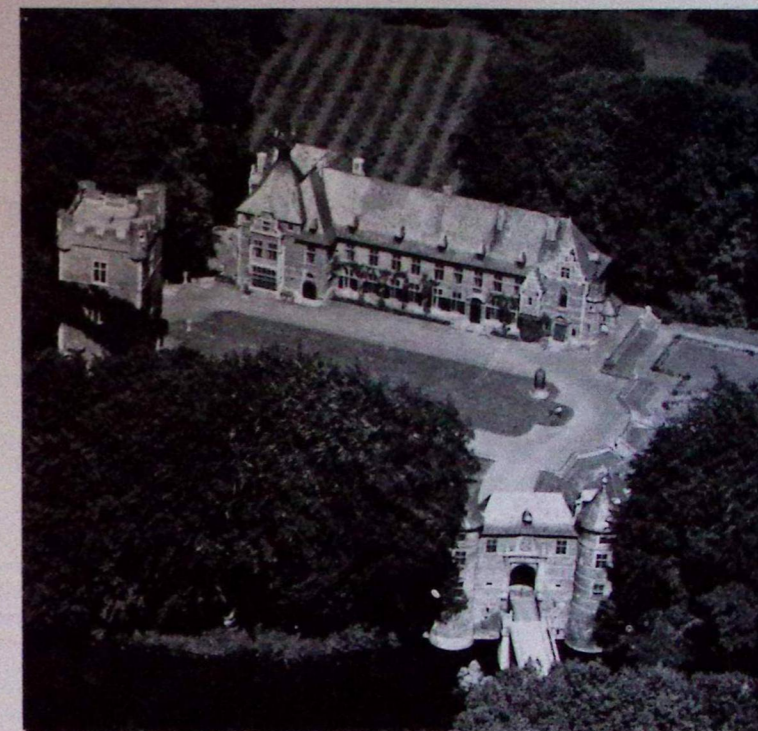
Rixensart, c'est également de belles armes et des bibelots rares et précieux.

J. de B.

Le château est ouvert du 1er avril à fin octobre, les samedis, dimanches et jours fériés, de 14 à 18 heures.
Prix d'entrée: 40 F. - Groupes et associations: 30 F.

BOIS-SEIGNEUR-ISAAC

Bois-Seigneur-Isaac doit son nom au seigneur Isaac, seigneur d'Iltre et de



Château de Grand-Bigard.

Braine-le-Comte, cadet de la Maison de Valenciennes, qui planta dans ce lieu un bois d'après une technique forestière toute nouvelle.

Ce seigneur Isaac et son fils Arthur furent détenus prisonniers par les Sarrasins lors de la première ou quatrième croisade. Miraculeusement délivrés et conformément à un vœu, ils bâtirent une chapelle dédiée à la Vierge qui est appelée depuis le XIVe siècle Notre-Dame d'Iltre.

Les descendants d'Isaac et d'Arthur prirent dans la suite le nom de Bois, puis par des alliances celui de Huldemberg et de Familleux. Par alliance la seigneurie échut à Hector de Dave, au début du XVIe siècle. Les enfants de la dernière Dave ne pouvant s'entendre, la seigneurie fut vendue en 1712 à Antoine de Belhomme. Puis vinrent par

succession le Chevalier Henri de Quickelberghe et, toujours par alliance, les d'Anneau de Timougies, les Comtes Cornet de Grez et enfin, depuis le début du XIXe siècle, les Barons Snoy et d'Oppuers, Vicomtes d'Oirzele et Barons de Tamise.

Le château fut reconstruit par Antoine de Belhomme au début du XVIIIe siècle sur les assises d'un château fort qui en a déterminé la forme.

De l'ancien ensemble fortifié subsistent les caves formant casemate, les douves et la tour ronde extérieure surmontée d'un toit pointu octogonal.

Actuellement, le monument est formé d'un pavillon central ouvert au rez-de-chaussée par trois grandes baies en plein cintre, répétées au premier étage et au-dessus de la corniche, trois fenêtres rectangulaires surmontées d'un

fronton en arc de cercle percé d'un œil-de-bœuf, le tout couvert d'une toiture à la Mansart.

Deux ailes construites en biais à un étage accompagnent ce pavillon central, celle de droite à huit fenêtres sur deux niveaux, celle de gauche à cinq fenêtres.

Ces ailes sont couvertes d'un toit pointu ouvert par trois lucarnes du côté droit et deux du côté gauche.

Le vestibule d'entrée donne sur une élégante cage d'escaliers. Le départ de la rampe en crosse, chargé d'un lion, et la forme des balustres indiquent une création de la première moitié du XVIIIe siècle.

Dans le vestibule, nous trouvons des meubles de qualité, un buffet flamand datant de plus ou moins 1630, une table à gibier régence, etc... Des portraits

Le Château de Horst, ancienne demeure fortifiée, est sans contredit le joyau architectural de l'agreste commune de Sint-Pieters-Rode (Rhode-Saint-Pierre). Le plafond, en stuc, de la grande salle du premier étage, représentant des scènes bibliques et mythologiques, est généralement considéré comme une œuvre de jeunesse du célèbre ornemaniste J.-C. Hansche.



de famille ainsi qu'un bon exemplaire de l'Archiduchesse Isabelle en religieuse, réplique de Van Dyck, ornent les murs.

La grande cheminée est une souvenir de l'ancien château datant du début du XVI^e siècle; elle porte les armes de Werner de Dave et de sa femme Maxellende de Rumancourt.

Dans la suite de salons, nous trouvons des meubles de la fin du XVIII^e siècle, des cabinets flamands du XVII^e siècle, un fort beau portrait de la famille des Comtes Cornet de Grez par Navez et une sculpture de Laurent Delvaux: la Marchande d'Amours.

Cette demeure renferme de nombreux souvenirs de famille parmi lesquels ceux de Séraphine, dernière abbesse de la célèbre abbaye de La Cambre.

Bois-Seigneur-Isaac forme tout un ensemble classé avec son château, son abbaye et sa grande ferme.

J. de G.

Le château sera exceptionnellement ouvert en 1971, les dimanches 27 juin, 4 et 11 juillet, de 14 à 19 heures.
Prix d'entrée: 40 F. - Associations et groupes: 30 F.

BRAINE-LE-CHATEAU

La seigneurie de Braine-le-Château fut disputée pendant le Moyen Âge à partir du moment où, au XIII^e siècle, les Cha-

noinesses de Mons donnèrent l'avouerie de la seigneurie de Braine-le-Château aux seigneurs de Trazegnies, qui entrèrent en lutte avec les seigneurs et possesseurs du château.

Cet état de chose prit fin en 1434 quand Jean d'Abcoude, seigneur avoué, vendit ses droits et ses biens à Jean de Hornes, seigneur titulaire et châtelain de Braine-le-Château.

Après les Hornes, la seigneurie passa aux Tour et Tassis et fut érigée en Principauté en 1681.

Le château fut acheté en 1835 par le Comte de Robiano, arrière-grand-père de la propriétaire actuelle, la Comtesse Louis Cornet de Ways-Ruart.

Le château actuel montre des éléments importants du Moyen Âge et des parties du XVII^e siècle.

Le château est en forme de U, dont la partie ouverte était sans doute primitivement fermée par une courtine et un châtelet d'entrée. Le tout est entouré de larges douves aux eaux vives. Sont du Moyen Âge: les tours dont la plus ancienne a été crénelée au XIX^e siècle, les murs d'enceinte contre lesquels ont été adossés des corps de logis. Il apparaît que seule la partie du fond de la cour formait la demeure seigneuriale aux XIV^e et XV^e siècles. Les ailes paraissent avoir été construites en entier au XVII^e siècle (1615 et 1681), ou tout

au moins ont reçu à ces dates une façade neuve. On y voit de beaux portiques baroques donnant accès au château. Quand le Comte de Robiano acheta ce château, celui-ci n'avait plus été habité pendant de longues années. Il était fort délabré et des restaurations importantes s'imposaient. Celles-ci furent l'œuvre du Comte Stanislas de Robiano.

Malgré l'époque, où les architectes restaurateurs ne respectaient guère l'authenticité du document, mais se livraient à des fantaisies, on peut dire qu'à Braine-le-Château les erreurs sont limitées. Sans doute, trop de pierres ont été remplacées, les moellons et créneaux sommant la grosse tour d'avant sont romantiques, mais l'allure générale du château féodal retient l'attention du connaisseur.

Le restaurateur s'est efforcé de reconstituer l'intérieur en style gothique.

Le parc vallonné avec ses étangs, ses beaux arbres, est très agréable. On y trouve le repos et la fraîcheur. On y verra un grand if, que la tradition rapporte avoir été planté le jour de l'exécution du Comte de Hornes, seigneur du bien, le 5 juin 1568.

Sur la place donnant accès au château, on remarquera la Maison du Bailly récemment et habilement restaurée, le pilori en gothique finissant.

A l'intérieur de l'église moderne, on verra de belles sculptures et surtout le gisant du Comte de Hornes, œuvre d'une grande qualité.

J. de G.

Le parc seul est visitable les deux derniers samedis et dimanches de juin, de 10 à 12 heures et de 14 à 18 heures, ainsi que les deux premiers samedis et dimanches de juillet, de 10 à 12 heures et de 14 à 18 heures.
Prix d'entrée: 20 F. - Groupes et associations: 15 F.

NIUWERMOLEN

Les origines de la terre de Nieuwer-molen sont mal connues. Le château a été reconstruit par Louis Verreycken, audancier du Brabant et premier Secrétaire d'Etat sous Philippe III, à la fin du XVI^e siècle, d'après les millésimes inscrits par les ancrages sur la façade 1596 et 1606.

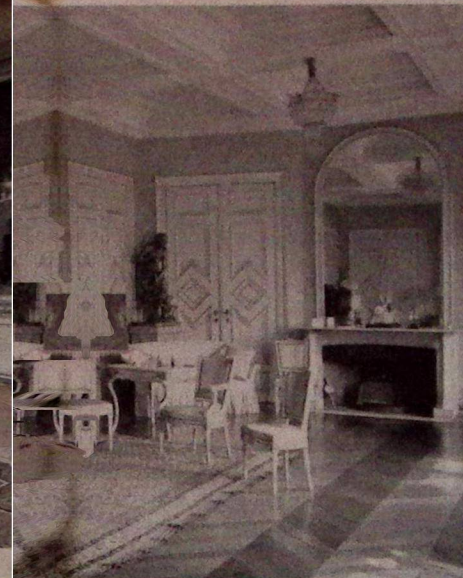
Le domaine échoua en 1754 à Joseph Adrien Anne, puis par succession aux Villers-Masbourg, aux Huysman d'Honsem, aux Nieulant, aux t'Serclaes et enfin au Vicomte Baudouin de Ghellinck Vaernewijck.

Primitivement, le château entouré d'eau formait un quadrilatère entourant une vaste cour intérieure. Il en subsiste deux côtés formant équerre.

Le château est construit en brique an-



Château de Bois-Seigneur-Isaac (façade antérieure).



Salons, salles, hall et cage d'escalier du château de Bois-Seigneur-Isaac, sont autant de réceptacles à d'estimables œuvres d'art.

cienne, avec un haut soubassement, chaînage et encadrement de fenêtre en pierre de sable jaunâtre. L'aile principale est composée au centre d'une tour à cinq niveaux surmontée d'une toiture pyramidale aux arêtes curvilignes. Les murs épais, les meurtrières, les belles voûtes ogivales, un escalier en vis en pierre et l'âtre qui composent cette tour font penser aux ouvrages du XVe siècle.

A gauche de la tour, le porche de la même époque que la tour donne accès à la cour du château. Il semble bien que tour et porche soient antérieurs au reste du château.

A droite et à gauche du château, deux ailes d'égale hauteur ont un étage et un toit en pente percé de lucarnes. Les pignons se terminent en pas de moineau. A gauche de la tour, les dépendances n'ont pas de fenêtres au rez-de-chaussée, mais sont ouvertes au premier étage. A droite, se trouve le logis. L'autre aile de l'équerre s'accroche à angle droit dans la cour au bâtiment principal.

Le XVIIIe siècle apporta des modifications aux bâtiments primitifs sans en

altérer le caractère, et donne à l'ensemble une unité remarquable et un bon équilibre. Les fenêtres furent abaissées, les croisillons enlevés pour donner plus de clarté.

Le vestibule d'entrée est pavé par de grandes dalles de calcaire, une cheminée gothique en anse de panier provient du premier étage de la tour, et en face un escalier en chêne.

A gauche, la salle à manger est ornée de tapisseries d'Audenarde du milieu du XVIIIe siècle, racontant des épisodes des aventures de Don Quichotte.

A droite, un salon décoré à l'époque Louis XVI montre des stucs moulurés, avec des panneaux ornés d'instruments de musique, aratoires, etc... dans le goût de l'époque. Ce salon renferme un bon mobilier d'époque Louis XVI, des portraits et des porcelaines, des argenteries et des bibelots de qualité.

D'autres pièces sont intéressantes, comme le cabinet au rez-de-chaussée de la tour décrite plus haut ainsi qu'une belle chapelle ornée au XVIIIe siècle et se trouvant à l'étage.

Comme l'écrivait Monsieur Martiny: il faut avoir abordé l'antique demeure au

soleil couchant, alors que d'innombrables canards sauvages regagnent leurs nids en cancanant et que l'eau murmure au bief d'un moulin tout proche, pour comprendre tout le charme de Nieuwer-molen.

Ce charme dans cette campagne toute proche de Bruxelles se retrouve différent peut-être et varié en toutes saisons, à toutes heures du jour.

J. de G.

Le château sera exceptionnellement visitable en 1971 les samedis et dimanches de juillet de 10 à 12 heures et de 14 à 18 heures. Droit d'entrée: 40 F. - Associations et groupes: 30 F.

STEENHAULT

Le château de Steenhault est situé dans le pittoresque Payottenland. C'est un pays agricole où pâturages, cultures et bois se succèdent dans des vallonnements successifs. C'est le pays de Brueghel et le paysage le rappelle.

Steenhault, sur la commune de Vollezele, village traversé par la route de Ninove-Enguien, est implanté à environ 2 km. à l'est du clocher et est isolé.

Du château on ne voit comme habitation que la ferme proche.

Steenhault est une seigneurie, appartenant aux Barons de Steenhault depuis le début du XVIIe siècle et avant cela à une première famille de Steenhault éteinte à cette époque. Le château appartient de nos jours à la Baronne Baudouin l'Kint de Roodenbeke née Steenhault.

On distingue diverses époques dans les bâtiments actuels formés par le château et les dépendances.

En entrant dans le parc par l'entrée principale, on arrive devant une large construction fermant la cour d'honneur où au centre s'ouvre un porche y donnant accès. Ce bâtiment en brique et pierre est sans étage et recouvert d'un toit en pente percé de quelques lucarnes. Cette construction se termine par deux élégantes tourelles recouvertes d'un toit en poivrière. Le porche est surmonté des armes timbrées mais non couronnées des Steenhault. Tout cet ensemble est du XVIIe siècle.

Du côté cour face au château, ce même bâtiment du XVIIe siècle est formé d'arcades en pierre de taille et à chaque

extrémité un pavillon. Au XVIIIe siècle, du côté cour, un toit mansard a remplacé la toiture primitive et les pavillons ont été doublés vers l'intérieur. Au XIXe siècle des annexes ont été érigées vers la gauche, ainsi qu'une orangerie. Le château qui se dresse face aux dépendances est aussi marqué par des constructions et des restaurations de diverses époques.

Au XVIIe siècle, il y avait (toujours existant) un corps de logis sensiblement carré à un étage surmonté d'un toit en pyramide. A droite se dressait une tour de guet à quatre niveaux, recouverte d'un toit aigu se terminant par un petit bulbe et un épi.

Au XIXe siècle un portique bas fut construit devant la tour, et à droite de celle-ci une annexe.

La structure des caves, aux murs d'environ 1,50 m. d'épaisseur, nous permet de dire que s'élevait à l'emplacement du bâtiment carré une ancienne maison forte pouvant dater du XVe siècle, voire d'une époque antérieure.

Force nous est de constater que la maison carrée a été abusivement restaurée au XIXe siècle. Les croisillons des fe-

nêtres ont été enlevés, des briques de parement modernes recouvrent les façades, les pierres anciennes ont fait place à des pierres d'une autre nature. Par contre la tour de guet se présente encore, à peu de chose près, sous son aspect du XVIIe siècle. On y distingue encore les briques d'origine ainsi que des pierres. Certains croisillons ainsi que les pierres d'angle ont été cependant renouvelés.

Le château plonge encore dans l'eau de trois côtés, les douves de devant ont été comblées.

Le parc est planté de fort beaux arbres séculaires d'espèces variées où dominent les châtaigniers. Une fort belle pièce d'eau agrémente ce parc. Tout autour se déroulent des pâturages et des bois.

La promenade dans cette belle campagne est fort agréable pour tous ceux qui aiment la belle nature et la tranquillité. Le site, situé à 30 km. de Bruxelles, offre aux visiteurs charme et repos.

J. de G

Le parc est visitable tous les samedis, dimanches et jours fériés, les mois de juillet, août et septembre 1971. Prix d'entrée: 20 F.

THEATRE GAI A BRUXELLES

par Christian LANCINEY et
André STELMAN

ON a assez parlé des problèmes du théâtre dans la capitale de l'Europe. Et surtout de la désaffection du public pour les salles de notre bonne ville. Ce problème a préoccupé, paraît-il, les directeurs dans le choix de leurs pièces. Et ils semblent être arrivés à une conclusion: pour remplir leurs parterres, il convient de mettre à l'affiche du théâtre résolument gai ou du moins de s'abstenir de choisir des spectacles qui pourraient poser aux spectateurs des situations auxquelles ceux-ci se trouvent parfaitement étrangers et qui ne les intéressent que très peu, dans le fond.

C'est une pièce de ce genre « Le ciel

de lit » de Jan de Hartog, que nous présentait le Théâtre Molière. Une pièce que tout le monde vit avec un plaisir teinté d'une pointe d'émotion. Car Jan de Hartog nous y présente six tranches de la vie conjugale d'un couple qui se passent toutes au pied du « ciel de lit » de leur chambre conjugale, depuis la nuit de noces jusqu'au jour où ils quitteront la maison, qui a vu se dérouler leur existence... Christiane Lenain et Serge Michel s'y taillent, comme d'habitude, un beau succès personnel, aidés par une régie sans défaillance de Jean-Pierre Loriot.

Au Théâtre Molière encore « L'aide-



Ci-contre: Bobette Jouret et Jacqueline Bir dans « Mille francs de récompense » de Victor Hugo - Théâtre National.

En page de droite, en haut: Christiane Lenain et Serge Michel dans « Le ciel de lit » de Jan de Hartog - Théâtre Molière. En bas: Yvan Rebroff et Maria Murano dans « Un violon sur le toit » de Joseph Stein et Jerry Bock - Cirque Royal.

mémoire », de Jean-Claude Carrière, abordant également les problèmes que peuvent rencontrer un couple, fut servi par l'adroite régie de Ramon Berry et l'interprétation pleine de sensibilité de Frédéric Latin et Arlette Schreiber.

Au Vaudeville, « S.O.S., homme seul » de Jacques Wilfrid et Jean Girault, nous a offert un avant-goût des vacances d'été. Imaginez un homme seul, à Paris, à l'époque où la ville est presque dépeuplée par les départs en vacances. Nous le retrouvons seul, éperdument fidèle à son épouse qui se bronze au soleil quelque part sur la côte alors qu'il est écrasé par un travail urgent. Surviennent les tentations, sous la forme de jolies touristes étrangères amenées par un ami, lui aussi abandonné provisoirement par son épouse. On voit d'ici les quiproquos amusants que peut susciter cette situation. La pièce de Jacques Wilfrid et Jean Girault n'a d'autre prétention que d'amuser son monde. Elle y parvient parfaitement, aidée par une mise en scène simple et nuancée de Jean-Pierre Rey, Jean-Pierre Loriot, Francine Vendel, Raymond Pradel, Rhya Marten, Nadia Gary, Michel Eraly et Serge Michel (qui partage son rôle avec Jean-Pierre Landresse) font partie d'une distribution qui met tout en œuvre pour faire rire le public... et qui y réussit de main de maître.



Victor Hugo n'est pas spécialement connu comme auteur de théâtre. Bien sûr, il y a Hernani... Mais la pièce que nous présentait le Théâtre National n'a rien à voir avec ce genre de théâtre! « Mille francs de récompense », en effet, est le mélodrame dans toute son acception. Un mélodrame qui, bien qu'écrit en 1866, dut attendre presque un siècle pour être représenté, puisqu'il fut créé pour la première

fois en... 1961!

L'action se résume en quelques mots: une famille pauvre — mais qui a connu des jours meilleurs — est à la merci des huissiers. Ces derniers sont les âmes damnées d'un financier véreux qui convoite la main de la pure jeune fille de la maison, laquelle est amoureuse d'un employé de banque modèle et désargenté. Ce sera un voleur au grand cœur, un « misérable » qui arrangera les choses en donnant un coup de pouce au destin: car la pure jeune fille n'est autre que la fille d'un riche banquier qui la recherche depuis très très longtemps... On le voit, tous les éléments sont réunis pour faire de la pièce un ensemble — peut-être un peu vieillot — capable de captiver les spectateurs du début à la fin, grâce à la mise en scène remarquable d'André Debaar, qui incarne aussi le tire-laine au grand cœur. Bobette Jouret et Paul Roland, à ses côtés, sont soutenus par une pléiade de comédiens qui interprètent ce mélodrame en faisant un énorme clin d'œil au public, comme si, vraiment, il s'agissait d'une comédie. Ce qui, à notre avis, est le ton qu'il convient, de nos jours, à donner à une pièce de ce genre.

Revenons au genre sérieux avec la pièce d'Alain Decaux « Les Rosenberg





ne doivent pas mourir » qu'on présentait au Théâtre des Galeries. Une pièce historique qui, à notre avis, manque totalement du recul du temps pour que l'on puisse vraiment porter un jugement serein. On se souvient des faits: Julius Rosenberg et son épouse, accusés d'espionnage atomique au profit des Russes par le F.B.I. furent effectivement condamnés à mort et exécutés malgré toutes les interventions en leur faveur: le président des Etats-Unis, en effet, rejeta leur recours en grâce.

A vouloir trop prouver, on ne prouve rien du tout...

Alain Decaux nous présente le couple Rosenberg comme de parfaits innocents, embarqués dans une affaire d'espionnage dont ils ne connaissent rien, et où seul le machiavélisme des services spéciaux américains les a entraînés. Si l'auteur voulait nous prouver la parfaite innocence des Rosenberg, il n'y est certes pas parvenu, car ses idées sont loin d'être nuancées! Pour lui, il n'y a que les bons époux Rosenberg — absolument dépassés par les événements! — et une coalition du F.B.I. et de la justice américaine pour les convaincre — envers et contre tout — de haute trahison...

Cette pièce à sens unique, qui nous laisse sur notre faim, est mise en scène par Jacques Joël et interprétée par Gérard Vivane et Lucienne Troka dans le rôle des époux Rosenberg, avec à leurs côtés Jacques Lippe, Roger Dutoit, Claude Vignot, Francine Blistin, Robert Roanne et Jean-Paul Landresse. Lucienne Troka — que nous ne connaissions qu'à titre de chanteuse — se tire à son avantage de son premier rôle important sur les planches.

C'est aussi au théâtre des Galeries que nous avons eu l'occasion d'apprécier la pièce de Peter Ustinov, cet étonnant « homme orchestre » du monde du spectacle, « Le Soldat inconnu et sa femme ».

Cette pièce qui, par certains côtés, pourrait apparaître comme une bouffonnerie énorme, n'en est pas moins profondément psychologique et amène le spectateur à la réflexion par le truchement du rire. Des soldats inconnus, il y en a eu au cours de toutes les guerres que connut l'humanité. Peter Ustinov nous présente cet éternel inconnu, poète sur les bords, depuis l'époque des conquêtes romaines en passant par les croisades, la Renais-

sance et nos modernes tueries. Il nous montre la vanité de tous ces combats — parfois puérils et surtout inutiles — et tire une conclusion qui rejoint celle des « hippies »: « vous êtes en vie? Bravo! Alors, restez-le! ». Cette comparaison avec nos philosophes à cheveux longs est encore renforcée par le fait que, à la finale, les soldats jettent dans la salle les fleurs dont sont ornés les canons de leurs fusils.

Jacques Joël, responsable de la mise en scène de cette pièce, la traite dans le ton exact en y ajoutant une pointe d'humour, sans jamais tomber dans l'exagération.

La distribution du « Soldat inconnu et sa femme », fort importante, comprend: Roger Dutoit, Jacques Lippe, Georges Aubrey, Marcel Josz, Frédéric Latin, Suzanne Colin, Jacques Courtois, Claude Vignot, Francine Blistin, Robert Roanne, Quentin Milo, Serge Darlon, Olivier Monneret, Jean-Paul Landresse, Philippe Gates, Claude Huart et Serge Valcke.

C'est aussi à une pièce plus sérieuse que nous a convié le Théâtre Molière: « L'amour-propre » de Marc Camoletti. « L'amour-propre » est censé nous montrer les évolutions d'un couple parfait. Mais, chacun de leur côté, mari et femme se « payent » des aventures extra-conjugales. Aventures payées, en effet dans le sens strict du mot, puisqu'en fait, et nous ne l'apprenons qu'au dénouement, il s'agit d'un énorme quiproquo: chacun de son côté s'imaginant être trompé, veut, par amour-propre, en faire autant mais en tout bien, tout honneur. Tout finira par s'arranger, et la vie recommencera pour le couple sur une nouvelle lune de miel pas le moins du monde ébranlée par ces abracadabrantes situations!

Cette pièce de Marc Camoletti nous a déçus: en effet, il nous a déjà offert des spectacles de loin supérieurs à

Ci-dessus: Arlette Schreiber et Frédéric Latin dans « L'aide-mémoire » de Jean-Claude Carrière - Théâtre Molière.

celui-ci. Néanmoins Ramon Berry, par une mise en scène faite de souplesse et toute en doigté, s'arrange pour sauver les meubles avec le concours de Raymond Peira, Janine Godina, Irène Laurent, Marcel Berteau, Robert Roanne et Françoise Oriane.

Au Théâtre des Galeries, nous avons vu l'inénarrable « Don d'Adèle » des spécialistes français du théâtre gai, Barillet et Grédy.

Adèle — qui, sur la scène, n'est autre que Christiane Lenain, et en fait une interprétation remarquable — est une bonne douée d'un don particulier qui lui permet de « voir » ce qui se passe ailleurs.

Ce talent particulier va jeter le trouble au sein d'une sympathique famille, mais la sauvera d'une catastrophe: un aigrefin est prêt à s'emparer de leur fortune. Fort heureusement, Adèle pourra les en avertir en temps utile.

Cette comédie de Barillet et Grédy, bien que construite de façon parfaite, manque de conviction. Et, si elle amuse, elle n'a néanmoins pas la finesse ni l'esprit auxquels les spécialistes du théâtre français du rire nous ont habitués.

La mise en scène de Jean-Pierre Rey réussit néanmoins à camoufler au mieux cette faiblesse. Christiane Lenain, Marcel Berteau, Irène Laurent, Patrick Claude et Rhya Marten l'aident en interprétant leurs rôles respectifs de maîtresse façon.

Au Cirque Royal, nous avons pu assister à une comédie musicale « Un violon sur le toit », une pièce des américains Joseph Stein et Jerry Bock dans une version française de Robert Manuel. Dans le rôle principal, on retrouvait Ivan Rebhoff, avec, à ses côtés, toute l'équipe du Théâtre Marigny de Paris. L'histoire d'« Un violon sur le toit », à première vue, n'a presque rien à voir avec une comédie musicale. Qu'on en juge plutôt: il s'agit des péripéties de

Tevje, un laitier qui est plus ou moins le dirigeant de la communauté juive d'Anatevka, un pauvre petit village de la Russie tsariste du siècle dernier. Tevje a cinq filles dont trois sont encore à marier. Et c'est là sa principale préoccupation: leur trouver un mari. Mais ses filles ne l'entendent pas de cette oreille: elles veulent faire elles-mêmes leur choix. C'est ce qu'elles feront d'ailleurs: la première en épousant un pauvre tailleur, la seconde en s'amourachant d'un étudiant aux

idées révolutionnaires qui sera déporté en Sibérie et qu'elle suivra, la troisième en épousant un chrétien, ce qui provoquera un pogrom contre les Juifs et forcera Tevje à émigrer aux Etats-Unis avec sa famille.

Pourtant, les auteurs aidés par Jérôme Robbins qui mit sur pied la mise en scène et la chorégraphie d'« Un violon sur le toit » (tout comme il le fit jadis pour « West Side Story » à Broadway) parviennent à en faire une véritable comédie musicale, dynamique et fort



Ci-contre: Viviane Redant, Céline Weenen et Yvonne Lex dans « On ne sait jamais » d'André Roussin - Koninklijke Vlaamse Schouwburg.



plaisante à voir.

Tous ces éléments mis ensemble auraient dû faire un succès à Bruxelles de cette comédie musicale.

Hélas! Nous l'avons écrit précédemment, Bruxelles est une ville maudite pour les comédies musicales: après quelques représentations, Yvan Rebroff tomba malade... Dommage, car la pièce aurait pu être une réussite d'envergure.

Du côté flamand, on peut affirmer que l'accent était, lui aussi, résolument tourné vers la bonne humeur. Témoin ces trois pièces présentées par le Koninklijke Vlaamse Schouwburg les unes après les autres.

Ce fut d'abord « On ne sait jamais » d'André Roussin, dans une adaptation et une mise en scène de Victor de Ruyter.

Le personnage central de Roussin, Georges, est un homme comme il y en a des millions: têtue et aveugle devant la vérité, même si on la lui met devant les yeux. De temps à autre, Georges se paie une aventure avec une autre femme que son épouse légitime. Dans le fond de sa conscience, il voudrait qu'elle, de son côté, ait un amant. Mais lorsqu'il a les preuves de son « infortune conjugale », il refuse obstinément d'y croire.

On le voit, cette comédie n'est nullement écrite dans le genre de « Bobosse » ou « La Petite Hutte ». C'est un thème sérieux, presque mélodramatique, qui fait rire les spectateurs, et dont ils sortent avec un visage allongé. Pourquoi? Tout simplement parce que

En page de gauche, au centre: Walter Moeremans et Vera Verofit dans « Le suicidé » de Nicolaï Erdmann - Koninklijke Vlaamse Schouwburg. En bas: Roger Coorens, Janine Bischops et Chris Lomme dans « La secrétaire privée » de William Douglas Home - Koninklijke Vlaamse Schouwburg. Ci-contre: une scène de « Monsieur Fugue ou le mal de terre » de Liliane Atlan, par le « Jeune Théâtre du Centre Romi Goldmuntz » d'Anvers - Théâtre National.



si Roussin nous laisse deviner que son Georges sera heureux avec son épouse, cette « happy end » ne nous est pas offerte. A ce moment, tout le monde est un peu comme Georges: personne ne veut accepter la vérité!

La pièce est brillamment interprétée par Yvonne Lex et Céline Weenen. Bert Sluys, de son côté, a peine à nous faire croire à la vérité du personnage de Georges qu'il incarne.

Peu après, le K.V.S. présentait « Le Suicidé » de l'écrivain russe Nicolaï Erdmann, dans une mise en scène vivante et bien charpentée de Nand Buyl, avec dans le rôle principal Walter Moeremans.

Cette pièce ne fut jamais créée en Russie, et pour cause! Ce n'est qu'en 1969 que la pièce fut « fraudée » à l'Ouest et fut montée pour la première fois à Göteborg, puis en Allemagne et en Hollande.

C'est l'histoire du brave bourgeois moscovite Semjenovitch, qui trouve que l'existence en Russie, dix ans après la Révolution d'octobre, n'est pas aussi belle qu'on pourrait le croire. Et tout le monde s' imagine qu'il a décidé de se suicider. C'est pourquoi chacun voudrait que sa mort serve à quelque chose et qu'il devienne un héros: mais Semjenovitch n'est pas un héros et il ne tient pas à mourir. Un jour où il s'est enivré, on le croit mort. Il sortira de son cercueil, produira une belle panique parmi les assistants, et en profitera pour placer un plaidoyer sur les beautés de l'existence...

Au K.V.S., cette pièce humoristique

connut un franc succès.

Quelques jours plus tard, toujours au K.V.S. ce fut la création en langue flamande de « La Secrétaire privée » (The Secretary bird) de l'auteur britannique William Douglas Home, qui vit la rentrée du comédien flamand très connu jadis, Roger Coorens. Toute l'intrigue tourne autour de Dave Walford, écrivain et britannique jusqu'au bout des ongles. Il est marié depuis 15 ans avec Liz, une femme beaucoup plus jeune que lui et il vient d'apprendre qu'elle a un amant. Il n'en perd pas le nord pour autant. Il reste calme et invite ce dernier pour faire sa connaissance. Plus même: il va tenter de prendre tous les torts à sa charge, en se servant de sa secrétaire, une fort jolie fille. Ce qui fera réfléchir Liz, et empêchera la séparation du couple.

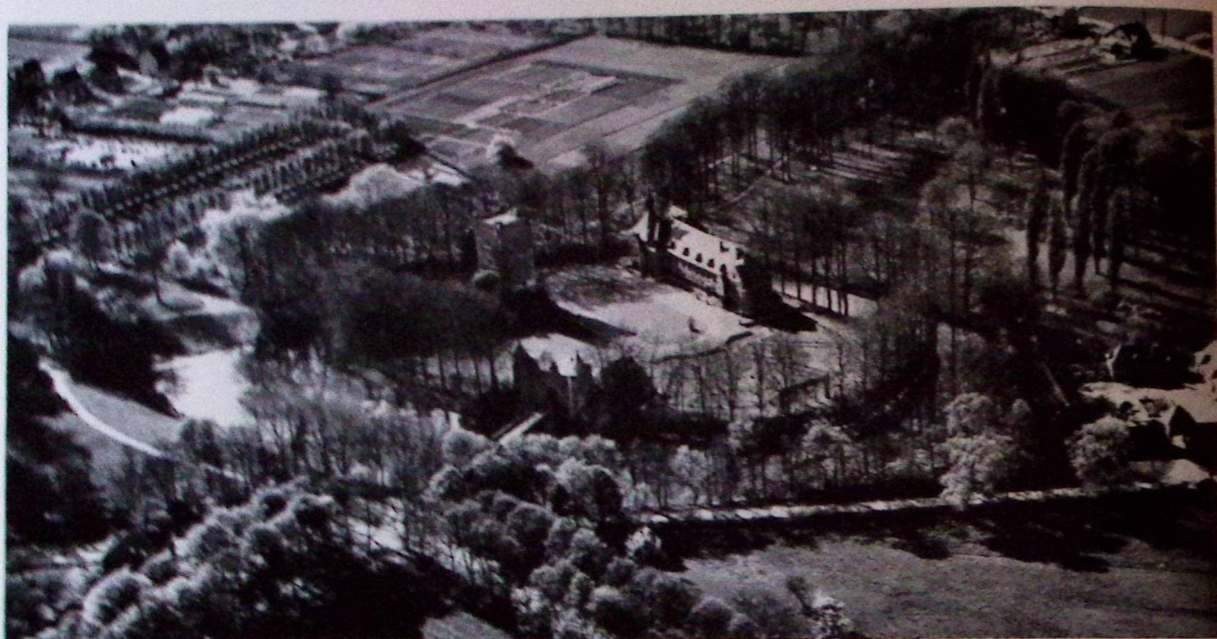
Cette intrigue toute simple et fort connue est heureusement soutenue par un dialogue spirituel qui éclate comme un feu d'artifice pour le spectateur. La pièce est mise en scène dans le ton le plus juste par Yvonne Lex, et brillamment interprétée par Roger Coorens et Chris Lomme, qui font de la représentation un vrai régal...

Remarquable soirée que celle organisée au petit « Waltra Theater » par le « Studio Parnassus » avec « Zesmaal Liefde », un ensemble de six petits actes d'auteurs flamands: Frans Cools, Luc Vilsen, Willem M. Roggeman, Bert Verhoye, Pieter De Prins et Staf Knop. De sujet fort varié, et se présentant parfois plus comme du cabaret que du théâtre, ces six œuvres furent mises en

scène par Piet Eeckelaert, tandis que leur interprétation en était confiée à un groupe de jeunes comédiens. Bruxelles a opté résolument pour le théâtre gai, le théâtre sans souci, disions-nous. Mais il y a des exceptions qui confirment la règle. Ainsi la pièce présentée par le Jeune Théâtre du Centre Romi Goldmuntz, au Théâtre National: « Monsieur Fugue ou le mal de terre », de Liliane Atlan. Liliane Atlan, dans son œuvre, nous présente une étude de comportement entre déportés et soldats. L'époque où se déroule l'action est volontairement laissée dans le vague, bien qu'elle se situe au cours d'une guerre. Quatre enfants parviennent à s'échapper d'un ghetto en flammes, mais sont repris par des soldats qui les embarquent dans un camion. Ils seront conduits dans la « Vallée des ossements » où on les exécutera... Un des soldats, « Monsieur Fugue », refuse de participer à cette action. Volontairement, il monte dans le camion pour devenir, lui aussi, une des victimes de cette tragédie.

Bien que ce thème ne soit pas nouveau (Korczak et les enfants) Liliane Atlan est parvenue, malgré tout, à donner à son œuvre une originalité tout à fait propre et à en faire un spectacle impressionnant. De plus, la pièce est interprétée de manière exceptionnelle par les comédiens du Centre Romi Goldmuntz d'Anvers.

De quoi faire réfléchir les spectateurs bruxellois et leur faire oublier les pièces amusantes qu'ils ont vues...



De Dilbeek à Grand-Bigard

par Geneviève C. HEMELEERS

L'AUTOBUS M (départ: gare des autobus près de la place Rogier) amène facilement les promeneurs à Dilbeek (déjà cité en l'an 650), sur la rive gauche de la Senne. Charmant village situé en contrebas de la chaussée de Ninove. A la descente du bus déjà, s'offre aux regards le château en briques rouges, à 5 pignons à

tourelles et 4 tours d'angle, couverts d'ardoises. C'est une œuvre assez ostentatoire de l'architecte Cluysenaar, datée de 1862. Tenu dans un état parfait de conservation par les soins de la Commune, le château est devenu somptueuse Maison Communale après avoir été acheté, vers 1925, à la famille de Viron.

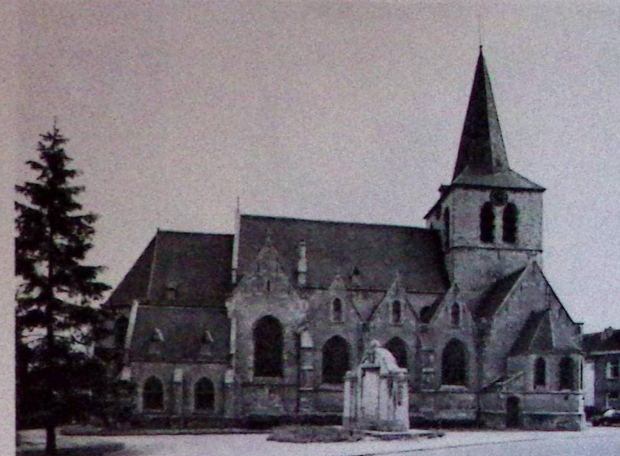
Aux pieds du château, situé sur une forte élévation, un étang encerclé l'îlot verdoyant, relié à la terre ferme par un pont interdit, sur lequel était édifié le manoir féodal dont il ne subsiste plus actuellement qu'une des cinq tours rondes et massives, à toit pointu, remontant au XIIIe siècle. Envahie jusqu'au faite par la végétation, la resca-

◀ Vue aérienne du château de Grand-Bigard.

Dilbeek: Eglise Saint-Ambroise. ▶

Château de Grand-Bigard: Pont d'accès et châtelet. ▼▼

Les abords immédiats du château de Grand-Bigard témoignent eux aussi d'un réel art de vivre. ▼▼▼▼



pée surveille une bande d'oies jacassant à 30 mètres sous elle.

Le parc, devenu domaine public sous le nom de « parc de *Sainte Alène* » se pare de hêtres pourpres magnifiques. Des fleurs, des bancs, l'ombre et le soleil, une pelouse royale... *Alène*, fille du puissant Levold, seigneur de Dilbeek au VIIe siècle, convertie au christianisme, subit le martyre par ordre de son père. Après sa mort, ce dernier fut touché à son tour par la grâce et mourut en odeur de sainteté. La dépouille d'*Alène* fut longtemps l'objet de contestations entre les villages de Dilbeek et de Forest. En 1601, l'Archevêque de Malines trancha le conflit et donna gain de cause à Forest. Depuis, le tombeau de *Sainte Alène* se trouve à l'église Saint-Denis. Néanmoins il existe, à 3 km de Dilbeek, une chapelle renfermant une source, que l'on dit miraculeuse, où l'on vénère spécialement la mémoire de la sainte ayant subi le martyre à cet endroit même.

Sur le plateau, derrière le château, un bois aux hautes futaies a été respecté en très grande partie. Dans les environs immédiats un tout nouveau



quatre a été tracé.

Depuis lors, vers l'église Saint-An-
toine, deux grès font le tel et le
chou, soit de type ogival romain, le
tel, soit de type gothique primitif.
Les colonnes hautes de pierre me-
sures à crochets et à motifs de cho-
tes. Une série de vases de la fin de
XIIIe siècle. Certains vases rom-
boides, de la fin de XIIIe siècle, se
trouvent encore, notamment les
deux entourent le sanctuaire.
On imagine comment, après les de-
bris, les maisons romaines, plus rom-
aines, se sont développées, des é-
tages de colonnes de bois, recon-
struites et à l'abri de nouvelles colon-
nes de bois, les plus anciennes
de la région, développées au sein de
la région de Bruxelles.

Anciennement des carrières firent la
fortune de la région. Leurs pierres fu-
rent utilisées, à Bruxelles notamment,
dans la construction de la collégiale
des Saints-Michel-et-Gudule. Actuelle-
ment, l'activité des habitants s'est tour-
née vers la culture des fraises, très in-
téressante.

Les environs de Dilbeek offrent des
sites champêtres paisibles, de beaux
points de vue.

Une promenade pédestre, très pittores-
que, mène facilement à Grand-Bigard
(à peine 4 km). Il faut chercher un peu,
c'est un charme de plus que certains
apprécieront. Des fermes en exploita-
tion, d'autres transformées avec goût
en maisons de week-end, une villa
luxueuse qui date dans la partie

rustique; une pépinière; des champs
de blé; des chemins pavés de maui-
ses intentions car la pierre y est ab-
sente... Mais surtout: pas de bruit...
personne. On peut, sans crainte de
monstre moderne, la voiture, longer
cerisiers et pommes; tendre du sucre au
bâtard méliant, se le voir refuser et
l'offrir ensuite au cheval barbe (il y en
a encore, heureusement...); découvrir
une gentille chapelle-borne épaulée
d'un arbre, signal pédestre sans nul
doute; saluer la fermière et le roturier.
Pour les hautes noblesses le jardin por-
tan. Mais que vient faire, en pleine
campagne, cette centrale électrique,
point très haut et est très intéressante.
ble l'aspect de la construction de ce
domaine.



En page de gauche: la façade principale du
château de Grand-Bigard est une belle illus-
tration du style Renaissance.

Ci-contre: l'intérieur du château de Grand-Bigard
renferme des collections dignes de nos grands
musées.

Grand-Bigard présente beaucoup d'at-
traits: des maisons anciennes réédi-
fiées sur la place du village, de l'autre
côté de l'église elle-même intéressante;
une porte en pierre bleue Louis XV;
dans un parc superbement planté d'es-
sences diverses, un château admirable-
ment restauré par feu Raymond
Pelgrims, président de l'Association
Royale des demeures historiques de
Belgique. Son origine remonte au XIIe
siècle. Le château est entouré d'un
large fossé; un pont à 5 arches, com-
mandé par 2 magots héraldiques du
XVIIe siècle, conduit au pont-levis qui
précède le châtelet d'entrée dont la
partie centrale date du XIVe siècle. Le
château lui-même est un bâtiment aux
vastes proportions d'une pureté de

style admirable; il constitue un spéci-
men remarquable de la Renaissance
flamande et se compose d'un long
corps de logis à un étage dont la bri-
que rose, sur laquelle tranche la pierre
blanche des entablements des hautes
fenêtres à meneaux, se marie agréa-
blement aux pentes bleutées de la toi-
ture d'ardoises. L'aile gauche est sur-
montée d'un bulbe. La chapelle, située
dans l'aile droite, est dans l'état où elle
se trouvait il y a 3 siècles. Un très beau
Christ polychrome orne l'autel.
Le château de Grand-Bigard est amé-
nagé en musée: mobilier d'époque où
domine le style Renaissance s'harmoni-
sant avec bonheur avec des pièces
rares du XVe siècle; toiles des maîtres
flamands; collection unique de Christs

d'époques romane et gothique; bois
sculptés; porcelaines, monnaies trou-
vées sur place, statuette en noyer dé-
couverte dans le grenier d'une ferme,
cuisine à l'ancienne, etc.

Le donjon de 4 étages (30 m de haut)
dresse sa masse à gauche du châtelet
d'entrée. Il date de 1347. Ses murs ont
une épaisseur de 3 mètres. De la plate-
forme du 4e étage on découvre le pays
à 30 km à la ronde, Bruxelles et ses
monuments.

Une ferme devenue manège jouxte le
château auquel ses pignons espagnols
et son encadrement Renaissance l'as-
socient étroitement.

Des jardins à la française ajoutent un
charme sage et triste à ce magnifique
domaine.

A Bruxelles

L'ÉGLISE PROTESTANTE DU MUSÉE

par Berthe DELEPINNE
secrétaire général de l'Association
des Ecrivains Belges



DEJA vers 1340 s'élevait entre la Montagne de la Cour et les remparts longeant la rue de Ruysbroeck l'hôtel de Guillaume de Duvenvoorde, chambellan et trésorier du Comte de Hollande, avant de devenir à Bruxelles le favori et le confident de Jean III de Brabant.

L'immense fortune de Guillaume de Duvenvoorde passa par héritages successifs à Englebert II, comte de Nassau, conseiller dévoué de Charles le Téméraire et de Maximilien d'Autriche. Il fut nommé Gouverneur des Pays-Bas lorsqu'en 1501 Philippe le Beau partit pour l'Espagne. Englebert II fit entièrement rebâtir l'hôtel qui prit dès lors le nom d'Hôtel de Nassau. Il en reste heureusement la chapelle Saint-

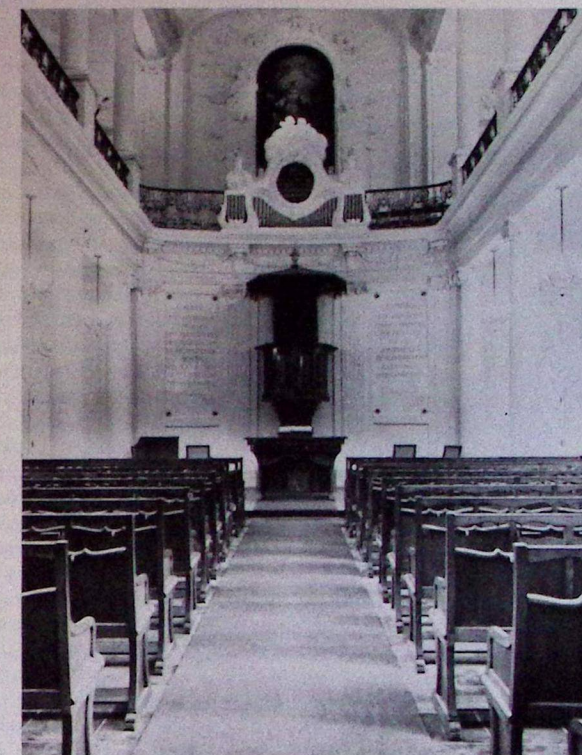
Georges conservée dans le fastueux ensemble de la Bibliothèque royale Albert Ier.

Lorsqu'en 1521 Albert Dürer effectua son fameux voyage aux Pays-Bas dont il a laissé le journal et au cours duquel il rencontra entre autres Bernard van Orley et Erasme, l'Hôtel de Nassau lui fit une impression inoubliable: « Quand j'ai visité la Maison de Nassau, écrit-il, j'y ai vu dans la chapelle le beau tableau fait par Maître Hughe (Hugo van der Goes) et j'y ai vu les deux grandes belles salles et tous les objets précieux que contient la maison ainsi que le grand lit dans lequel cinquante personnes peuvent coucher à la fois... Cette Maison est située sur une hauteur et on jouit là de la plus admirable vue

qu'on puisse imaginer et je ne crois pas qu'il y ait quelque chose de pareil dans tous les pays allemands. »

Les biens d'Englebert II furent hérités par son neveu Henri de Nassau, confident et général de Charles Quint et qui avait épousé Claudine de Châlons, princesse d'Orange. C'est ainsi que leur fils René devint, dès 1530, prince d'Orange-Nassau et qu'en 1544, lorsque son cousin Guillaume hérita de ses titres et de sa fortune, il était un des plus puissants mais également le plus riche seigneur des Pays-Bas.

Les troubles religieux amenèrent la confiscation des biens de la famille Orange-Nassau dans les Pays-Bas espagnols. L'Hôtel subit toutes les spoliations et les avanies des demeures sou-



à de peu scrupuleux occupants. Deux incendies le détruisirent en partie, et lorsque la guerre de Succession d'Espagne y vit loger le prince Eugène de Savoie et le duc de Marlborough, sans doute avait-il perdu la splendeur des siècles passés quand dans chaque pièce se lisait la devise des Nassau: «Tardando progredior».

C'est dans l'Hôtel de Nassau, alors habité par le comte de Visconti, grand-maître de la Cour, que Marie-Elisabeth, sœur de l'empereur Charles VI d'Autriche, se réfugia en 1731 après l'incendie de la Cour des ducs de Brabant, place des Bailles. Enfin, le 26 mars 1744, le duc Charles de Lorraine, gouverneur des Pays-Bas, fit sa Joyeuse Entrée à Bruxelles. Il acquiert pour 68.000 florins

de Flandre l'Hôtel de Nassau et décide d'en faire son palais.

Le destin de la splendide maison gothique s'achevait à l'aube des temps modernes. Les goûts du Duc dont la Cour allait être, suivant le Prince de Ligne, « gaie, sûre, agréable, polissonne, buvante, déjeunante et chassante » ne pouvaient s'accommoder des fastes flamboyants mais austères, peu en harmonie avec les « jolietés » dont il aimait s'entourer.

C'est l'architecte Jean Faulte qui dressa les plans du palais et en dirigea la construction de 1757 à 1766. Jean Faulte, né à Bruges en 1726, fit de nombreux voyages avant de s'établir à Bruxelles où il jouira de la constante faveur du Duc qui en fit également l'architecte de

En page de gauche: vue d'ensemble de l'église, prise de la table de communion; dans le fond, les magnifiques orgues.

Ci-dessus, à gauche: le long de la galerie supérieure court une remarquable balustrade en fer forgé; à droite: en franchissant le seuil du temple, le visiteur découvre un authentique bijou de l'architecture du XVIIIe siècle.

son château de Tervuren.

Mais était-ce bien un palais que le Duc voulut à Bruxelles? N'était-ce pas la noble demeure d'un homme acquis aux idées philosophiques et artistiques de son temps et qui, bannissant de sa vie les pompes inutiles, lui demandait le charme, la grâce, l'élégance auxquels son sourire épicurien répondait?

Faulte, créateur original d'un style néo-classique sans emphase mais suffisam-



ment orné pour éviter toute monotonie, écrivait: « La bonne décoration a pris le dessus », et c'est sans doute dans l'enthousiasme qu'il confia à plus de douze sculpteurs, dont Laurent Delvaux et Godecharle, les ornements, statues et décors qui donnaient à son œuvre une beauté toute en nuances et en délicatesses.

A ce palais il fallait une chapelle répondant aux goûts de Charles de Lorraine pour qui les offices religieux étaient certes des fêtes de l'âme, mais aussi des fêtes de la musique, du chant, de la parole et de l'esprit. Le premier mai 1760, Charles de Lorraine posa la première pierre de la chapelle située dans l'aile droite du palais.

La chapelle rappelle celle du Château de Versailles et singulièrement celle du Château de Lunéville qui appartient à la famille de Lorraine et que le Duc vit peut-être dans sa jeunesse. Deux rangées de colonnes de pierre bleue, finement cannelées et malheureusement recouvertes aujourd'hui d'une couche uniforme de plâtre, soutiennent les galeries des bas-côtés et la voûte. Les chapiteaux pompéiens à volutes d'angles aux motifs de passementerie, les médaillons, les bas-reliefs, les an-

ges, les guirlandes de fleurs en stuc portent témoignage de toute la fantaisie du style Louis XV, librement interprété jusqu'à faire du pesant matériau l'expression souriante et légère, presque touchante, d'un rococo déclinant.

Quittant la rotonde du palais, le Duc et sa Cour gagnaient directement la galerie d'où ils suivaient les offices pour lesquels d'excellents musiciens, notamment le maître Pierre Van Maldere, composaient sans cesse des programmes « du dernier goût ».

Charles de Lorraine confia au peintre Norbert Heilbroeck le soin de décorer le plafond de la chapelle d'après le thème: Saint Charles Borromée donnant le viatique aux pestiférés. Norbert Heilbroeck, fils d'un célèbre graveur brugeois, naquit à Gand, et après de solides études à Bruges et à Paris s'installa à Bruxelles où vinrent au monde plusieurs de ses enfants dont un fils qui eut Jean Faulte comme parrain. Norbert Heilbroeck reçut 2.025 florins courant pour le plafond qu'il s'était engagé à « peindre en couleurs et dans toute sa perfection. » C'était loin d'être un chef-d'œuvre, mais à quel moment fut-il recouvert de badigeon et n'est-il pas regrettable que les travaux de



Ce calice, cette aiguière et ce ciboire, en argent massif, font partie du splendide service offert au temple protestant, en 1818, par le baron Louis-Joseph Mertens.



restauration de la chapelle ne l'aient pas remis au jour?

Mais la chapelle allait connaître des dégradations plus navrantes que celle du badigeonnage de son plafond. Après la mort de Charles de Lorraine en 1780, le palais et la chapelle accueillirent l'archiduchesse Marie-Christine, fille de l'impératrice Marie-Thérèse et son époux, le duc Albert de Saxe-Teschén, gouverneurs des Pays-Bas autrichiens, puis l'empereur Joseph II au cours de l'unique visite qu'il fit à Bruxelles en 1781, enfin l'archiduc Charles, dernier gouverneur général des Pays-Bas.

Dans un raccourci saisissant, Henri Pirenne écrivit: « La prise de la Bastille est du 14 juillet 1789. Un mois après, le 18 août, éclate la Révolution liégeoise, trois mois plus tard, le 24 octobre, la Révolution brabançonne. » L'Histoire pose des jalons inexorables. La Terreur, l'annexion à la France, l'Empire! Que représentaient un petit palais et une chapelle dans cette tempête? Le

mobilier de la chapelle fut dispersé, et le sanctuaire fermé au culte servit de grand auditoire à l'Ecole centrale, créée en 1797 et installée dans le palais de Charles de Lorraine.

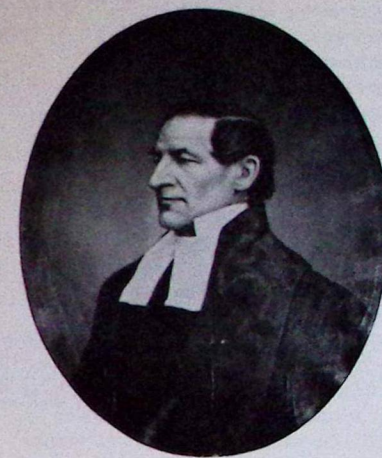
L'ombre du malheur s'appesantissait sur la chapelle jusqu'à l'oubli total si des lueurs d'espoir ne venaient éclairer ses ors fanés et n'animaient au cœur de la Communauté protestante de Bruxelles, sans cesse brimée, à demi-clandestine et sans statut légal, une foi inébranlable en des jours meilleurs.

Le Premier Consul signe le Concordat avec l'Eglise de Rome et reconnaît l'Eglise réformée de France par la loi du 7 avril 1802. Le 7 juillet 1803 paraît un arrêté accordant des lieux de culte aux protestants et le Premier Consul, séjournant à Bruxelles à cette époque, concède à la Communauté protestante « la chapelle de la ci-devant Cour ». Ce n'était qu'une concession provisoire. La chapelle n'offrait que ses murs délabrés, ses stucs brisés, et le long de la galerie où Charles de Lorraine avait écouté de ravissantes musiques, la poussière cachait les fleurs et les croix de Lorraine qui s'entrelaçaient aux jeux de la balustrade en fer forgé.

Mais qu'importait à la Communauté

protestante? Elle avait un toit pour rassembler les fidèles et prier. Aussitôt les dons affluèrent. La restauration, l'aménagement de la chapelle furent menés avec tant d'ardeur que le 11 mars 1804, M. Zillesen, pasteur de Juchen dans la Ruhr, vint la consacrer. Le temple avait maintenant une chaire et une table de communion surmontée d'une croix, détail confirmant l'accord, au sein de la Communauté, des branches luthérienne et anglicane du protestantisme.

Le premier pasteur de l'église du Musée fut Jean-Pierre Charlier, installé le 1er janvier 1805 au cours d'une cérémonie officielle à laquelle le préfet de la Dyle se fit représenter. Dans son prêche, le pasteur exhorta l'assistance à oublier généreusement un douloureux passé et il dit ces paroles prémonitoires: « Chrétiens protestants, que l'événement heureux qui nous rassemble soit pour vous un nouveau motif de persévérance dans les sentiments de concorde que vous avez voués à vos frères attachés à la foi de Rome!... Puisse-nous, les uns et les autres, être toujours pénétrés de cette vérité si importante qu'un même Dieu reçoit nos prières, un même Sauveur nos vœux,



Portrait de Léopold Ier, par Tosseyn (1864).

Ci-dessous: Parmi les motifs ornant l'église protestante de Bruxelles, on reconnaît notamment les symboles des Evangélistes.



qu'un même ciel est l'objet de nos espérances. »

Cependant, c'est seulement le 30 avril 1810 que les membres du Consistoire, reçus au Palais de Laeken par l'empereur Napoléon, furent assurés de sa bienveillance et se virent confirmer leurs droits d'exercice du culte dans la chapelle que briguaient l'Académie des Sciences pour en faire une salle de délibération.

Sous le régime hollandais, un pasteur de l'Eglise réformée française de Hambourg, Merle d'Aubigné, descendant de l'illustre Agrippa d'Aubigné, qui eut pour petite-fille Madame de Maintenon, fut installé au temple de Bruxelles en 1823. De nombreux protestants hollandais assistaient au culte, et on lit cette anecdote dans un livre, « Les Débuts d'un Ministère » : « Depuis les temps du Refuge, la tradition voulait que les princes de la famille d'Orange fréquentassent également les services wallons et les cultes hollandais dans les églises de La Haye. Ils faisaient de même à Bruxelles, et certains dimanches, au moment où l'office allait commencer, on entendait des roulements de carrosses, puis dans le vestibule, le pas sec des officiers et le froufrou chatoyant des robes de soie. Bientôt le roi, la reine, les princes et les chambellans faisaient leur entrée dans le temple, accompagnés de ministres, de membres des Etats-Généraux, de diplomates et de fonctionnaires avec leurs familles. Ces gens de cour étaient sans doute heureux d'échapper de temps en temps aux très longs et solennels sermons hollandais. D'abord attirés par la prédication plus alerte de Merle d'Aubigné, ils furent peu à peu captivés, subjugués par son message. Et l'on vit les chefs des grandes familles comme les Groen van Prinsterer, Elout de Soeterwoude, de Hemstra de Beaufort, de Keppel et de Pallandt, devenir, sous l'influence de leur pasteur, d'humbles et courageux témoins de Jésus-Christ. » L'Eglise réformée s'intégrera de plus en plus à la vie nationale lorsqu'en

1830 la Belgique acquit enfin son indépendance.

Le premier chapelain du roi Léopold Ier fut le pasteur C. H. Vent à qui succéda le pasteur Friedrich-Wilhelm Becker, de Detmold. Le pasteur Becker, une des figures les plus connues et les plus respectées non seulement de la Communauté protestante mais encore de tout le peuple belge, exerça son ministère durant vingt-cinq ans. C'est lui qui assista le Roi dans ses derniers moments et qui célébra ses funérailles le 16 décembre 1865.

Un an avant sa mort, le Roi avait offert son portrait au pasteur Becker. Ce ravissant portrait, peu connu et conservé au temple, est l'œuvre du peintre

Chaire et table de communion occupent le fond de la nef centrale.

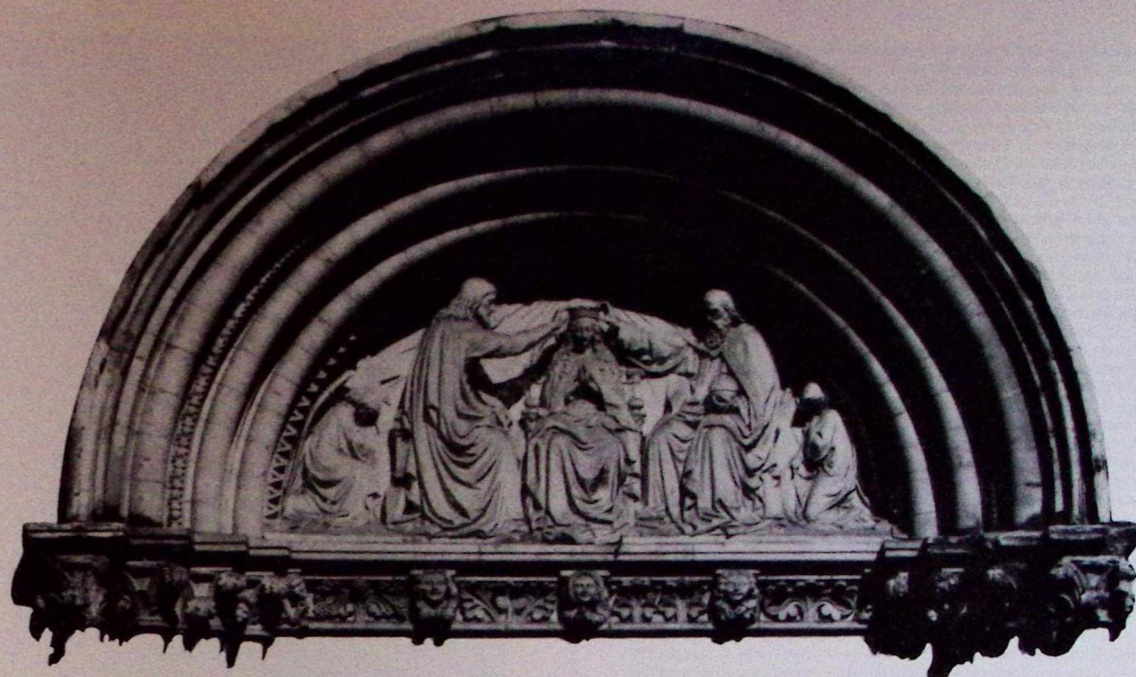


Tosseyn sur lequel on ne possède aucun renseignement.

Si, depuis 1818, le temple avait reçu du baron Louis-Joseph Mertens un magnifique service en argent massif comprenant un calice, un ciboire pour la communion, une aiguière et un bassin pour les fonts baptismaux, les orgues dont la voix ne cessa d'accompagner les prières ne furent installées qu'en 1840. Ces orgues, construites par le facteur d'orgues Bernhard Dreymann, de Mainz en Allemagne, doivent être considérées comme une œuvre de grande valeur artistique et historique en raison de la qualité remarquable de leur construction. Lors de leur réception au temple, Fétis, maître de chapelle du Roi et directeur du Conservatoire de Bruxelles qu'il avait fondé en 1832, fit un rapport élogieux de l'instrument: « Je déclare sur mon honneur, conclut-il, qu'il y a lieu de recevoir l'orgue construit par M. Dreymann pour le temple protestant et que tout l'ouvrage fait autant d'honneur au talent qu'à la probité de ce digne artiste. » Et les élèves du Conservatoire de Bruxelles allaient souvent s'exercer sur les orgues de l'église du Sablon et sur celles, plus angéliques et d'une sonorité exquise, du temple protestant. Ainsi les temps ont passé!

La construction de l'Albertine, les changements d'affectation décidés pour l'ancienne Bibliothèque royale et le Musée moderne dont les prestigieuses collections étaient réunies dans le palais de Charles de Lorraine, ont amené une urgente et complète réfection du temple connu sous le nom d'Eglise royale du Musée.

L'inauguration du temple restauré eut lieu le 7 février dernier et fut rehaussée de la présence de S.M. le Roi. Comme naguère, la prière et la musique s'unissent désormais dans le clair sanctuaire dont le passé s'estompe pour ne laisser aux cœurs que la douceur évangélique dont les murs semblent imprégnés.



A Bruxelles

L'église Notre-Dame de la Chapelle

par Jacques MIGNON

Le 400^e anniversaire de la mort de Pierre Breughel l'Ancien, célébré en 1969, fut l'occasion pour nombre de journalistes et d'historiens d'art de rappeler le souvenir du peintre qui vécut dans sa maison rue Haute et fut inhumé à l'église toute proche de la Chapelle. Nombreux furent ceux qui firent le pèlerinage et se recueillirent devant la tombe de celui qui devint le plus populaire de nos artistes. Nombreux aussi furent ceux qui parcoururent cette église pleine d'attrait, située dans un quartier si cher aux Bruxellois. Identifiant les lieux avec le souvenir de Breughel, combien soupçonnaient l'histoire de cette bâtisse qui déjà, lorsqu'elle reçut dans son sein l'illustre défunt, avait plus de quatre siècles d'histoire.

Comme on y vénérât dès l'origine une statue de Notre-Dame de la Grâce, le sanctuaire devint plus tard Notre-Dame de la Chapelle. Il fut fondé au mois d'octobre 1134, par Godefroid 1^{er} le Barbu, duc de Lotharingie et de Brabant, qui en fit donation à l'abbé Parvin et aux moines de l'abbaye bénédictine du Saint-Sépulcre à Cambrai. La chapelle qui se trouvait en dehors de la Steenpoort, dans la paroisse des Saints-Michel-et-Gudule, fut consacrée en l'honneur de Dieu, du Saint-Sépulcre et de la bienheureuse Vierge Marie. Desservie par des moines et dirigée par un prévôt, elle fut rapidement fréquentée par la population avoisinante dont le nombre augmentait sans cesse. Les familles des tisserands, foulons, maraîchers, fleuristes, formaient la majorité des fidèles. Cet édifice, probablement de plan basilical, avec une abside rectangulaire, était de petites dimensions et devait occuper l'emplacement du chœur actuel. Peut-être aussi avait-il été précédé par un oratoire, construit en bois et couvert de chaume.

Une année à peine après la fondation de la chapelle romane, un conflit éclata avec le chapitre de la collégiale-mère, au sujet de l'administration des sacrements et des funérailles. L'église est ensuite érigée en coadjutorerie de Sainte-Gudule et l'abbé de Cambrai, obligé de présenter un prêtre séculier pour la desservir. En 1210, un nouvel accord: elle devient le centre d'une nouvelle paroisse. Enfin, déchargée d'une tutelle qui se faisait lourde, ayant acquis toutes les prérogatives attachées à ses nouvelles qualités, bénéficiant d'un climat politique et économique plus favorable, elle peut se permettre désormais d'aller au devant de changements importants.

1210, aussitôt, marque le remplacement de la chapelle romane (XII^e siècle) par un édifice que l'on terminera tout entier en romano-ogival. Le croisillon sud est érigé de 1215 à 1225, celui du nord de 1225 à 1250. A

la croisée du transept on élève une puissante tour romane. Le chœur suivit de 1250 à 1275. Vers la fin du XIII^e siècle, le transept est complété par une nef et deux bas-côtés, également en style de transition. Mais dire comment se présentait cette partie est difficile, car les nefs furent détruites par un grand incendie qui ravagea le quartier en 1405.

Le chœur qui occupe l'emplacement de l'église romane présente une abside pentagonale, avec fenêtres aux caractères presque identiques à celles du chevet de la collégiale des Saints-Michel-et-Gudule. Comme la construction des deux monuments a lieu à la même époque et que les membres des deux églises, malgré leurs querelles passagères, connaissent des rapports suivis, on peut se demander si l'architecte n'a pas été le même ou, plutôt, si l'un des chœurs n'a pas servi de modèle à l'autre. C'est en tout cas, fort possible. Très intéressant, il contient des fenêtres non moins attrayantes au nombre de neuf. Epaulant les ouvertures, les contreforts, véritables éperons, sont en retrait l'un sur l'autre. C'est le type intermédiaire entre le pilastre roman et l'arc-boutant gothique. Ils sont terminés par des gargouilles grimaçantes où l'esprit des artistes s'est amusé à créer des sculptures exagérément réalistes. Monstres aux bouches béantes et aux grimaces hideuses, elles sont le miroir de l'esprit caustique de nos ancêtres. Les contreforts supportent aussi une corniche occupée par une décoration florale saillante, tantôt réaliste, tantôt fantaisiste. A intervalle régulier, les modillons sont sculptés de bustes ici affreux et sévères, là, hilares. Des figurines aussi expressives se rencontrent au chœur de l'église de Duisburg (1263), dans l'église de Drogenbos, ou encore sur les modillons du chœur de l'église de Lombeek-Notre-Dame (XIII^e siècle).

La chapelle adossée au transept sud est sans doute la plus ancienne partie de l'édifice. Certains y reconnaissent des vestiges de l'église romane et précisément l'ancien baptistère. On y voit au-dessous des corniches une double rangée d'arcatures, décoration datant du XII^e siècle. D'autres croient qu'il s'agit d'une ajoutée du XIII^e siècle. La fenêtre romane, qu'on y voit, n'est pas originale. Elle fut établie en 1648, en remplacement d'une ouverture supposée être du XII^e ou XIII^e siècle. Regardons plus attentivement la façade du croisillon sud. Elle est composée de trois parties: la porte d'entrée, très restaurée par l'architecte Jamaer, présente les mêmes décors que les fenêtres du chœur. Dans le tympan, un bas-relief illustre le Couronnement de la Vierge; il est signé De Groot (1860). Le registre surmontant le rez-de-chaussée comprend

au centre une large fenêtre romano-ogivale de 1860. Deux fenêtres aveugles, avec colonnettes annelées dans les angles, animent cet étage, compartimenté par deux pilastres. Le gable triangulaire est séparé de l'étage inférieur par des arcatures surmontées d'un cordon que nous retrouvons dans la face du pignon, où il sert de limite à de fausses ouvertures posées une et trois. Le pinacle gothique, qui s'élève à l'angle gauche du gable, est évidemment un élément plus tardif. Une tour se dressait à la croisée du transept. Masse carrée, flanquée de pilastres, et percée de fenêtres du type XIII^e siècle, elle fut une cible de choix, lors des terribles bombardements de 1695. Fort endommagée, elle ne fut pas réparée. Au contraire, on la rasa jusqu'au niveau de la nef gothique et elle fut placée sous une même toiture.

La nef et les collatéraux sont tout entiers du XV^e siècle et constituent l'autre morceau important du sanctuaire. Ils remplacent les vestiges romano-ogivaux, incendiés en 1405. On entame les travaux avec l'idée de construire encore plus grand, mais menés avec lenteur, ils durent jusqu'au début du siècle suivant. La grande nef est terminée en 1434; les collatéraux en 1483 et la tour encore bien plus tard puisqu'en 1508, achevée, on l'arrête complètement. Il faudra attendre la restauration de l'édifice après 1695 pour voir enfin Antonio Pastorana remplacer la flèche en bois détruite par une tour bulbeuse (1704-1708), assez étrange, mais qui confèrera à l'édifice toute sa personnalité.

Aux six travées des nefs correspondent six verrières qui éclairent chacune une chapelle du collatéral. Les fenêtres hautes du vaisseau présentent une disposition identique et toutes sont de style flamboyant, avec quelques réminiscences rayonnantes. Les gables des bas-côtés offrent un tympan agrémenté de niches décoratives aux arcatures trilobées; les rampants garnis de crochets sont terminés par un puissant fleuron. Entre les pignons s'élèvent des pinacles avec niches abritant les statues des ducs de Brabant ayant régné aux XII^e et XIII^e siècles. Modernes, elles sont l'œuvre de Payenbroeck (XIX^e siècle). Des gargouilles tendues surgissent à la base des édicules.

Devant l'église se dresse la tour majestueuse, flanquée de puissants contreforts qui en accusent le verticalisme. Au sommet, sur deux étages, une série de fausses baies rappellent, par leur décor, les fenêtres gothiques. Malgré la puissante masse du clocher baroque, une impression de légèreté se dégage de l'ensemble. Dans le tympan de la porte d'entrée, le bas-relief de la Trinité est l'œuvre de Constantin Meunier. L'immense



Le curieux clocher de l'église.

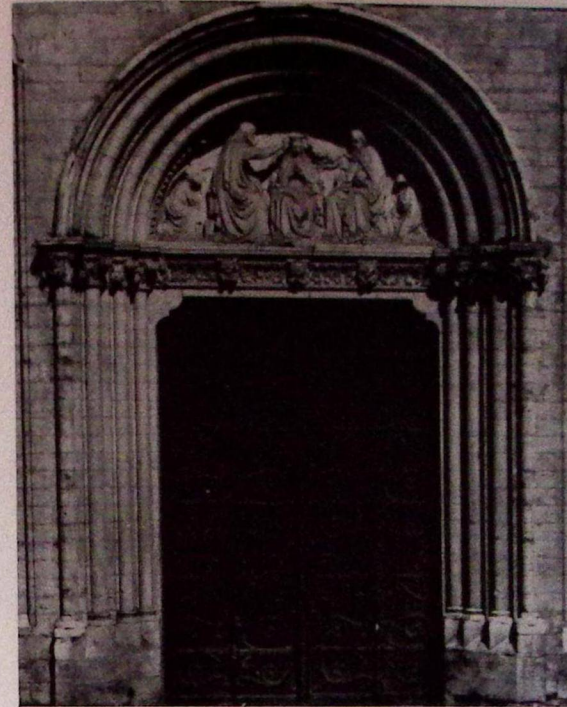
Vue d'ensemble de l'église Notre-Dame de la Chapelle.



verrière en façade a été établie au cours d'une restauration de 1887. Les parties latérales de la tour sont surmontées d'une balustrade flamboyante d'où surgissent des clochetons garnis d'une série de personnages. Le collatéral gauche, restauré en 1933-34, ne possède pas de chapelles latérales à pans coupés. En longeant le côté nord où se trouvaient autrefois les bâtiments de la prévôté, on arrive devant le portail. De caractère romano-ogival, sa partie supérieure offre une triple baie de ligne gothique. Mais n'est-ce pas là le fruit d'une restauration maladroite? La construction en hors-d'œuvre, appelée Chapelle du Saint-Sacrement, cache la partie septentrionale du chœur et est en gothique décadent. Elle fut élevée en 1654 au moment où l'on terminait la chapelle de la Vierge à la collégiale des Saints-Michel-et-Gudule. En remontant la rue du Saint-Esprit, contourons l'admirable chevet et pénétrons par la porte du croisillon sud dans l'édifice.

Dirigeons-nous vers le chœur, formé de deux travées inégales et d'une abside pentagonale. De prime abord, tout ce qui nous entoure semble être de style romano-ogival, excepté la voûte en gothique primaire. Remarquable par la beauté de son volume, il baigne malheureusement dans une pénombre continue. Il comprend au rez-de-chaussée, à gauche, un très beau modèle de porte du XIII^e siècle, la porte du prévôt, dans un bon état de conservation et qui présente beaucoup d'affinité avec celle de l'église de Laeken. Archivolte en plein cintre, simplement moulurée, chapiteaux à crochets, tympan avec tores en trilobe, en sont les principaux éléments.

À droite, se trouve le presbyterium (XIII^e siècle) qui servait de siège aux officiants. Dans le mur sud au-dessus des stalles, se voient deux couvertures ou armarium, destinées à contenir les vases sacrés. Avant l'abaissement du niveau du chœur de 70 cm, ce qui se constate aisément aux socles des piliers qui s'appuient aux parois de l'abside, cet endroit était plus facilement accessible. La cimaise en dessous des baies est interrompue de distance en distance par des cuis-de-lampe à visages humains. Au-dessus des fenêtres romano-ogivales, qui nous sont déjà connues, court une galerie de circulation d'un grand intérêt. Un faisceau de trois colonnettes dont l'abaque commune reçoit les nervures de la voûte est séparé du mur à l'étage par un vide qui sert de passage. Les fenêtres de l'abside possèdent des vitraux placés au cours de la grande restauration de 1866-1869. Leur dessin est dû au talent de Charles



Portail du bras droit du transept.

la première reine des Belges, Marie-Louise (1832-1850). Toutes trois faisaient partie de la confrérie de la Sainte Trinité érigée en cette chapelle en 1390. Sur l'autel (1852), un groupe intéressant, récemment restauré, symbolise la Trinité, œuvre en bois sculpté. Dans la fenêtre, un vitrail de Jean-Baptiste Capronnier rappelle que Godefroid le Barbu fut le fondateur de la première église.

Au-dessus de la porte de la sacristie, un calvaire en bois peint est le monument funéraire de François van Bommel, marguillier de l'église, qui trépassa le 3 juillet 1633. Travail délicat, il se compose de colonnes corinthiennes cannelées et de consoles finement sculptées. À côté de cet oratoire, sur le mur qui le relie au chœur est suspendu un autre monument en marbre, offert aux calendes de novembre 1647, par Charles d'Hovynne, en souvenir de son épouse Marie de Gaule, pour abriter les reliques de la Vraie Croix. Le croisillon sud renferme encore, face à la chapelle précitée, une composition de taille peu ordinaire: « les Trinitaires rachetant les captifs » (1842), tableau romantique de Jean Van Eycken. À droite de la porte d'entrée, un tableau figure Saint François-Xavier; c'est le pendant d'Ignace de Loyola, fondateur de l'ordre des Jésuites, accroché lui au mur du croisillon nord. Ces deux tableaux sont peut-être les copies de toiles de Rubens dont les originaux se trouvent aujourd'hui au musée Brukenthal à Sibiu en Roumanie. Notons que le musée communal de Nivelles en possède deux exemplaires dignes du talent de Rubens.

L'arbre de Jessé avec la généalogie du Christ, des groupes de saintes femmes sont les sujets des verrières qui ornent le mur du croisillon nord. Empruntés à la nef centrale. Nous y notons la chaire de vérité de Pierre-Denis Plumier (1682-1745), maître de Laurent Delvaux qui excella plus tard dans la réalisation de ce genre de meuble. Elle est d'une sobriété inconnue à l'époque (1721) et provient du couvent des Grands Carmes de Bruxelles. Elle en avait remplacé une autre de Jean Zeelander, détruite au cours des bombardements de 1695. La chaire représente le prophète Elie, persécuté par Jézabel qui voulait l'empêcher de remplir sa mission divine. Réfugié à l'abri d'un rocher dans le désert, Elie est nourri par un ange. La cuve rattachée au tronc de deux palmiers est surmontée d'une draperie relevée par deux anges et qui fait office d'abat-voix.

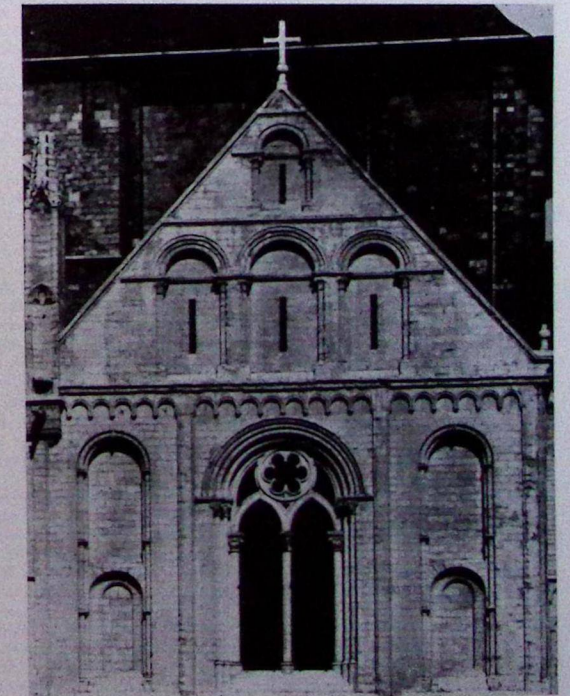
Adossées aux colonnes se succèdent une série de statues figurant pour la plupart des apôtres. C'est une coutume qui se retrouve dans nombre

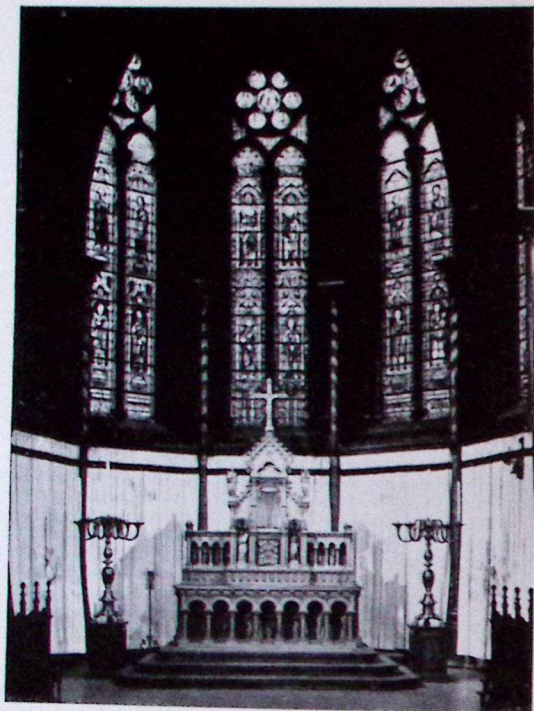
Albert, peintre-décorateur bruxellois, qui s'est inspiré de ceux de la cathédrale de Bourges, tandis que leur exécution revient au peintre-verrier Van der Poortere. Les quatre évangélistes avec leurs emblèmes sont les sujets de celui du centre. Les prophètes, Jérémie, David, Isaïe, Jonas... sont représentés sur les quatre suivants, tandis que les derniers racontent la vie du Christ. De bonne qualité, ils contribuèrent avec la décoration peinte à l'assombrissement excessif du chœur. Sous la peinture actuelle subsistent des restes de peintures murales du XV^e siècle dont de bons relevés ont été exécutés.

Le maître-autel est exécuté par les frères Goyers de Louvain d'après les dessins de Jamaer; les stalles romanes (XIX^e) ont conservé les sièges primitifs en pierre. Au milieu du transept est posé un magnifique lutrin en marbre blanc et noir. Les ornements faits de deux gracieux anges sont disposés avec goût et reposent sur le piédestal rehaussé de motifs Louis XV. L'aigle en cuivre jaune est l'œuvre de M. Mauduan (1842); il a remplacé l'original volé durant la révolution française.

L'abside était autrefois occupée par un vaste autel, de style italo-flamand, construit par H. Van Mildert en 1618 et orné d'une toile de Rubens, l'Assomption de la Vierge. Hélas, cette toile fut vendue en 1700 à l'électeur de Bavière et remplacée quelques années plus tard par une copie de Van der Borgh. Durant les restaurations du siècle dernier et sans doute parce qu'à l'époque, on n'appréciait guère les mélanges de styles, on vendit l'autel et sa toile à l'église de Saint-Josse-ten-Node où on peut toujours les voir. Le carré du transept est délimité par quatre gros piliers cruciformes sur lesquels reposait une robuste tour. Son bras droit est hors d'équerre. Sans doute est-ce dû à la volonté de maintenir l'oratoire roman de la Trinité lors de l'édification du chœur actuel. Cette chapelle fut exécutée probablement au XII^e siècle et modifiée en 1261 pour y abriter les reliques de la Sainte Croix offertes par le duc Henri III de Brabant. Quelques années plus tard, la voûte en bois est remplacée par une couverture gothique. En 1851, Jean Van Eycken la couvre ainsi que les murs de fresques très académiques. Entre les croisées d'ogives du plafond, il peint huit figures de saints, groupés deux à deux, symbolisant les huit béatitudes. Elles sont aujourd'hui très abîmées. Sur le mur du fond, dans une composition mouvementée, le Christ se tourne vers son Père, en face, le Christ console les affligés, tandis que deux anges apportent sur terre la croix. À droite, trois princesses sont agenouillées; la duchesse Jeanne de Brabant (1356-1406), l'infante Isabelle (1598-1633),

Partie supérieure du bras droit du transept.





Le chœur et ses vitraux dessinés par Charles Albert.

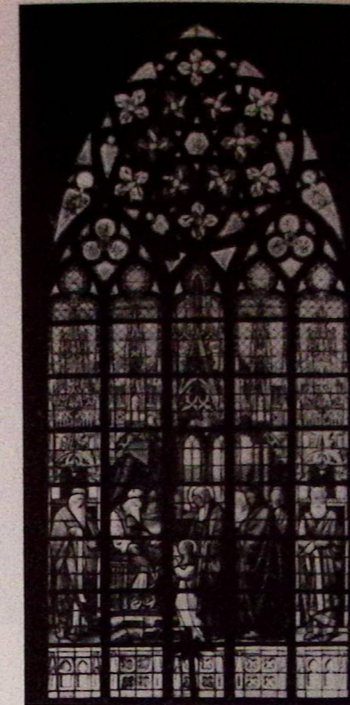
d'églises de notre pays. Nous l'avons rencontrée à Saints-Michel-et-Gudule; nous la verrons à Notre-Dame du Sablon. Les statues reposent sur des consoles ornées de cartouches où sont inscrits les noms des donateurs, leurs armoiries et leurs titres.

Au premier pilier à gauche, Saint Barthélemy par Jean Cosyn; au deuxième, Saint Mathias (1648), patron du défunt « Matthias Tielemans, chirurgien du gouverneur général des Pays-Bas et de l'archiduc Léopold », qui mourut le 8 novembre 1628; au troisième, par le même artiste, Jérôme Duquesnoy fils, Saint Philippe (1654); au quatrième, Saint Mathieu (1654) est attribué à Luc Fayd'herbe, puis viennent Saint Paul (1655), avec la conversion de cet apôtre dans le socle, et sur le pilier du fond Saint Joseph avec l'Enfant (1650). En revenant vers le chœur, nous voyons dans l'ordre: la Vierge (1646), Saint Pierre (1650), Saint André, Saint Jean l'Évangéliste, Saint Jacques le Mineur (1653) par Luc Fayd'herbe et Saint Simon (1654). Sur certains piliers, nous remarquons des croix grecques tracées en rouge; ce sont les croix apposées lors de la consécration de l'église en 1483 par Godefroid de Greveray, évêque suffragant de Cambrai. Sur l'arc triomphal, autrefois décoré d'un Couronnement de la Vierge par la Sainte Trinité, sont suspendues depuis 1955, les anciennes bannières des confréries dont l'église est le siège.

Parcourons à présent les chapelles du collatéral sud.

Première chapelle: consacrée autrefois à Notre-Dame la Lamentable, elle sert aujourd'hui de chapelle à Notre-Dame de la Miséricorde, robuste statue du XVI^e siècle, surmontant un autel de pierre, avec retable. Elle se trouvait jadis à l'hospice de Saint-Christophe, puis à l'église des Jésuites, enfin en ces lieux. Dans cet oratoire, on voit aussi le triptyque de la Crucifixion d'Henri De Clerck (1570-1629), appelé parfois le peintre de la Chapelle. C'est une œuvre aux coloris francs et de bonne composition. Les confessionnaux que nous rencontrerons proviendraient de l'église des Carmes et seraient de P. D. Plumier, auteur de la chaire de vérité. De P. Van Eycken est ce tableau faisant partie du Chemin de la Croix, assez médiocre dont nous verrons également les autres stations. Sur le pilier, une peinture murale du XV^e siècle reproduit sans doute un saint André ou le Christ portant sa croix.

Deuxième chapelle: elle est dédiée tout d'abord à sainte Gudule dont on remarque encore la statue au haut de l'autel, ensuite à sainte Anne,



Un des vitraux animant les baies de l'édifice.

Marie-Madeleine. Une inscription sur la plaque de marbre, entre deux têtes d'anges, nous révèle que cet autel fut élevé le 5 juin 1624, par Guillaume de Bie, conseiller et greffier au Conseil des Finances, et par sa femme Catherine Huygens, à la mémoire de leurs parents. Le sommet porte les armoiries des de Bie.

Un beau buste de Saint Christophe portant l'Enfant Jésus confirme que la dévotion à ce saint est très ancienne en cette église (depuis 1396). « Regarde Saint Christophe et va-t-en rassuré. » C'est pourquoi, patron des voyageurs et naturellement des automobilistes, on procède le troisième dimanche du carême, devant l'antique statue de saint Christophe, exposée dans le porche de l'église, à la bénédiction des voitures. Opposé, un Ecce Homo est une copie médiocre d'une œuvre du Titien se trouvant au musée de Vienne.

Sixième chapelle: consacrée aux fonts baptismaux et à Saint Job. L'autel de la Trinité (1648) est surmonté du buste en bois de Saint François Hiéronyme, légué le 4 septembre 1686 à l'église par les époux Jean Floris et Marie Coninx. Il est aussi enrichi d'un Saint Sébastien délivré de ses liens par deux anges. Lui fait face « Une pêche miraculeuse » d'un très beau coloris du Français Jean Jouvenet (1644-1717), toile offerte par le gouvernement français en dédommagement des œuvres enlevées par les sans-culottes.

Encore un cénotaphe, celui d'Emmanuel Willart, curé de la paroisse de 1829 à 1854. Au centre sont posés les fonts baptismaux de 1475. Contre le mur du fond, se dresse une des dernières œuvres du sculpteur Godecharle, commandée en 1823 par « les Amis des Arts » à la mémoire d'André Corneille Lens, régénérateur de la peinture en Belgique.

Le jubé, qui supporte les orgues, construites en 1890 par P. Scheyven, domine le portail dont les boiseries (1705) sont faites de coquilles, d'angelots et de chutes de feuilles. A droite de la porte d'entrée, s'adosse au mur du fond le mausolée Charles d'Hovynne, président du conseil privé, décédé le 13 avril 1671. On y voit personnifié par le ciseau de Jean Van Delen, gendre et élève de Luc Fayd'herbe, la Justice, la Constance, la Prudence et la Force.

Remontons le collatéral gauche et voyons dans l'ordre.

Sixième chapelle: dédiée à Notre-Dame de Montaigu. Dans l'autel de bois du XVIII^e siècle se voyait, il y a peu, une petite statue de la Vierge copie de Notre-Dame de Montaigu. Elle vient d'être volée!

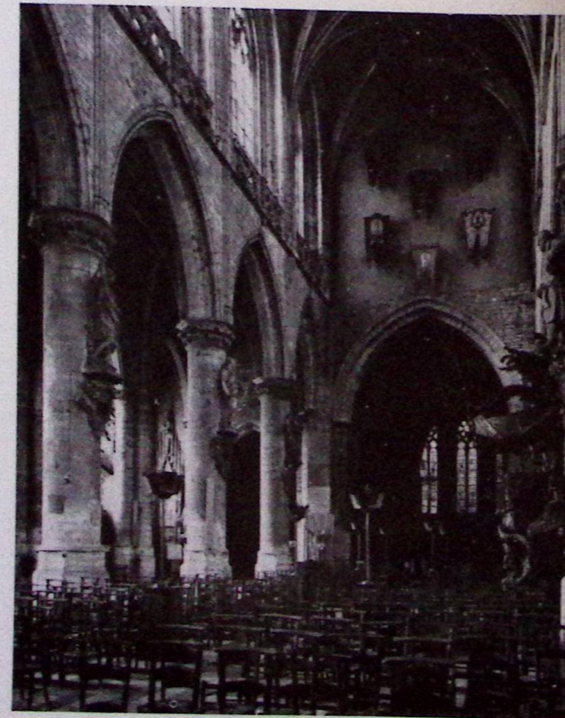
enfin aux saints Chrysanthé et Darie. Là se trouvent encore deux tableaux importants d'Henri De Clerck: le premier, un triptyque au-dessus de l'autel raconte des épisodes du martyre de Saint Chrysanthé et de son épouse Sainte Darie. Les panneaux reproduisent une multitude de personnages musclés, encore bien dans la tradition du XVI^e siècle, et pourtant, à une époque où Rubens avait produit plusieurs de ses grands chefs-d'œuvre. En face de l'autel, une œuvre peinte en 1611 figure la lignée de sainte Anne. Sur les murs, il y a des traces de peintures murales (XV^e et XVI^e siècles): sainte Ursule abritant sous son manteau des vierges, saint Adelin portant ses attributs iconographiques.

Troisième chapelle: elle est dédiée au Sacré Cœur. Sur l'autel une Vierge polychrome est dans la tradition gothique (XVII^e siècle). En face, au-dessus du confessionnal, le mausolée en marbre de Pierre Breughel, enterré ici en 1569. Son fils Pierre Breughel de Velours, collaborateur et ami de Rubens, demanda à ce dernier d'exécuter une toile représentant « le Christ remettant les clés à saint Pierre », pour orner le monument funéraire de son père. Son arrière petit-fils, David Teniers III, fils de David Teniers II et d'Anne Breughel, plaça le tableau dans un cadre de marbre orné des attributs du peintre et de cornes d'abondance. Il composa aussi l'épithaphe. Le tableau, hélas! n'est plus l'original. Il fut vendu par la fabrique d'église en 1765, à Amsterdam, pour 5.000 florins et à charge pour l'acquéreur d'en faire une copie à ses frais. Aujourd'hui, la toile se trouve dans une collection privée new-yorkaise. Sous le monument, une épithaphe que Jean Langius, secrétaire de Charles Quint et de Philippe II, fit placer en 1563 en l'honneur de son épouse Antonia de la Sale. Sur le pilier, encore une fresque représente sainte Nathalie (XV^e siècle).

Quatrième chapelle: est dédiée à saint Aubert, patron des boulangers. La statue du saint patron, placée dans l'autel, est de 1826. C'est ici que la confrérie des boulangers avait son siège. Au mur, le monument funéraire de Louis Verreycken, conseiller d'état des Archiducs et de Philippe IV, roi d'Espagne. Il décéda le 23 octobre 1621. Le tableau d'Henri De Clerck, se trouvant dans la première chapelle et offert par ce dernier, porte ses armoiries.

Cinquième chapelle: dédiée à Saint Christophe. Elle renferme un autel en marbre noir et rouge, décoré de colonnes composites, d'anges ailés et de guirlandes. Est encastré dans l'autel, un tableau attribué au très fécond Gaspard De Crayer, figurant « Jésus ressuscité apparaissant à

Les colonnes du vaisseau sont flanquées de statues des apôtres.



En face un tableau de la même époque: « la Circoncision », de facture médiocre. Dans le mur occidental est scellé le mémorial romantique du peintre arlonnais Sturm, mort en 1844, à Rome, à l'âge de 36 ans. Le Malinois Joseph Tuerlinckx en est l'auteur.

Cinquième chapelle: dédiée à Notre-Dame de la Solitude. La statue impressionnante de « Nuestra Senora de la Soledad » est vraisemblablement un travail espagnol qu'Isabelle se procura dans son pays natal pour l'offrir à la chapelle des Espagnols en l'église des Dominicains. Son visage livide, surmontant une longue silhouette noire et blanche lui confère une expression pathétique qui inspira de nombreux peintres.

Une « Descente de Croix », contemporaine de Van Orley est laissée dans un état lamentable.

Quatrième chapelle: consacrée à saint Joseph. Elle renferme, en plus de son autel néo-gothique, les statues de saint Roch, de saint Antoine et de saint François d'Assise.

Le très beau tableau d'Henri De Clerck, « une Adoration des mages », se déroule dans une architecture à l'ancienne où les personnages, aux riches manteaux, bénéficient de coloris somptueux.

Troisième chapelle: dédiée à sainte Marguerite. Un autel en bois du XVIII^e siècle est orné en son sommet d'un buste de saint en argent. Dans la niche, une magnifique sainte Marguerite, beau morceau de sculpture du XVI^e siècle, présente des caractères stylistiques propres aux statuettes du retable de Lombeek-Notre-Dame.

Fait face à cette loge, une mise au tombeau de maître inconnu et de facture faible.

Deuxième chapelle: de saint Boniface. La chaise du saint évêque, exécutée par le ciseleur Beukens, d'après le dessin de l'architecte Balat, repose sur l'autel.

Une Présentation au temple, œuvre assez médiocre, est le seul tableau de la chapelle.

Première chapelle: de sainte Barbe. Contient l'autel de sainte Barbe, par sans intérêt et le tableau « Sainte Aye en prière devant la Trinité » par Louis Volders (1673). Cette toile, aux personnages théâtraux, offre un coloris aux bleus trop prononcés et une composition inexistante.

En prenant le chemin de la chapelle du Saint-Sacrement, on remarquera aisément le monument funéraire de Charles Alexandre, duc de Croy, assassiné le 9 novembre 1624, par un de ses pages. Ce dernier avait voulu se venger d'un soufflet reçu de son seigneur. Le coupable

Épithaphe de Pierre Breughel l'Ancien sommée d'une copie du tableau de Rubens figurant le Christ remettant les clés à Saint Pierre.

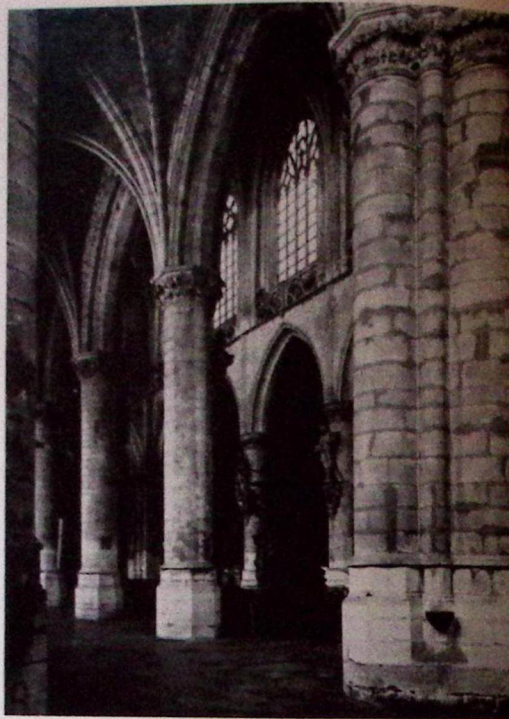


s'étant sauvé en Italie, on avait par erreur torturé et emprisonné un innocent. Ce n'est que trente ans plus tard que l'assassin agonisant révéla la vérité. Libéré, le prisonnier injustement puni demanda son maintien en captivité, ne pouvant assurer son existence. Par pitié, mais aussi par justice, le gouvernement lui alloua une pension. Dans le monument, la tête du défunt est posée sur un tambour, portant de nombreuses inscriptions. Un Charlemagne et un saint Alexandre, patrons du duc, traités à la manière de Corneille Floris, se dressent de part et d'autre dans des niches.

Chapelle du Saint-Sacrement: cette vaste chapelle est construite à l'instar de la chapelle de la Vierge des Saints-Michel-et-Gudule. Elevée à la même époque, on observe ici et là une façon identique de voûter, l'emploi de nervures et de bandeaux à caissons. Elle est éclairée à gauche de trois fenêtres en plein cintre.

L'autel en bois peint de 1658 est nettement baroque avec de solides colonnes torsées à chapiteaux composites, un fronton à allers, de nombreux angelots. Il est décoré dans le haut, d'une sainte Dorothee, patronne des fleuristes à laquelle l'autel est consacré. Un tableau dédié à la même sainte ornait ce dernier. Depuis sa disparition, il est remplacé par Notre-Dame de la Grâce, statue vêtue à la mode espagnole. A droite, « saint Charles Borromée communiant les pestiférés » est la copie d'une œuvre de De Crayer. Le pendant, un tableau de Théodore Van Thulden ornait autrefois l'autel des Trépassés et représente « Plusieurs bienheureux intercédant pour les âmes du purgatoire ».

Dans la chapelle se trouvent aussi plusieurs monuments funéraires dont celui de la famille Spinola, signé Plumier pour la sculpture et Jean-André Anneessens, tailleur de pierres pour l'architecture. Les deux artistes s'engagèrent devant notaire à suivre le modèle dont les lignes avaient été fixées dans le testament par la comtesse de Bruay, femme de Philippe-Charles Spinola. On y voit le Temps personnifié par un vieillard tenant en médaillon Philippe-Charles Spinola que la Mort veut saisir, en prière Albertine-Isabelle, dans une attitude manquant de naturel et la Renommée sonnant la trompette, ensemble très mouvementé, mais peu réussi. Le banc de communion du XVII^e siècle est rehaussé d'angelots, d'oiseaux et d'opulents rinceaux. Les cénotaphes des familles Voeller et Van Werveke et le monument commémoratif d'Anneessens, élevé en 1834, par les soins du comte de Merode - Westerloo et du comte Amédée de Beaufort, sont les deux derniers



Echappée sur la nef centrale.

Chaire de vérité (1721) de Pierre-Denis Plumier.



monuments de cette chapelle. Terminons par les cinq tableaux de F. Coppens, accrochés aux cimaises. Ils traduisent les paysages forestiers de nos régions, animés de sujets évangéliques racontant l'histoire de Jésus.

BIBLIOGRAPHIE

BOECKX, E.: *Notre-Dame de la Chapelle à Bruxelles, histoire de la paroisse et de l'église* — Bullens — 1926.

Comte J. de BORCHGRAVE d'ALTENA: *Notes pour servir à l'inventaire des œuvres d'art du Brabant (arrondissement de Bruxelles — 1944)* — *Annales de la Société Royale d'Archéologie de Bruxelles* — tome XLVII.

DE BRUYN (Abbé): *Trésor artistique des églises de Bruxelles* — Louvain — 1882.

DES MAREZ, G.: *Monuments civils et religieux de Bruxelles* — *Touring Club de Belgique* — 1918.

DESTREE, J.: *La sculpture brabançonne au moyen âge* — Bruxelles — 1894.

HELBIG, J.: *La peinture sur verre dans les Pays-Bas méridionaux* — *Annales de la Société Royale d'Archéologie de Bruxelles* — tome XLII — 1938.

HENNE, A. et WAUTERS, A.: *Histoire de la ville de Bruxelles* — *Culture et Civilisation* — Bruxelles — 1969.

THIBAUT de MAISIÈRES (Abbé): *Les églises gothiques de Bruxelles* — Edition du Cercle d'Art — 1942.

Panorama de Zichem.

Hageland et Hesbaye Flamande

par Paul DEWALHENS

Archiviste de la ville de Tirmont

Tirmont (en néerlandais: Tienen), une des plus vieilles villes de l'ancien duché de Brabant, dans le bassin de l'Escaut, sur la Grande Gête, petite rivière, à 50 m, plus ou moins, au-dessus du niveau de la mer, issue d'un gîte d'étape ou bourgade, le long d'une voie secondaire gallo-romaine Tongres-Asse, tracée probablement au 1^{er} siècle de notre ère, compte plus de 24.000 habitants, depuis que les communes de Bost et Oorbeek ont fusionné avec elle.

Déjà célèbre, au moyen âge, comme place de guerre de la première ligne de défense du Brabant, dont faisaient aussi partie Léau, Halen, Diest, Zichem, et quelques autres villes qui ne sont pas comprises dans notre rayon à prospecter, Tirmont le sera autant, mais en des temps plus pacifiques, à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle, grâce à la S.A. Raffinerie Tirmontoise. Ces dernières années, elle se caractérise par un développement commercial intense que représentent des magasins à rayons multiples, et par l'installation, ces derniers mois, d'industries nouvelles réparties sur une aire de plus de cent hectares, au nord-est de son territoire.

Ville flamande, fort peu éloignée des limites linguistiques, Tirmont est située à mi-chemin entre Bruxelles et Liège, au nord de la Hesbaye, ancien pays de l'élevage des moutons (région argilo-limoneuse à gros rendement), et au sud-ouest du Hageland, ancien pays des halliers (région sablo-limoneuse orientée vers l'exploitation du bétail et des fruits), région située entre la Hesbaye et la Campine, à peu près entre Louvain, Aarschot, Diest, Tirmont. Les peintres Richard Lyna, Jef Rottie, Fons Stels, Mil Crabbé, pour le Hageland, Armand Knaepen, André Loriers et Roland Laermans, pour la Hesbaye, ont interprété, avec talent, les aspects caractéristiques de ces régions comprises en Belgique moyenne.

En plus de la N.3 Bruxelles-Liège, qui est sa colonne vertébrale, Tirmont se trouve à l'intersection d'autres routes qui mènent à Aarschot, Diest, Léau, Huy, Namur, Charleroi.

C'est en raison de sa situation routière importante et comme ville la plus active et la plus peuplée, au carrefour du Hageland et de la Hesbaye, dont l'accès deviendra plus facile encore dans quelques mois, lorsque la E5 sera achevée, que Tirmont fut choisie pour devenir le siège social du Syndicat d'Initiative régional Hageland et Hesbaye, qui a dans ses attributions la propagande touristique à entretenir pour la

partie nord-est du Hageland et pour la partie flamande de la Hesbaye (Hôtel de Ville, tél.: 016/810.07).

Cette région Hageland-Hesbaye, située dans le bassin de l'Escaut, est arrosée par la Grande Gête, la Petite Gête, la Velpe et le Démer. La Grande Gête, grossie de la Petite Gête et de la Velpe, se jette dans le Démer, près de Diest, à la limite des provinces de Limbourg et de Brabant.

La Grande Gête, 49 km de parcours, prend sa source près de Perwez, à 152 m d'altitude, puis descend vers le Démer par Jodoigne, Zétrud-Lumay, Hoegaarden, Tirmont, Oplinter, Budingen, tandis que la Petite Gête prend sa source à Ramillies-Offus, également à 152 m d'altitude, et passe par Orp-le-Grand, Neerheylysem, Ezemaal, Ormaal, Léau, pour se jeter dans la Grande Gête, à Budingen, au nord de Léau.

La région arrosée par la Grande Gête et ses affluents la Petite Gête, le Thorembais et l'Orbais est, en général, peu pourvue d'ombrages et de sites pittoresques. C'est la Hesbaye avec ses vastes cultures et ses fermes puissantes (anciennes censes d'abbayes), ou le Hageland avec ses boqueteaux, ses petites fermes, ses prairies entourées de peupliers bruisants, et ses vergers. De ci, de là, une élévation de terrain permet d'avoir une vaste vue du pays et vous donne l'impression bucolique de la tranquillité, d'une poésie simple et de confiance.

Sur le parcours que nous proposons, Hoegaarden, Tirmont, Oplinter sont arrosés par la Grande Gête, tandis que Zoutleeuw (Léau) l'est par la Petite Gête, et Diest et Zichem par le Démer.

Le circuit que nous recommandons compte plus ou moins 115 km. Les pôles d'attraction sont Tirmont, Léau (Zoutleeuw), Diest et leurs alentours.

Il n'est pas possible de visiter tous les monuments, en détail, en une journée de randonnée. Elle laissera cependant aux amateurs l'envie de revenir sur les lieux qui leur auront particulièrement plu par leur ensemble architectural, ou de revoir des sites dont ils ont ressenti le charme. C'est ainsi que Tirmont, Hakendover, Hoegaarden, Honsem (Meldert), Oplinter, Léau, feraient l'affaire d'une journée, tandis que Diest, Halen, Averbode, Zichem, Montaigu, Tiel, peuvent faire l'affaire d'une autre journée, si l'on veut voir les choses à l'aise, avec arrêts facultatifs aux environnements rustiques.

Venant de Louvain, les voyageurs s'arrêteront à *Kumtich* (près de 2 000 hab.), à 5 km devant Tirlemont. Ils prendront, à droite, pour jeter un coup d'œil sur l'église *Saint-Gilles* dont le chœur à fond plat et le transept, en roman tardif, fin XIIe siècle, sont ornés de belles petites arcades qui disent l'influence rhénane des galeries couvertes, que nous voyons aussi à Saint-Servais de Maastricht et à Saint-Germain de Tirlemont. La nef fut reconstruite au XVIIIe siècle. Près de l'église, la ferme *Vroenhof*, des XVIIe et XVIIIe siècles, ancienne cense des abbayes d'Inde et d'Heylissem.

HOEGAARDEN

De Kumtich on passe à *Hoksem* (hameau de Hoegaarden) qui possède une ancienne église capitulaire, dédiée à *Saint Jean l'Évangéliste*, totalement restaurée en 1965, à tour romane, de style ogival primaire pour le chœur et la nef. La flèche de la tour a deux girouettes: un coq et une poule.

De Hoksem on atteint *Honsem-Meldert* (900 hab.) où l'on visitera l'église ogivale, à tour romane, *Sainte-Ermelinde*, avec sa chapelle où se trouvent le tombeau de la sainte et la source miraculeuse. Sous le porche de la tour, pierre tombale de *Libert II van Breemsoons*, seigneur de Meldert (1484), et dans l'église la tombe surélevée, en marbre noir, de *Jacques d'Oyenbrugge de Duras*, seigneur de Meldert (1691) et de sa femme *Anne de Berlo* (1693).

Le *château de Maillart*, en simili-gothique, appartient à une institution privée d'enseignement.

De *Honsem-Meldert* on montera vers *Sint-Katelijne-Houtem* (hameau de Hoegaarden) qui a une élégante chapelle, en gothique tardif (début XVIe siècle), consacrée au souvenir de *Catherine d'Alexandrie*, vierge et martyre.

De là-haut, à 105 m. d'altitude, d'où on a une vue panoramique sur *Hoegaarden*, on descendra vers ce gros village (sucrerie, bonneterie, brasserie, 4.800 hab.), qui fut une enclave de la Principauté de Liège dans le Duché de Brabant, jusqu'à la fin de l'ancien régime.

Sa *collégiale Saint-Gorgon*, dans le haut de la Gemeenteplein, fut fondée, fin Xe siècle, par *Alpaïde*, comtesse de Hoegaarden. C'est de nos jours un imposant temple, de style Renaissance à ornements à coquilles,



Hoegaarden: Vieille ferme hesbignonne.

apparenté au Louis XV, avec des stalles baroques, XVIIe siècle, provenant de l'abbaye d'Heylissem, des fonts baptismaux gothiques (1200), à curieuses têtes, sculptées de main de maître, un lutrin en laiton (1571) comme on en retrouve, du même gabarit, à Tirlemont et à Zoutleeuw (Léau).

La placette au sud-ouest de l'église offre au regard un ensemble XVIIIe siècle: une maison de maître à laquelle est accolée, à angle droit, une belle ferme, dont les bâtiments sur la cour intérieure sont du XVIIe siècle.

Le dimanche des Rameaux, vers 9 h 30, a lieu à Hoegaarden, la procession des Douze Apôtres, remontant à 1631. Ceux-ci accompagnent un Christ assis sur un âne, statue du XVIe siècle.

Si l'on descend la *Pastorijstraat* le long du vieux cimetière qui entoure l'église, on passera devant la belle cure du XVIIIe siècle également, à gauche, et un peu plus bas, à droite, devant une autre vieille ferme, à bas-relief, au-dessus du porche, portant le millésime 1743, et une inscription qui nous dit qu'elle fut « le refuge des 11.000 vierges ».

Prenant alors, à gauche, la *Tommenstraat*, on arrive devant le *musée archéologique, historique, folklorique « Julien van Nerum »*, ancien relais de poste « 't Nieuwhuys ». C'était la propriété du dernier bourrelier de la commune, *Julien van Nerum* (1881-1963), d'une vieille famille de l'endroit, dont les membres jouèrent un rôle important dans l'administration et l'efflorescence de la commune.

On a fait dans le sous-sol de cet établissement des découvertes archéologiques importantes de l'époque gallo-romaine.

On peut y boire la bière de Hoegaarden, un peu sûrette, qui n'a plus hélas! la qualité de ce qu'elle était avant 1940, et s'y procurer les caramels César qui adoucissent les maux de gorge. On peut aussi s'y renseigner sur les curiosités du musée et du village. Il est ouvert toute l'année. En semaine, à partir de 15 h, et aux fins de semaines et jours fériés, à partir de 10 h.

De là on se dirigera vers Tirlemont (5 km 500), après avoir jeté, à gauche, un regard sur la maison de repos pour gens d'âge, avec chapelle attenante, agréable ensemble du XVIIIe siècle, fort bien entretenu par les édiles communaux.

À la sortie du village, à droite, à l'endroit de l'ancien couvent des *Beggards* (1450-1797), les bâtiments, avec chapelle, d'une institution d'instruction pour jeunes filles, et à mi-chemin, *Hoegaarden-Tirlemont*,

l'église rustique, en partie pré-romane, *Saint-Lambert* de nom, des Xe-XIe siècles, une des plus caractéristiques du Brabant. Les touristes venant de Namur, Charleroi, Gembloux, Jodoigne feront l'inverse de ce trajet, c'est-à-dire qu'ils iront de Hoegaarden à Kumtich, s'ils en ont envie, et de là se rendront à Tirlemont.

TIRLEMONT (TIENEN)

Grote Markt (Grand-Place). Parking. Une des plus spacieuses du pays, après celles de *Saint-Nicolas* (Flandre Orientale) et de *Saint-Trond* (Limbourg).

L'église *Notre-Dame-au-Lac*, inspirée des modèles du nord de la France, s'impose par son élégance architecturale. Des architectes célèbres y travaillèrent et dirigèrent les travaux, de 1290 à 1470: *Jean d'Osy*, le maître de la tradition civile et religieuse du gothique brabançon, *Jacques de Gobertange*, alias *Laureys*, *Henri de Gobertange*, *Sulpice van Vorst*, *Jan Keldermans*, *Mathieu de Layens*, qui élevèrent d'autres monuments remarquables à Malines, Bruxelles, Louvain, Mons et Diest.

Le chœur, les portails et la tour sont des joyaux de la période ogivale primaire et secondaire. Les consoles racontent des faits-divers de la légende qui est à l'origine de la construction du temple, et des événements de l'Ancien et du Nouveau Testament. *Notre-Dame-au-Lac* est une construction rare et unique, en forme de T renversé. Elle n'a, pour ainsi dire qu'un chœur, des bas-chœurs et des transepts. La tour, flèche comprise, mesure 70 mètres.

Notre-Dame-au-Lac fut un lieu de pèlerinage, jusqu'au début du XVIIe siècle. On invoquait la bonne Dame contre la peste, la guerre et la famine. La source, toujours visible dans le fond de la grotte, où l'on parvient par le côté square, eut l'heur de guérir maints patients accablés de maux divers.

L'intérieur exige de l'église déçoit quelque peu.

Il s'y trouve quelques œuvres dignes d'attention: le *maître-autel composite*, du Rouge Cloître d'Auderghem, XVIIe siècle, orné d'une copie, 1689, par *N. Debacker*, de l'Erection de la Croix de *Van Dyck*, dont l'original est à *Notre-Dame de Courtrai*; dans la niche, une *très belle statue de la Vierge*, 1362, par *Walter Pans*, dont la copie, 1911, par *B. van Uytvanck* de Louvain, trône dans le portail principal; les *confession-*

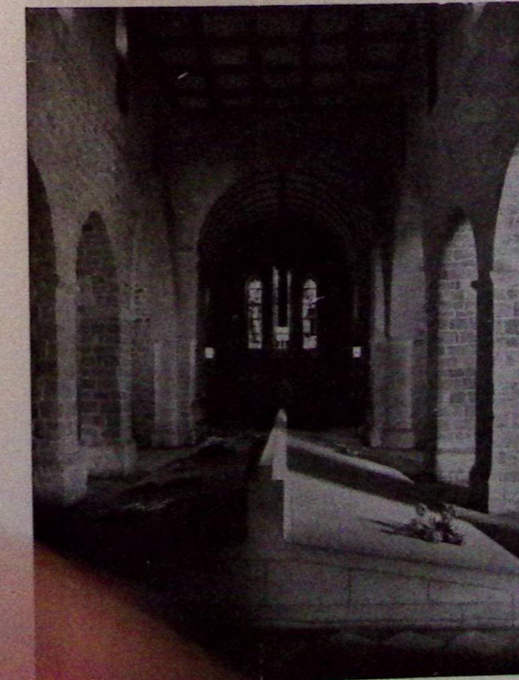


La svelte église Notre-Dame-au-Lac, en gothique brabançon, est inspirée des modèles du nord de la France.

L'église *Saint-Germain* est l'édifice le plus imposant de Tirlemont.



La nécropole de *Grimde* où reposent 140 héros de la guerre 1914-1918.



naux et les *boiseries*, d'un baroque décadent, des XVIIe et XVIIIe siècles, provenant des *Récollets d'Anvers*; les *stalles*, de style Louis XVI, fournies par *J. C. Bastin* de Namur, 1775; l'autel Renaissance, transept gauche, présente *La Sainte Famille*, tableau de *P. J. Verhaegen*; celui du transept droit est surmonté d'une *Sainte-Trinité*, attribuée à *Jérôme Duquesnoy le Jeune* (1602-1654); la *Madone du Lac*, panneau du XVIe siècle.

L'église, dont les travaux de restaurations ont été confiés à l'architecte-urbaniste *Joseph Stas*, sera rétablie dans son état d'origine, telle qu'elle était au XVe siècle.

À gauche de l'église, le *square*, avec le monument aux volontaires de 1830-31, par *Jef Lambeaux*, et celui, inauguré en 1952, à la mémoire des victimes civiles et militaires de 1830-31, 1914-18 et 1940-45.

À droite de l'église, au *Kalkmarkt* (marché à la chaux), la stèle aux morts de 1914-18, surmontée d'une *Victoire* d'*Egide Rombaux*.

L'*Hôtel de Ville* est une ancienne maison patricienne qui fut bâtie par *Jean-Henri Immens*, secrétaire et pensionnaire de la ville, vers le milieu du XVIIe siècle, et achetée à ses héritiers, fin 1711.

La belle façade en Renaissance flamande, à perron, ornée d'un fronton à volutes, de pignons à redents, de fenêtres élégantes, fut abattue, et remplacée par *Frans Drossaert*, architecte de la ville, en 1836.

Il s'inspira du style néo-classique et construisit une façade en avant-corps, à péristyle à trois marches, à six piliers rectangulaires de pierre bleue. À l'étage à balcon, sous un entablement supporté par six colonnes corinthiennes, au-dessus des frontons triangulaires des hautes fenêtres se trouvent, dans des niches rondes, les bustes dorés de *Charles Quint* (1500-1558), de *Pierre-Paul Rubens* (1577-1640) et *Antoine Van Dyck* (1599-1641), de *Wenceslas Coebergher* (1561-1634), d'*André Vésale* (1514-1564), de *Juste Lipse* (1547-1606) et d'*André-Ernest-Modeste Grétry* (1741-1813).

Le cabinet du bourgmestre, en style premier Empire (1813), est une curiosité. Près de cinquante toiles de peintres belges des XIXe et XXe siècles sont exposées dans les locaux de l'hôtel de ville.

La visite est réalisable, sur demande, à l'exception des samedis, dimanches et jours fériés.

L'*étoile en pavés jaunes*, devant l'hôtel de ville rappelle l'emplacement du pilori, de l'échafaud et des arbres de la liberté.

De l'autre côté de la place, de gauche à droite: la *maison de style*

Louis XV, à Perron, 1756, ancien Hôtel de Bourgogne, fut habitée par la famille de Renesse, au XVIII^e siècle; l'Institut Victor Beauduin, en mémoire de l'ancien bourgmestre (1892 à 1904), dont ce fut la demeure, promoteur de l'enseignement technique et professionnel, a été repris par la Province, en 1909, et est devenu l'Institut provincial pour l'enseignement technique, en bref PITO (Provinciaal Instituut voor Technisch Onderwijs). C'était une auberge célèbre, appelée « Hôtel d'Autriche » jusqu'à sa destruction par le feu, en 1791; après sa reconstruction, sous l'occupation française, elle eut comme enseigne: « Le Plat d'Etain »; empereurs, princes, généraux des Pays-Bas, d'Allemagne, de Russie, de France y hébergèrent; en 1815, Wellington et Blücher s'y rencontrèrent, un mois avant Waterloo; le corps de garde est occupé par les services de la police; ancienne halle aux draps, à voûtes de briques espagnoles, soutenues par des colonnes toscanes de pierre bleue; la façade a été reconstruite, en 1848, par Drossaert également; bel exemplaire d'architecture civile néo-classique; la prison, dans le fond de la cour, représente un donjon médiéval.

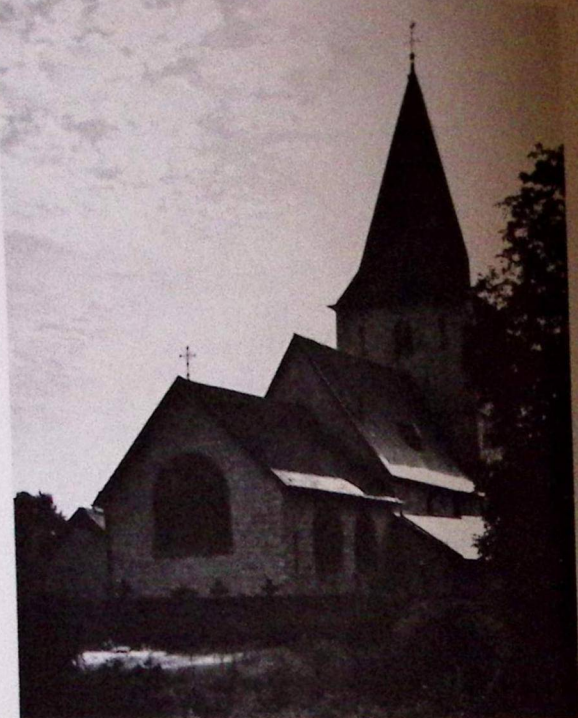
Wolmarkt (Marché-aux-Laines), à 200 m de la Grote Markt, par la Peperstraat. Parking, un peu plus haut, au Veemarkt.

Les maisons van Ranst nos 15-17-19-21, des XVII^e et XVIII^e siècles, reconstruites, après l'incendie de 1635, à l'emplacement du manoir des écuyers van Ranst; celle à Perron fut habitée par des membres de cette famille jusqu'en 1796; en face, au no 14, une plaque commémorative nous apprend que le général Emile Wangermée, vice-gouverneur du Congo Belge, gouverneur du Katanga, fondateur d'Elisabethville, y naquit le 14 mars 1855.

Veemarkt (Marché-au-Bétail): on y arrive en montant par le Wolmarkt. C'est la première place publique de la ville, où s'élevait la première maison communale, détruite lors du sac de 1635.

Devant nous, une maison de confection, au toit à la Mansard, d'où l'on a une vue intéressante sur la partie sud de l'ancienne collégiale Saint-Germain, l'édifice le plus grandiose de la ville. C'est à cet endroit que se réunissent les amateurs de concerts de carillon qui ont lieu chaque dimanche de 11 h 30 à 12 h 30, et le mardi, de 20 h 30 à 21 h 30, durant la première quinzaine de juin et les mois de juillet et d'août.

La tour, surmontée d'une flèche, 1713, en forme de poivrière (en tout 63 m), contient un carillon de 54 cloches pesant 7.000 kg, de quatre octaves et demi, le plus complet du pays.



Wezeren: l'église Saint-Amand, robuste édifice d'origine romane.

Le programme des concerts est procuré sur demande faite au Syndicat d'Initiative, Hôtel de Ville, Grote Markt, Tienen.

On parvient aussi à l'église et au Veemarkt, en empruntant des rues à escaliers, partant de la Hennenmarkt et de la Nieuwstraat. La sacristie, ancienne chambre capitulaire, date du XVII^e siècle. Le temple primitif de Saint-Germain, IX^e siècle, fut reconstruit en basilique romane à quatre tours, vers 1149. Agrandi, après l'incendie de 1535. La tour massive, à cinq étages, fut bâtie entre les moignons des deux tours occidentales, tandis que les deux tours du chœur, plus petites, servirent à agrandir les transepts. L'église, telle qu'elle se présente de nos jours, fut rehaussée et agrandie après le sac de 1635. Saint-Germain est un de ces édifices qui, comme ceux de Nivelles, Bertem, Tourinnes-la-Grosse, Orp-le-Grand, n'a pas de caractère architectural propre. Ces églises représentent en Brabant l'influence de l'école mosane, du temps que le diocèse de Liège, influencé lui-même par l'art rhénan, et aussi par l'art byzantin, s'étendait jusqu'aux environs de Louvain. L'avant-corps de Saint-Germain est un exemplaire tout à fait remarquable de Roman tardif (1220). C'est à l'intérieur, grandiose et imposant, que se remarque l'influence gothique. Les hautes nefs et les transepts, à triforium élégant, sont impressionnants. La ligne médiane est deux fois brisée. Le chœur penche vers le nord magnétique.

Le narthex, sous la tour, est romano-gothique. Statuettes et bas-relief curieux. L'église conserve quelques œuvres dignes d'attention: la chaire de vérité, Renaissance, de Petrus Valck (1734-1783), qui provient de l'église des Saints-Pierre-et-Paul de Malines; à l'arc triomphal, un calvaire, du XV^e siècle; les vitraux des transepts: celui du sud, 1856, de Jean de Béthune, glorifie les événements de la ville et de l'église; celui du nord, 1882, moins beau, d'Arthur Verhaegen, raconte l'inauguration de Notre-Dame-des-Remèdes, amenée d'Anvers, en 1637, par les Augustins; dans le chœur, un lutrin, fin XV^e, début XVI^e siècle, en bronze cuit, attribué à Renier van Thienen, l'auteur du chandelier de Léau; dans le bas-chœur droit, le Christ miraculeux des Dames Blanches, belle pièce archaïque et populaire, du XV^e siècle; un Saint-Sépulchre, une Vierge aux sept douleurs, un Saint-Donat, du XVIII^e siècle.

Les autels des transepts sont de style baroque, XVII^e siècle; les autels et retables des chœurs datent de la fin du XIX^e, début XX^e siècle. Contre une colonne de la basse-nef sud, l'épithaphe armoriée, XVII^e siècle, des van Ranst.

Les orgues sont les plus vieilles du Brabant, XVI^e siècle.

Bostsestraat (rue de Bost), à 300 m du Veemarkt, par la Grote Bergstraat, on arrive à l'église du Béguinage (1250), romano-gothique, avec son intérieur d'une rude et sobre élégance, un des plus beaux temples de béguinage que nous connaissions, tels ceux de Tongres et de Saint-Trond, par exemple.

La plupart des maisons du béguinage ont été détruites par les bombardements, en 1944.

Revenant vers la ville, on prend, à droite, la Reizigersstraat, où on longe la plaine de jeux et le bassin de natation couvert.

A la sortie de la Reizigersstraat, on tourne à droite pour passer, un peu plus loin, devant les bâtiments de la Rallinerie Tirlemontoise.

En face de celle-ci, la grande maison blanche à toit d'ardoises, précédée d'un grand jardin, est ce qui reste du couvent des Dames Blanches (XIII^e au XVIII^e siècle).

Par la Pastorijstraat, parallèle à la Avendorenstraat, voir, à gauche, la cure du XVIII^e siècle, avant d'arriver à la Nécropole, ancienne église Saint-Pierre, romano-gothique, précédée d'une tour massive (32 m, flèche comprise). Dans ce monument, unique en Belgique, reposent 140 soldats tombés aux portes de la ville, le 18 août 1914. Il faut y voir les vitraux allégoriques de Jean Wyss et Prosper Colpaert, d'après les cartons de Maurice Langaskens; le Christ triomphant et un saint Pierre de Geo Verbanck; la porte de bronze de Claudoré.

Pour la visite, s'adresser au portier, en face du monument.

Quittant la Nécropole, on prend à gauche, puis à droite, en longeant la Citrique Belge, pour arriver à la Sint-Truidensesteenweg. Après avoir traversé le passage à niveau, tourner à droite, vers la chapelle de Notre-Dame de Pierre, ancienne léproserie Saint-Maur, XVI^e siècle, bâtie le long de la voie romaine. Restaurée et rebâtie en 1699. Saint Maur y est honoré le 15 janvier, invoqué contre la migraine par l'application sur la tête de couronnes en fer, étain ou cuivre.

Dans la nuit du dimanche au lundi de Pâques, le lundi étant le jour du fameux pèlerinage équestre de Hakendover, la chapelle reçoit la visite de centaines, de milliers de pèlerins qui participent à la tréizaine, en l'honneur du Christ, le treizième maçon qui aida à la construction de son église du Saint-Sauveur, à Hakendover. Ils font treize fois le parcours de l'église à la chapelle.

Quittant la chapelle, on rejoint la Sint-Truidensesteenweg jusqu'à Haken-

dover (1.395 hab.), où l'on admirera, à Saint-Sauveur, romano-gothique, le célèbre retable (± 1400), une des œuvres les plus marquantes du gothique brabançon, qui raconte la légende de la fondation et de la construction du temple en 690, par trois princesses issues de la famille d'Octavien.

On y verra aussi un Christ en majesté, XIII^e siècle, un Christ au tombeau et un Ecce Homo populaire, et les stalles, provenant de l'abbaye d'Oplinter, qui font l'ornement des murs.

LE PAYS DE LANDEN

D'Hakendover, l'amateur d'une promenade à travers une partie de la Hesbaye, reviendra sur la chaussée Tirlemont-Saint-Trond, direction Saint-Trond, mais seulement durant une centaine de mètres. Il prendra, à droite, à une station d'essence, la route vers Landen (9 km). Il passera à Eliksem (300 hab.), sur la Petite Gête, au Moulin du Roi, puis à Laar (550 hab.), petits villages tranquilles, et continuera vers Neerwinden (1.000 hab.), en côtoyant les immenses et riches plaines hesbayennes qui furent le théâtre de deux célèbres batailles. Les Français, sous le commandement du Maréchal de Luxembourg, aux prises avec les alliés commandés par Guillaume III d'Angleterre, gagnèrent celle du 29 juillet 1693, tandis que les Autrichiens, sous les ordres du prince de Saxe-Cobourg, gagnèrent sur les Français commandés par Dumouriez, celle du 18 mars 1793.

Par Landen (4.710 hab.), une des plus anciennes villes de Belgique, liée au souvenir de Pépin de Landen, et par Walsbets (325 hab.), où l'on voit un château qui est l'ancien couvent-métairie des chevaliers de Saint-Jean, le touriste arrivera à Wezeren (230 hab.), où l'église remaniée, de style roman à l'origine, conserve un maître-autel en grès de l'époque mérovingienne, l'un des plus anciens du continent européen.

Si le touriste n'a pas le désir de retourner à Tirlemont, pour se rendre à Léau par Oplinter, revenant de Wezeren, il se dirigera vers Dormaal (à 6 km), par Landen, Rumsdorp, Neerlanden. Arrivé à la chaussée Tirlemont-Saint-Trond, il prendra, de l'autre côté, en face de lui, la chaussée qui mène à Léau (plaque: Zoutleeuw 3 km). Pour la visite de Léau (Zoutleeuw), voir plus loin.

Si, par contre, notre amateur de pérégrinations touristiques, venant d'Hakendover, veut voir Oplinter avant de visiter Léau, et remettre à

Léau: l'église Saint-Léonard est sans contredit le joyau architectural de ce charmant coin de terre brabançonne.



Aux abords de Léau, quand fleurissent les vergers.

plus tard sa flânerie jusqu'à Wezeren, il retournera à Tirlemont. Passée la barrière de Grimde, à l'entrée de la ville, il verra à gauche les Tumuli gallo-romains, datant du II^e siècle de notre ère. Arrivé Grote Markt, il faut prendre, à gauche de l'église Notre-Dame-au-Lac, et monter par la Gilainstraat.

A gauche l'Athénée Royal, inauguré en 1953. Plus loin, du même côté, la Clinique des Sœurs Grises, dont le porche, la chapelle et les bâtiments contigus datent du XVII^e siècle.

Arrivé au carrefour, prendre la N.3, à droite, puis, plus loin à gauche, la route vers Oplinter, à l'endroit où se trouve le monument commémoratif du combat de Sint-Margriete-Houtem, par les frères Hippolyte et Max Leroy. A mi-chemin Tirlemont-Oplinter, le cimetière militaire où sont enterrés 173 soldats belges tombés à Sint-Margriete-Houtem, le 18 août 1914. De la terrasse, par temps clair, belle vue panoramique sur Tirlemont.

Oplinter, à 5 km au nord-est de Tirlemont (1.914 hab.), l'église Sainte-Geneviève, d'époque gothique, XIV^e siècle, conserve un Christ polychrome, XIII^e siècle, une des pièces les plus importantes d'Occident, provenant de l'abbaye cistercienne de Maagdendaal, ferme, de nos jours, dont le porche, surmonté d'un haut-relief, et les annexes sont encore remarquables (dans la Kloosterstraat, à droite, près de l'église).

LÉAU (ZOUTLEEUW)

Par Neerlinter et Drieslinter, on arrive à Léau (en néerlandais: Zoutleeuw), alt. 32 m (2.700 hab.), entourée de prés et de peupliers, un des hauts lieux du pays. Petite ville silencieuse, qui, comme Damme, en Flandre, se mélangent des échos de son ancienne splendeur.

De celle-ci, elle conserve son hôtel de ville, où l'art ogival se marie au style de la Renaissance, avec sa bretèche aux armes de l'empire, bâti sous Charles Quint (1530); ses halles (XIV^e siècle), d'une austère élégance; sa curieuse maison dite Spiegelhuis, bâtie en 1571 par la famille Hespiegheles; son ancien port le long de la Petite Gête, et son imposante église Saint-Léonard, amalgame de styles évoluant du XIII^e au XVI^e siècle, où l'on retrouve des souvenirs de l'art roman, de la naissance du gothique et des transformations successives de ce dernier. La nef, le chœur, le déambulatoire, les transepts, les chapelles, la sacristie, la chambre du trésor abritent des sculptures, des tableaux, des dinanderies, de l'orfèvrerie, des vêtements liturgiques, des vieux meu-

bles, des objets d'art populaire dont maints exemplaires feraient la fierté de grands musées. C'est un prestigieux conservatoire d'art religieux. Parmi les pièces les plus célèbres, citons: le *Christ pré-roman*; la *croix triomphale*, avec la *Vierge et saint Jean* (XVe siècle); des *Viarges en majesté* (XIIe et XIIIe siècles); le *Marianum* (XVIe siècle); les *deux statues de saint Léonard* (XVIe siècle) et le *retable* racontant sa vie (XVe siècle); des *tableaux de Frans Floris, Michel Coxie, Jean Mertens*, et particulièrement, le *chandelier pascal à six branches*, en cuivre doré (XVe siècle), 5,70 m de haut, de *Renier van Thienen*, et le *tabernacle de Corneille de Vriendt dit Floris* (XVIe siècle), 16 m de haut.

Les visites ont lieu, en été, de 8 à 12 h, et de 13 à 19 h. En hiver, de 8 à 12 h, et de 13 à 16 h. Les dimanches, elles ne sont permises que de 11 à 12 h, de 13 à 19 h, en été, et de 11 à 12 h, et de 13 à 16 h, en hiver.

A 3 km 500, du centre de Léau, visite à la *Chapelle de l'Ossenweg* (XVIe siècle), à laquelle on parvient par la *Sint-Truidenstraat*. Elle se trouve dans un site champêtre, à la limite des provinces Brabant-Limbourg.

A gauche, une élévation de terrain, le *Castelberg*, qui aurait été le berceau fortifié de Léau.

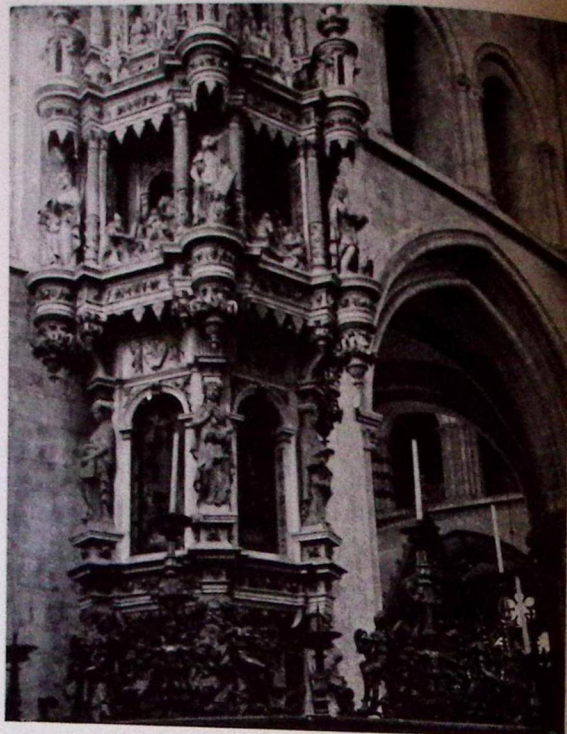
A droite, les pâturages, plantés de peupliers, où s'étendait le lac de Léau, appelé *Het Vinne*, plutôt marécage tourbeux, asséché au XIXe siècle. La chapelle de l'Ossenweg est un lieu de pèlerinage, où l'on invoque une statue miraculeuse de la Vierge contre toutes sortes de maladies qui accablent les hommes et les bêtes.

Léau et ses environs sont un ravissement pendant la période des vergers en fleurs, en avril donc, comme est féérique, en cette saison d'efflorescence, la région Saint-Trond-Tongres, fort peu éloignée de Léau, vieille fille mélancolique aux trésors immenses.

Prendre, à 200 m de la chapelle, à gauche, la petite route, plutôt chemin, qui conduit, après 2 km, à la chaussée Léau-Budingén, vers Diest, par *Geetbets* et *Halen* (prov. du Limbourg, 3.420 hab.). On peut y voir une église gothique du XVIe siècle, avec tour du XIIIe siècle, en grès diestien, un monument et un musée commémorant les combats sanglants et glorieux de la troupe et de la cavalerie belges aux prises avec les envahisseurs allemands, début août 1914.

DIEST

Diest, sur le Démer, alt. ± 23 m (près de 10.000 hab.) est une cité



Léau: le superbe tabernacle de l'église Saint-Léonard.

Diest: le Lindemolen.



coquette et pittoresque, commerçante et résidentielle, où l'industrie commence à prendre racine. C'est l'ancien fief des Orange-Nassau, dont le petit port intérieur était relié à la mer du Nord par le Démer, la Dyle et l'Escaut. L'industrie drapière n'est plus qu'un souvenir. La plupart des brasseries ont disparu. Elle garde cependant le monopole d'une bière épaisse et sucrée, presque noire, qu'on boit en mangeant les petites saucisses Berchmans, du nom du charcutier qui les faisait, et qui était le père de *saint Jean Berchmans* de la compagnie de Jésus, dont la maison est devenue un lieu de pèlerinage, située dans la *Sint-Jan-Berchmansstraat*, près de la *Grote Markt*. Dans cette rue, aux no 5 et 7, deux maisons de style Louis XVI, « *het Lam* » et « *de Sleutel* ». La ville détient encore l'artisanat de la fabrication des sabots, principalement recherchés par les amateurs des us et coutumes folkloriques.

Diest garda longtemps sa ceinture de remparts, justifiée par sa situation stratégique défensive aux confins du duché de Brabant et de la principauté de Liège, tout comme Tirlemont et Léau, anciennes places de guerre qui firent partie de la ligne de défense de la Gète.

Elle fut dotée, vers le milieu du XIXe siècle, de nouvelles fortifications contre une agression éventuelle des Pays-Bas. La *Citadelle*, près des vestiges des anciens remparts, est ce qui peut encore se voir de cette dernière enceinte. De la *Grote Markt* (parking) qui présente de nombreuses maisons, aux façades en encorbellement et pisé, soutenues par des consoles en bois et corbeaux (auxquelles nous reviendrons), on visite l'église des *Saints Sulpice et Denis*, en gothique brabançon, monument imposant, mais inachevé, construit en grès diestien et pierres blanches (XIVe au XVIe siècle), d'après les plans de Pierre de Savoie. Sulpice van Vorst, Mathieu de Layens et les Keldermans y travaillèrent également.

Le portail, surmonté par un balcon historié, est d'une beauté accueillante. Voir à l'intérieur, les *vitraux du XVIe siècle au bas-chœur nord*; la *chaise de vérité* (1739) de Willem-Ignatius Kerrick II, qui construisit l'hôtel de ville; les *stalles* du XVe siècle, célèbres par leurs *figures de « miséricorde »*; le *tabernacle*, en terra-cotta et pierre, du XVIIe siècle; dans le chœur, l'épithaphe de Philippe-Guillaume d'Orange-Nassau, fils aîné de Guillaume le Taciturne; la *statue assise de Notre-Dame de Diest*, probablement du XIIIe siècle; la *chambre des trésors*.

Dans la tour, un *carillon de 45 cloches*, fondues par Hemony en 1671. Des concerts de carillon ont lieu, le dimanche midi, pendant la saison

estivale. Pendant l'été, l'église est le siège d'expositions permanentes. Il est recommandé, pendant les autres saisons, de demander d'avance la permission de la visiter.

Hôtel de Ville, Musée Communal, Syndicat d'Initiative (V.V.V.)

L'hôtel de ville est de style néo-classique, à un étage à fronton triangulaire qui montre les armes de la ville: d'argent à 2 fasces de sable. Il fut bâti sur les fondations de la maison échevinale primitive. Les cinq caves des vieux vestiges romano-gothiques servent de *musée communal*, depuis 1957. C'est un des plus importants musées du pays.

Signalons: *Le Jugement Dernier* (XVe siècle), œuvre pré-eyckienne, archaïque, d'influence rhénane, peinte sur bois; la *Madone du béguinage* (O.-L.-Vr. met de lamme hand), de 1345; les *Jardins Clos*, du XVIe siècle; le *lustre*, en bois de cerf et fer forgé (XVe siècle), des Bannerets diestois; des *toiles*, entre autres celles de Théodore van Loon et Henri Ter Brugghen; des *panoplies*, des *armures*, du *mobilier* des époques gothique, Renaissance, baroque, des *archives*, etc. Le musée est ouvert de mai à octobre, de 9 à 12 h, et de 14 à 17 h; le dimanche et aux jours fériés, jusqu'à 19 h.

En dehors de cette période, visite sur demande préalable.

Après la visite du musée, on se rendra au *Allerheiligenberg* en empruntant une petite rue dans le coin sud de la *Grote Markt*.

La *Allerheiligenkapel* (chapelle de tous les saints), rebâtie au XIXe siècle, est fréquentée le 1er novembre par une masse imposante de pèlerins qui y font l'achat d'ex-voto en cire qu'ils offrent aux saints en les invoquant pour la guérison des maladies et la réalisation de toutes sortes de vœux.

Dans le voisinage, du sommet de la *Citadelle*, on jouit du panorama de la ville et de la vallée du Démer.

Revenant vers la *Grote Markt*, remarquer, à droite, au no 16, « *De Roskam* », maison à colombages (XVIe siècle), et, à gauche, au no 17, « *De Schone Lieve Vrouw* », habitation de style baroque avec belle porte millésimée 1772.

A la *Grote Markt* encore, des maisons intéressantes: le no 24, « *De Keizer* », en Renaissance flamande (1616), ancien local de la gilde Saint-Sébastien; le no 23, à pignon en baroque tardif, fut le local de la Chambre de Rhétorique « *De Lelie* »; le no 22 est de style Louis XVI; le no 18, « *De Gulden Boom* », est de style classique (1745), orné d'un motif rococo dans le fronton; le no 13, « *De Roos* », en baroque tardif

En plein cœur de Diest, les ruines admirables de l'ancienne collégiale Saint-Jean Baptiste.



En flânant dans les surprenantes rues de Diest.

(1720); le no 11, « *Het Haasken* », en Renaissance flamande (1673); le no 6, « *De Zoete Inval* », en baroque rubénien (1711).

Par la *Sint-Jan-Berchmansstraat*, dont nous avons parlé plus haut, prendre, à gauche, la *Ketelstraat*, où, au carrefour avec la *Guido Gezellestraat* et la *Schotelstraat*, on découvre deux maisons à colombages et en pisé, à étages surplombants, « *De Fortuyn* », no 1, coin de la *Félix Moonstraat*, et « *Het Dambord* », no 30 de la *Ketelstraat*.

Par la *Gezellestraat*, on arrive à la *Graanmarkt*, à l'église *Sainte-Barbe*, des Frères Croisiers, ancienne église des Augustins, de style baroque (1657), à haute et large façade que domine un fronton mouluré de style Louis XIII.

L'autel principal provient d'Averbode, 1651. Les boiseries et les confessionnaux sont du XVIIe siècle.

Après la visite, prendre à gauche, pour déboucher sur la *H. Verstappenplein*, où se trouve le couvent des P.P. Croisiers et leur musée des missions africaines, et où s'érige le monument aux victimes de la guerre 1914-18.

A droite, la *maison des Princes d'Orange-Nassau*, à redents et tourelle, bâtie par Henri de Nassau, en 1516. Il créa la *Warande*, domaine de chasse, devenue parc communal, 12 hect. fort boisés.

Passé le portique, dominé par quatre statues de Geefs, provenant de la gare du Nord de Bruxelles, à droite, l'*Auberge de Jeunesse*, précédemment maison du Drossard (1777).

A gauche, sur la colline, les ruines de l'ancienne forteresse des Bannerets de Diest. Plus loin, sur la pente, le théâtre de verdure. Dans le lointain, à gauche, le béguinage, et, à droite les ruines de la Collégiale Saint-Jean-Baptiste (XIIIe siècle).

Vers le sud, important complexe sportif: football, basket, tennis, etc., et, au-delà des remparts, où s'érige le *Lindemolen* (1742) qui provient de Assent, village voisin, s'étendent les installations de bains, canotage, pêche, la plage de sable, sous l'appellation globale de *De Halve Maan* (La Lunette).

Cet ensemble important et populaire est desservi par un vaste parking: il est accessible du 1er mai au 15 septembre, de 9 h au coucher du soleil. De là on se rend au *Béguinage*, peu éloigné, créé au XIIIe siècle. Il est parmi les mieux conservés du pays. Il faut y voir son *portique d'entrée en baroque rubénien* (1671), l'*église pré-gothique Sainte-Catherine* (XIVe siècle) qui conserve quelques objets d'art de valeur, l'*infirme-*

rie dont on a fait un centre culturel, les archaïques demeures de bégüines (XVIe, XVIIe, XVIIIe siècles).

Par la Begijnenstraat, voir, à gauche, l'église Notre-Dame, en gothique cistercien du XIIIe siècle, qui fut le temple fréquenté par les premiers seigneurs diestois. Elle conserve des œuvres d'art baroque et des fonts baptismaux Renaissance, en laiton, provenant de Montaigu.

De là, en prenant à droite, on arrive, par la Schaffenstraat, au Moulin des Princes d'Orange-Nassau, appelé Ezeldijkmolen (XVIIe siècle) qui a conservé ses cinq paires de meules.

De l'autre rive, belle vue sur le Démer.

Par la Michel Theysstraat et la Palmboomstraat, on atteint la Koning Albertstraat, l'ancienne chaussée, où l'on verra des façades de maisons, toujours intéressantes: le no 72, « De Drie Kronen », et le no 74, « De Palmboom », à frontons rococo avec emblèmes de brasserie; le no 48, qui servit de maison de refuge de l'abbaye de Postel (1699), mais à moitié démolie; le no 38, à ornements rococo et fenêtres remarquables; aux nos 12, 14, 16, l'hôpital Sainte-Elisabeth, avec chapelle et pharmacie des XVIIIe et XIXe siècles; au no 10, « De Elle », avec porche de style Louis XVI.

La Halle aux draps (1346), en gothique profane, a été restaurée au XIXe siècle.

A l'entrée de la Hallestraat, la *bombardée « Holle Griet »* (Marguerite l'enragée), XVe siècle; elle pèse cinq tonnes.

Deboutant de nouveau sur la Grote Markt, si vous en avez encore le temps, avant de quitter Diest, ville qui n'est pas sans charme, on ira jeter tout près, par la Demerstraat et la Refugeestraat (à droite de l'hôtel de ville), un coup d'œil sur les anciens refuges d'Averbode (XVe siècle) et de Tongerlo, dit « Het Spijcker » (XVIIe siècle).

AVERBODE - ZICHEM

On arrive à Averbode, en passant par Molenstede.

Averbode est au seuil de la région sablonneuse de la Campine, comme Zichem que nous visiterons après. Lieu de détente, entouré de sapinières, à 10 km de Diest.

Lieu solennel d'une des grandes abbayes du pays, fondée au XIIe siècle, par l'ordre des Prémonstrés.

L'église baroque, XVIIe siècle, possède un riche mobilier et des tableaux de valeur. Le Palais abbatial est de style Louis XV. Un incendie détruisit une partie des bâtiments, entre autres, la célèbre bibliothèque, en 1943. Visite guidée, de mai à septembre, le samedi et le dimanche, dans l'après-midi.

En semaine, pour groupes seulement, après accord préalable.

Zichem, à 4 km d'Averbode, sur le Démer (près de 5.000 hab.), est une ancienne petite ville qui conserve un témoin de ses remparts, la *Maagdentoren* (Tour des Pucelles), datant probablement du XIVe siècle. A la place communale, quelques maisons des XVIIe et XVIIIe siècles, l'église Saint-Eustache, bâtie fin XIVe, début XVe siècle, en grès diestien, remaniée au XIXe siècle, conservant un vitrail de 1367, un mobilier opulent, des statues, entre autres celle de saint Eustache (XVIIe siècle), et des tableaux de van Thulden (1657), van Rillaert (1560), P.-J. Verhaegen (XVIIIe siècle), fonts baptismaux en cuivre (1538). Un mémorial, du fameux et populaire livre « De Witte » d'Ernest Claes (1885-1968), dont la ferme natale a été aménagée en musée, fut érigé en 1964.

Le musée est ouvert chaque jour, de 8 à 12 h et de 13 à 20 h, en été, et de 9 à 12 h, et de 13 à 18 h, en hiver.

MONTAIGU (SCHERPENHEUVEL)

De Zichem on descend vers Montaigu (en néerlandais: Scherpenheuvel), qui compte près de 6.500 habitants.

Ainsi que son nom le dit, elle est bâtie sur une éminence (alt. 60 m). Lieu de pèlerinage le plus célèbre et le plus fréquenté de la Belgique. La basilique de Notre-Dame de Montaigu a été construite au XVIIIe siècle, par Wenceslas Coëbergher, à l'initiative des archiducs Albert et Isabelle.

L'église à haute coupole, un des premiers exemplaires du baroque en Belgique et un des rares édifices centraux qui s'y rencontrent, se dresse au centre d'une place heptagonale, sur laquelle sont branchées des rues incluses dans un heptagone.

L'enceinte, également heptagonale, qui entourait la ville, a été arasée. Son plan aurait été inspiré de celui de la ville de Palma Nova, en Italie. C'est un exemplaire de ville artificiellement créée, comme le furent déjà, Mariembourg et Philippeville, au XVIIe siècle, ainsi que Charleroi, au XVIIIe siècle.



L'abbaye d'Averbode, un des foyers de la vie spirituelle en Brabant.

La basilique conserve un mobilier et des œuvres d'art intéressants: la statuette miraculeuse de la Vierge, au-dessus du tabernacle en argent; une tête de Christ en marbre blanc et un crucifix en ivoire, attribués à François Duquesnoy; des tableaux de Théodore van Loon.

La chambre du trésor peut être visitée, tous les jours, du 1er mai au 25 août.

En dehors de cette période, sur demande préalable.

La procession aux chandelles, qui a lieu le dimanche après la Toussaint, laisse une impression inoubliable.

Victor Kinson (Tirlemont 1873 - La Panne 1953) a chanté le Hageland et le fameux pèlerinage, dans son premier recueil de poèmes, intitulé « Chansons du Petit Pèlerin à Notre-Dame de Montaigu ».

De Montaigu, on se rendra à Tiel, au sud-ouest, commune de 3.800 hab., située dans un paysage vallonné et plus ou moins boisé. De l'Alsberg (80 m d'altitude) on a une vue superbe du Hageland.

L'église Saint-Martin est en partie gothique. La tour et la nef sont du XVIIIe siècle. Tout près, l'ancienne brasserie « Stenen Huis », du XVIIe siècle. L'église Notre-Dame, lieu de pèlerinage, date de l'époque ogivale (XVe siècle), alors que la cure est du XVIIIe siècle.

A la maison communale a été installé le musée folklorique du Hageland. Il est ouvert de Pâques à fin octobre, de 14 à 19 h. En dehors de cette période, on peut le visiter, sur demande écrite, adressée à la Gemeentehuis, 3211 Tiel.

De Tiel, les Anversois retourneront chez eux, en remontant par Geel; les Limbourgeois, en repassant par Diest; les Louvanistes, en passant par Aarschot. Les Tirlemontois et les visiteurs d'au-delà la ville du sucre, reviennent à Tirlemont, par Meensel-Kiezegem, Kapellen, Glabbeek.

Dernière information pour ceux qui aiment les choses rares: l'église de Glabbeek-Zuurbemde conserve un tabernacle de Corneille Floris (1555), classé parmi les plus beaux de la Renaissance dans les Pays-Bas. C'est un mini-tabernacle, mais œuvre curieuse, comparé à celui, du même auteur, que nous avons vu à Léau.

Nous recommandons aux touristes qui désirent avoir plus de détails sur l'histoire, les monuments et les curiosités de la plupart des lieux dont nous avons parlé ici, de faire l'achat des livres de poche suivants: Tirlemont, ville blanche; Léau; Entre Dyle et Démer, que l'on peut se procurer à la « Fédération Touristique du Brabant », 4, rue Saint-Jean, 1000 Bruxelles, contre 7 francs (compte chèque postal no 3857.76).

IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

Le Palais des Plantes du Domaine de Bouchout à Meise

Dans le vaste et superbe Domaine de Bouchout, d'une superficie de 93 hectares, dont 50 sont accessibles gratuitement tous les jours de 9 heures au coucher de soleil, le Jardin Botanique National de Belgique a fait édifier, voici quelques années déjà, un magnifique complexe vitré, formant un quadrilatère de 154 m. de long sur 73 m. de large, couvrant au total une superficie utile d'environ 10.000 m².

Cet ensemble, dénommé Palais des Plantes, comprend 13 grandes serres d'exposition, dont 12, disposées sur le pourtour du quadrilatère, sont ouvertes au public. Ces grandes serres entourent 2 groupes de 11 petites serres abritant les collections spéciales, telles les orchidées, plantes grasses, fougères, etc., et dont la visite est réservée aux spécialistes et aux chercheurs.

Ce complexe, un des plus beaux et des plus modernes d'Europe et dont le titre de Palais qui lui a été décerné n'est nullement usurpé, présente une collection absolument unique de plantes croissant principalement dans les régions équatoriales, tropicales, subtropicales, ainsi que dans le bassin méditerranéen. Toutes ces plantes sont classées judicieusement suivant leur lieu d'origine.

Les buts poursuivis par le Jardin Botanique National sont multiples: recherche scientifique, conservation des essences, préservation de la nature, etc... Mais une des missions du Jardin sur laquelle il convient peut-être de mettre plus spécialement l'accent, c'est celle de l'éducation du public. Mission essentielle comme l'a souligné dernièrement M.F. Demaret, directeur du Jardin Botanique, car c'est en incitant le public à venir et à revenir visiter le Jardin de Meise avec ses collections de plein air et ses plantes en serres climatisées qu'on parviendra à lui inculquer l'amour des arbres, des plantes, des fleurs et de la nature et qu'on pourra de la sorte prolonger de façon efficiente la cam-

pagne européenne de la protection de la nature amorcée avec tant de bonheur en 1970.

Renseignements pratiques

Le Palais des Plantes est ouvert toute l'année les quatre premiers jours ouvrables de la semaine, de 14 à 17 heures. Les visites sont également autorisées les dimanches et jours fériés de 14 à 18 heures, à compter du dimanche de Pâques jusqu'au dernier dimanche d'octobre. Il convient toutefois de signaler qu'en semaine, les visites se font uniquement par groupes, respectivement à 14, 15 et 16 h. A cet effet, les personnes intéressées par ces visites de semaine sont invitées à se rassembler dans la cour du château de Bouchout, situé au cœur du domaine, à 250 mètres en contrebas du Palais des Plantes, où un gardien les prendra en charge.

Le droit d'entrée est fixé à 15 F par personne. Cette redevance est ramenée à 5 F par personne pour les groupes scolaires et les enfants de 12 à 15 ans accompagnés de leurs parents; les enfants de moins de 12 ans bénéficient de l'entrée gratuite.

En outre, des visites guidées du Palais des Plantes peuvent être organisées sur demande pour des groupes d'au moins 25 personnes. Les demandes de visites guidées doivent être adressées par écrit et en temps voulu à la Direction du Jardin Botanique National de Belgique, Service des collections vivantes, Domaine de Bouchout à 1860 Meise. Pour les visites guidées, le droit d'entrée est majoré de 5 F par personne, les quatre premiers jours ouvrables de la semaine et de 10 F par personne, les samedis, dimanches et jours fériés.

Les groupes scolaires peuvent visiter le Palais des Plantes les quatre premiers jours ouvrables de la semaine; le droit d'entrée est de 5 F par personne. Dans la mesure du possible et à condition d'annoncer la visite au moins 48 heures à l'avance, un guide sera mis à la disposition du personnel enseignant sans frais supplémentaires.

Tous renseignements complémentaires peuvent être obtenus au Service des collections vivantes, Domaine de Bouchout à 1860 Meise; tél.: 02/59.39.05.

Un Maquis dans la Ville, un livre de Henri Bernard

Tous les membres de notre Fédération qui, dans les années 60, suivirent assidûment nos conférences culturelles, didactiques et touristiques du lundi, dénommées « Midis du Tourisme » se souviendront de la brillante journée d'ouverture de la saison 1959-60, au cours de laquelle M. Henri Bernard, professeur à l'Ecole royale Militaire, président d'honneur du Comité d'Action des Forces Belges en Grande-Bretagne 1940-1945 et l'un des fondateurs du Réseau de renseignements et d'action de l'Armée secrète, évoqua, devant une chambre complète, les grandes phases d'un des tournants de l'histoire militaire de l'Europe: la fameuse bataille de Ramillies, dominée par l'impérissable figure d'un des plus étonnants stratèges de tous les temps, John Churchill, duc de Marlborough. Les auditeurs purent apprécier, en la circonstance, non seulement le talent oratoire de M. Bernard, mais aussi et surtout peut-être la clarté et la justesse de l'exposé et le souci constant du conférencier de cerner d'aussi près que possible la vérité historique.

Ces qualités, on les retrouve chez Henri Bernard, écrivain, et notamment dans ses ouvrages « La Résistance 1940-1945 » Bruxelles, 1968 et « Histoire de la Résistance européenne » Bruxelles, 1969. C'est d'ailleurs en étudiant la grande Aventure de la Résistance en Belgique que le professeur Bernard a conçu l'idée de son dernier livre « Un Maquis dans la Ville », publié, en 1970 à La Renaissance du Livre.

Cet ouvrage, fort de 300 pages et animé d'illustrations dues au talent de Bizuth, nous conte l'histoire du régiment des Milices patriotiques de Schaerbeek, un des groupements les plus glorieux et les plus efficaces qu'ait connus la Résistance, un groupe aussi qui a écrit l'une des plus belles pages de notre lutte clandestine contre l'occupant nazi en même temps qu'une tranche de bravoure portée souvent jusqu'à l'héroïsme. Un livre

IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

palpitant de vie et d'enseignement, susceptible d'intéresser, non seulement les milliers d'authentiques maquisards, mais aussi tous ceux qui savent que l'histoire de notre humanité est faite avant tout d'un ensemble d'actions, de gestes et de tranches de vie peu spectaculaires, en apparence, mais transfigurés par l'idéalisme qui les anime. Un livre sincère, fouillé et à recommander.

L'Iris, la fleur de Bruxelles

Bruxelles n'a pas de fleur qui lui soit propre, du moins aujourd'hui. Nous n'avons pas la chance d'avoir les œillets de Nice ou les chrysanthèmes du Japon. Ce qui est cependant certain, c'est qu'au Moyen Âge, lorsque la Senne courait à ciel ouvert dans notre ville, ses berges étaient couvertes d'iris sauvages des marais.

Dans la mythologie grecque, la déesse Iris était la « messagère des dieux ». En déployant son écharpe, elle produisait l'arc en ciel.

« Il me semble qu'elle est votre Iris », dit l'écrivain Voiture, au XVII^e siècle, en parlant d'une messagère.

En foi de quoi, le Centre d'Information de Bruxelles propose d'adopter l'iris comme fleur de Bruxelles, symbole de l'accueil et message de paix.



Au cours de la journée bruxelloise organisée au stand de la Fédération Touristique du Brabant au Salon des Vacances au Heysel, les Hôtesse de Bruxelles ont remis un Iris de Bruxelles aux conseillères communales des 19 communes de l'agglomération bruxelloise.

Des concerts de carillon à l'église Saint-Germain à Tirlemont

L'ancienne collégiale Saint-Germain à Tirlemont, le plus ancien et le plus vénérable monument de la « Ville blanche » possède un carillon de 54 cloches pesant 7.000 kg, de quatre octaves et demi. Chaque année, les cloches de Saint-Germain sonnent, au seuil de la haute saison touristique, le rassemblement des mélomanes.

Cette année, comme par le passé, les touristes de passage ou séjournant à Tirlemont se donneront rendez-vous, dès 20 h 30 au Marché-au-Bétail (Veermarkt), aux dates mentionnées ci-après, pour communier au message de nos compositeurs d'hier et d'aujourd'hui.

Mardi 29 juin, à 20 h 30: André Wagemans interprétera des œuvres de Mathias Van den Gheyn, Gaston Van den Bergh, J.J. Robson, H.J. de Croes, Jos Lerinckx, J.J. van Beers, Staf Nees et des airs populaires de Flandre et des Pays-Bas.

Mardi 6 juillet, à 20 h 30: Bertus Oomen, carillonneur de la ville de Valkenswaard (Pays-Bas) sera au clavier dans des œuvres de Hartop, Baustetter, Albeniz, H. Purcell, G. Gershwin et A. Meulemans.

Mardi 13 juillet, à 20 h 30: André Wagemans jouera des airs de Edwin Nielsen, Chris Dubois, W.A. Mozart, etc...

Mardi 20 juillet, à 20 h 30: André Wagemans au clavier dans des airs de Staf Nees, Paul Gilson, Arthur Meulemans, etc...

Mardi 27 juillet, à 20 h 30: André Wagemans jouera des airs de Emiel Hullebroeck, Fr. Dandrieu, Wouter Paap, W.A. Mozart, etc...

Mardi 3 août, à 20 h 30: Frank P. Law, carillonneur de Valley Forge, Pennsylvania (U.S.A.) interprétera des œuvres

de W.A. Mozart, Ludwig van Beethoven, Peter Benoit, A. Corelli, ainsi que des airs du folklore mexicain.

Mardi 10 août, à 20 h 30: André Wagemans sera à nouveau au clavier dans des œuvres de Staf Nees, Peter Benoit, Isaac Albeniz, etc...

Mardi 17 août, à 20 h 30: André Wagemans a choisi des œuvres de Robert Schumann, Alfons Cluytens, Jean de Middelmeer, etc... pour enchâsser les mélomanes.

Mardi 24 août, à 20 h 30: André Wagemans au clavier dans des morceaux d'Alexandre Tansman, Willem Vogel, Arthur Meulemans, Jozef Haydn, etc... ainsi que dans des negro-spirituels.

Mardi 31 août, à 20 h 30: André Wagemans donnera le concert de clôture avec, au programme, des œuvres de W.A. Mozart, Edouard Grieg, Henk Badings, I. Pleyel, etc...

Une exposition consacrée à l'art louvaniste du XX^e siècle

Avec l'appui du Ministère de la Culture néerlandaise, du Syndicat d'Initiative Régional du Brabant central et de diverses entreprises privées, l'Administration municipale de Louvain a rassemblé sous le thème « L'art louvaniste du XX^e siècle » un ensemble impressionnant d'œuvres (plus de cinq cents au total) d'artistes vivant ou ayant vécu à Louvain et environs.

Cette exposition se tient présentement au Musée municipal de Louvain, 6, Savoyestraat et restera ouverte jusqu'au 27 juin prochain, aux jours et heures ci-après:

- les samedis et dimanches, de 11 à 13 et de 15 à 18 heures;
- les autres jours, de 10 à 12 et de 14 à 17 heures.

IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

Parmi les artistes qui sont représentés à cette exposition, relevons les noms de J. Bal, L. Belen, S. Buffel, M. Crabbé, J. Cobbaert, M. Cockx, A. Delaunois, J. De Maegt, E. Dewit, J. Dix, J. Dufour, E. Faut, P. Feyaerts, P. Gilles, L. Halflants, T. Humblet, J. Gezel, A. Hallet, A. Knaepen, R. Laermans, C. Meunier, L. Meurrens, M. Piron, L. Schoenmaekers, P. Smets, G. Van de Woestijne, G. Van Hove, P. Van Humbeeck, E. Vanlangendonck et bien d'autres.

« La Vie des Choses » au Musée d'Art Moderne à Bruxelles

Le Musée provisoire d'Art Moderne, situé 1, Place Royale, à Bruxelles, présente actuellement sous le titre « La Vie des choses » un ensemble d'œuvres des XIX^e et XX^e siècles, appartenant aux collections des Musées royaux des Beaux-Arts et choisies en fonction d'un thème particulier, que l'on a coutume d'appeler, bizarrement d'ailleurs, « la nature morte ».

En parcourant les cimaises, le visiteur peut suivre l'évolution de ce thème, à partir du milieu du XIX^e s., moment où la nature morte se voit enfin considérée comme un genre digne d'intérêt en soi, classiques et romantiques lui ayant fait subir une longue éclipse au profit de sujets « nobles ». C'est avec les réalistes, tels Louis Dubois, les frères Stevens et surtout Henri de Braekeleer, que l'objet familier prend toute sa valeur. La règle est alors de représenter le réel avec le plus d'exactitude possible et pour ce faire les artistes travaillent directement sur le motif. Les impressionnistes, eux, sont moins tentés par la réalité que par l'instantané ou la sensation fugitive que donne un rayon de soleil tombant sur les choses. Leurs œuvres sont surtout des morceaux de lumière comme James Ensor sait si bien les représenter. Il

appartient aux constructivistes et aux cubistes de dominer l'émotion et les œuvres d'un Léger, d'un Servranckx ou d'un Brusselmans témoignent d'une haute valeur plastique.

Avec les expressionnistes et les fauves, le visiteur a la possibilité de confronter des œuvres d'artistes belges tels Paul Maas ou Fernand Schirren avec celles de maîtres étrangers, célèbres par leurs natures mortes: Othon Friesz, Henri Manguin, Maurice de Vlaminck ou Henri Matisse. Mais au fil des temps, l'objet semble avoir peu à peu perdu son sens réel et familier pour accéder à un univers nouveau qui lui confère une réalité supérieure et une signification plus complexe. Ainsi, le monde surréel d'un Magritte est peuplé d'objets empruntés au réel, mais de leur rencontre naît un fait nouveau, insolite ou mystérieux. Pour Klapheck aussi les ustensiles familiers qui habitent ses œuvres ne sont, comme il le proclame d'ailleurs lui-même, que des « moyens de représenter la comédie humaine ». Actuellement, nous assistons à un renouveau total de l'objet. Il se manifeste soit comme un éclatement de la forme et du volume — « Colère de violons » d'Arman — soit aussi comme l'intégration de l'objet réel dans l'œuvre elle-même. Songeons par exemple aux réalisations du Pop Art.

L'exposition est ouverte au public tous les jours, à l'exception du lundi, de 10 h à 12 h 30 et de 13 h 30 à 17 h, jusqu'au 4 juillet 1971 (entrée gratuite).

Concerts de carillon à l'abbaye de Grimbergen

Cette année encore, des concerts de carillon seront donnés depuis la tour de l'église abbatiale de Grimbergen. Ces concerts, placés sous le patronage de l'Administration communale de Grimbergen et animés par le Père Feyen, l'infatigable et talentueux carillonneur de l'abbaye, auront lieu durant la haute saison touristique aux dates ci-après,

chaque fois de 17 à 18 heures: les dimanches de juin, juillet et août, ainsi que les trois premiers jeudis de juillet, août et septembre.

En outre, des concerts supplémentaires auront lieu aux dates suivantes: le 11 juillet, le 21 juillet (Fête Nationale), le 15 août (Fête de l'Assomption), le 4 septembre (Marché annuel), le 11 novembre (Armistice), le 22 novembre (Fête de sainte Cécile), le 8 décembre (Fête de l'Immaculée Conception) et le 24 décembre, à l'occasion de la veillée de Noël.

Vues de Bruxelles au XVII^e siècle

Jusqu'au 12 septembre 1971, est ouverte au Musée d'Art Ancien, rue de la Régence, 3, à Bruxelles, une exposition intitulée « Vues de Bruxelles au XVII^e siècle ».

Une sélection de neuf tableaux et de onze dessins permet au visiteur de découvrir la ville de Bruxelles au XVII^e siècle. De larges panoramas et divers petits coins aujourd'hui disparus ont été peints par Daniel et Théodore Van Heil, Guillaume Van Schoor, Antoine Sallaert et Balthazar Van Den Bosch.

Par ailleurs, un événement fut souvent illustré par les artistes, comme en témoignent « L'incendie de la Maison « La Louve », à Bruxelles, en 1690 », par Van Heil ou encore, « L'infante Isabelle abattant l'oiseau au tir du Grand Serment, le 15 mai 1615 », par Antoine Sallaert.

Ces peintres sont, en quelque sorte, les précurseurs des reporters-photographes actuels.

L'exposition montre également des dessins de Pierre Bout et, surtout, du remarquable florentin Remigio Cantagallina, qui profita de son séjour dans la capitale, en 1613, pour dessiner une belle et intéressante série de vues de Bruxelles.

L'exposition est ouverte tous les jours, de 10 à 17 heures, sauf le lundi.

S.I.R. magazine S.I.R.

Syndicats d'Initiative de la Région de Nivelles

L'année des châteaux dans la région de Nivelles.

Deux châteaux de la région nivelloise, celui de Bois-Seigneur-Isaac et celui de Braine-le-Château, participent cette année à la campagne nationale orchestrée par le Commissariat Général au Tourisme avec l'appui de l'Association royale des Demeures historiques de Belgique en vue de permettre à tous les touristes tant belges qu'étrangers de visiter dans les meilleures conditions possibles un éventail de 50 châteaux — dont 22 seront ouverts, cet été, à titre exceptionnel — allant de la forteresse médiévale jusqu'à la spacieuse maison de plaisance répondant au goût du XVIIIe siècle.

Nos lecteurs trouveront, par ailleurs, dans le corps de ce bulletin une notice historique et descriptive, consacrée à chacun de ces châteaux. Nous ne reviendrons donc plus ici sur leurs mérites respectifs. Rappelons toutefois que ces deux castels n'ouvriront leurs grilles que durant quelques week-ends des mois de juin et de juillet.

Le château de Bois-Seigneur-Isaac, ses collections et son parc pourront être visités les dimanches 27 juin, 4 et 11 juillet, dans l'après-midi seulement, de 14 à 19 heures. L'entrée générale est fixée à 40 fr. Ce prix est ramené à 30 fr. par personne pour les groupes et associations.

Quant au château de Braine-le-Château, seul le parc, qui au demeurant, est superbe, pourra être visité aux dates ci-après: les samedis et dimanches 19, 20, 26 et 27 juin, ainsi que les samedis et dimanches 3, 4, 10 et 11 juillet, chaque fois, de 10 à 12 et de 14 à 18 heures. Le prix d'entrée est fixé à 20 fr. Ce prix est ramené à 15 fr. par personne pour les groupes et associations.

A l'intention des excursionnistes et touristes qui prendront la route les dimanches 27 juin, 4 et 11 juillet prochains, signalons qu'il leur est possible de combiner très facilement en une seule et même journée la visite des domaines de Braine-le-Château et de Bois-Seigneur-Isaac. Ces deux anciennes demeures seigneuriales ne sont en effet distantes l'une de l'autre que de 6 km. A cet effet, ils peuvent s'inspirer du programme suivant: dans la matinée, visite de Braine-le-Château (possibilité de déjeuner à la Grand-Place). Dans l'après-midi, visite du château de Bois-Seigneur-Isaac et de la chapelle du Saint-Sang, qui jouxte le château. Le touriste profitera de son passage à Braine-le-Château pour visiter l'église néo-gothique dédiée à saint Remy qui renferme le splendide gisant, en albâtre, de Maximilien de Hornes, décédé en 1542. Il admirera au passage, sur la Grand-Place, le pilori (1521), l'un des plus beaux, sinon le plus beau de Belgique et la Maison du Bailli, admirable construction du XVIe siècle, puis en suivant la rue des Comtes de Robiano, il jettera un coup d'œil sur le vieux moulin seigneurial (1226) qui abritera bientôt un musée consacré à la meunerie. En gravissant le raidillon qui prolonge la rue des Comtes de Robiano, le promeneur pourra gagner le lieu-dit « Les Monts », formés de trois éminences, qui seraient d'anciens tumuli gallo-romains, où s'élève un Christ (1673) connu sous le vocable du « Bon

Dieu des Monts ». En escaladant une butte voisine, il aura la surprise de découvrir une agreste et ravissante chapelle en briques et pierres ferrugineuses, qui fut élevée, en cet endroit, en 1616 et dédiée à la Sainte Croix. De ces divers promontoires, le panorama sur Braine-le-Château et la vallée du Hain est sans égal.

Quant à la chapelle du Saint-Sang, à Bois-Seigneur-Isaac, nous recommandons chaudement sa visite après celle du château voisin. Cet oratoire, desservi par les Prémontrés d'Averbode, date de la fin du XVIe siècle et possède un maître-autel Louis XVI, avec bas-relief en marbre blanc, figurant la Mise au Tombeau, œuvre attribuée à Laurent Delvaux et dont on a pu voir la maquette, en terre cuite, dans les collections du château. On détaillera encore les stalles et les confessionnaux Louis XV, les peintures du chœur (1777), les stucs (1703) ornant la nef, le beau monument funéraire élevé à la mémoire des familles Snoy et d'Oppuers et Cornet de Grez, avant de pénétrer dans la sacristie, joyau ogival du XVe siècle, où est conservé dans un splendide reliquaire, chef-d'œuvre de l'orfèvrerie de la fin des temps gothiques, le corporal imbibé du sang miraculeux, qui, du 5 au 9 juin 1405, coula d'une hostie consacrée.

En somme, de quoi occuper agréablement une journée dominicale.

Régionale du Hageland et de la Hesbaye

Menu diestois

En corrélation avec le choix de Diest comme ville pilote du Brabant pour les années 1971 et 1972, le Horeca-Diest (association professionnelle des hôteliers, restaurateurs et cafetiers), agissant en étroite association avec le Syndicat d'Initiative de la ville, vient de composer un menu spécial qui aura cette particularité d'être typique à l'ancienne cité des Orange-Nassau.

Ce menu sera servi, durant les mois de juillet et août prochains, dans divers restaurants de Diest et de sa périphérie.

Le menu comportera les plats suivants:

- le potage du jour;
- les saucisses diestois avec chou-fleur (éventuellement une autre variété de chou) et pommes « vapeur »;
- les couques diestois aux épices ou la pape au riz du Hageland, à la cassonade;
- un verre de la bière de Diest ou de la bière de la Gilde.

Le prix est fixé uniformément à 110 F (service, boisson et T.V.A. compris).

Les restaurants ci-après ont d'ores et déjà inscrit ce menu diestois à leur carte:

- Rest. 't Begijnhof, Leopoldvest et Kerkstraat 18 (Béguinage);
- Rest. Berkenhof, Turnhoutsebaan 3, Molenstede;
- Rest. De Haan, Grote Markt 19;
- Rest. Katsenberg, Stalstraat 9, Molenstede;
- Rest. L'Empereur, Grote Markt 24;

S.I.R. magazine S.I.R.

Rest. Modern, Leuvensesteenweg 4, Kaggevinne-Diest;

Rest. 't Schijf, Plage de la Lunette (Halve Maan), Leopoldvest.

Nul doute que les milliers de touristes, qui visiteront Diest au cours des mois de juillet et août prochains, tiendront à goûter et à apprécier ces mets, qui témoignent que les Diestois savent aussi cultiver un certain art de vivre.

Concours « Photo-Safari dans ma province »

En étroite association avec le Photoclub Gevaert-Agfa, la Fédération Touristique du Brabant a pris l'initiative de sensibiliser d'une façon spectaculaire un public aussi large que possible aux nouveaux itinéraires étudiés et réalisés par les sept Syndicats d'Initiative Régionaux récemment constitués en Brabant. Nous traçons ci-après les grandes lignes du programme que nous avons établi à cette fin. Signalons d'abord que le Photoclub Gevaert-Agfa organise cette année son 15e Concours National de Photographie réservé à la jeunesse. Le thème choisi est « Photo-Safari dans ma province ».

C'est l'occasion unique pour les jeunes de faire plus ample connaissance avec les sites enchanteurs qui jalonnent tout le Brabant. Dans cette optique, les Syndicats d'Initiative Régionaux pourront apporter aux jeunes participants une aide précieuse en leur procurant les dépliants régionaux récemment sortis de presse et dans lesquels circuits et itinéraires proposés aux touristes sont clairement décrits et reproduits sur carte. Jeunes gens et jeunes filles y trouveront un fil conducteur incomparable pour leur Photo-Safari. Quel est à présent le rôle assigné à chaque Syndicat d'Initiative Régional?

Ils sont chargés d'organiser les quarts de finale du Concours National susmentionné, c'est-à-dire que tous les Syndicats d'Initiative Régionaux ont pour mission de centraliser à une adresse qu'il leur reste à fixer et, cela, pour le 15 septembre 1971 au plus tard, toutes les photos et diapositives de leurs contrées respectives que leur enverront les jeunes participants. Un jury composé de personnes désignées par le Conseil d'Administration de chaque Syndicat Régional et où figurera au moins un membre du comité organisateur du Photoclub Gevaert-Agfa, procédera dans chacune des sept régions de notre province et à la date du 23 septembre 1971 au choix des dix lauréats de ces quarts de finale.

Une exposition des photos et diapositives primées, ainsi que de tout autre document photographique retenu par chaque jury sera organisée, du 24 au 27 septembre prochain, respectivement à Bruxelles, Nivelles, Wavre, Louvain, Tirlemont, Hal et Kobbegem.

Les photos et diapositives sélectionnées par chaque jury régional participeront aux demi-finales qui se dérouleront, cette fois, au niveau provincial.

Le résultat de ces demi-finales sera communiqué le jeudi 14 octobre 1971, à l'occasion du vernissage de l'exposition des œuvres primées, qui se tiendra, à Bruxelles, dans une des salles du Gouvernement Provincial du Brabant.

Ensuite, toutes les photos et diapositives de tous les participants seront envoyées au Photoclub Gevaert-Agfa à Mortsel, lequel désignera les lauréats de la Grande Finale du Concours National « Photo-Safari dans ma province ».

Tous les jeunes, qui souhaitent prendre part à ce concours,

soit à titre individuel, soit sous l'égide d'un établissement scolaire, d'un club de jeunes, d'un photoclub ou de toute autre association de jeunesse, pourront obtenir tous renseignements utiles, de même que le règlement du concours et les bulletins de participation en s'adressant directement au Secrétariat du Syndicat d'Initiative de leur région. A leur intention, nous reproduisons ci-dessous les adresses des divers secrétaires régionaux.

Pour l'Agglomération bruxelloise: s'adresser au Syndicat d'Initiative de Bruxelles, Comité des Jeunes, Rue du Chêne 10, 1000 Bruxelles. Tél.: 02/12.68.67.

Syndicat d'Initiative de la Région de Nivelles: s'adresser à Madame Germaine Parmentier, secrétaire, Résidence « Le Chambord », Allée du Ploche 3, 1400 Nivelles. Tél.: 067/221.61 (bureau) et 067/246.40 (privé).

Syndicat d'Initiative Régional de l'Est du Brabant Wallon: s'adresser à Monsieur Armand Parant, secrétaire, Rue Dyna-Beumer 5, 1330 Rixensart. Tél.: 02/53.90.90 (bureau) et 02/53.69.18 (privé).

Gewest. V.V.V. Midden-Brabant: s'adresser à Monsieur Yves Verbiest, secrétaire, Vaartstraat 137, 3000 Louvain. Tél.: 016/249.96 (privé).

Gewest. V.V.V. Hageland en Haspengouw: s'adresser à Monsieur Roger Taverniers, secrétaire, Schansstraat 9, 3300 Tirlemont. Tél.: 016/810.07 (bureau).

Gewest. V.V.V. Zuid-West Brabant: s'adresser à Monsieur Marcel Franssens, secrétaire, Melkerijstraat 35, 1500 Hal. Tél.: 02/56.76.54 (privé).

Gewest. V.V.V. Noord-West Brabant: s'adresser à Monsieur Ferdinand Lanckmans, secrétaire, Potaerdestraat 42, 1780 Teralfene. Tél.: 02/13.84.40 (bureau).

Nous souhaitons, pour terminer, une plantureuse moisson à tous nos jeunes chasseurs d'images.

Régionale du Nord-Ouest du Brabant (V.V.V. Noord-West Brabant)

La procession de cavaliers d'Opwijk

Pour diverses raisons (transformation de la liturgie, problèmes de circulation dans les centres urbains, etc...), la majorité de nos processions paroissiales, qui, il n'y a guère encore, parcouraient les rues de nos villes et villages, ont été supprimées. Seules les manifestations les plus typiques ont résisté à cette évolution générale. Tel est le cas de la procession de cavaliers à Opwijk, organisée en l'honneur de saint Paul et qui se déroule traditionnellement le samedi suivant le 29 juin (fête des saints Pierre et Paul). Ce sera donc le samedi 3 juillet prochain que les touristes et amateurs de folklore religieux se donneront rendez-vous à Opwijk pour assister à la procession séculaire à laquelle participeront de nombreux groupes et un fort contingent de chevaux, depuis les lourds et réputés chevaux brabançons jusqu'aux mini-poneys.

Après le cortège, le touriste ne quittera pas la localité sans emporter un ravissant drapelet de pèlerinage.

Les manifestations culturelles et populaires

JUIN 1971

- BRUXELLES:** A la Salle des Métiers d'Art du Brabant, 6, rue Saint-Jean: Exposition consacrée aux Métiers d'Art du Brabant. L'exposition est ouverte en semaine, de 10 à 12 et de 13 à 18 h; le samedi, de 14 à 18 h (jusqu'au 27 juin). La salle est fermée le dimanche — A la Bibliothèque Royale Albert 1er (galerie Houyoux) 2, boulevard de l'Empereur: Exposition Edvard Munch, œuvres graphiques du Cabinet des Estampes des Staatlichen Museen zu Berlin (D.D.R.). L'exposition est ouverte (jusqu'au 31 juillet 1971) en semaine, de 12 à 18 h (entrée libre). La galerie est fermée les dimanches et jours fériés. — A la Bibliothèque Royale Albert 1er (Chapelle de Nassau) 2, boulevard de l'Empereur: Exposition Les Clouet et la Cour de France (crayons conservés au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque nationale de Paris). L'exposition est ouverte (jusqu'au 7 août) en semaine de 12 à 18 h (entrée libre). La chapelle est fermée les dimanches et jours fériés.
- LOUVAIN:** Au Musée Municipal, 6, Savoyestraat: Exposition basée sur le thème « L'Art du XXe siècle à Louvain » avec présentation de plus de 500 œuvres d'artistes résidant ou ayant résidé à Louvain et dans les environs de la cité universitaire. L'exposition est ouverte, en semaine, de 10 à 12 et de 14 à 17 h; les samedis et dimanches de 11 à 13 et de 15 à 18 h. Clôture: le dimanche 27 juin à 18 h.
- 19 et 20 **NIVELLES:** Rallye des 12 heures de Nivelles, organisé par le Nivelles Automobile Club.
- 20 **NIVELLES:** Au Parc de la Dodaine, à 16 h: Concert par le Corps Musical Nivellois.
- 26 **NIVELLES:** Au Stade Reine Astrid (Parc de la Dodaine): Grand Concours hippique, organisé par « L'Eperon Nivellois », (également le 27 juin).
- RIXENSART:** Au château de Rixensart, Brigitte Haudebourg et Gabriel Fumet (flûte et clavecin) dans des œuvres de Haendel, Couperin, Bach, Devienne, Vivaldi, Mozart, etc...
- WAVRE:** Procession de Noville-sur-Mehaigne jusqu'à l'église Notre-Dame de Basse-Wavre. A 22 h.: grande concentration de cavaliers portant chacun une torche à la main. Feu d'artifice féérique.
- 27 **NIVELLES:** Au Parc de la Dodaine: Tournoi national de pétanque, organisé par la Fédération Nationale de Pétanque (plus de 100 pistes).
- WAVRE:** Grand Tour de Notre-Dame de Basse-Wavre, procession historique et pénitentielle avec la participation de nombreux pèlerins escortant la chaise miraculeuse de Basse-Wavre. Au retour en ville (vers 11 heures), un pèlerin portant un énorme pain de froment (le Wastia) se joint au cortège. A la dislocation, à Basse-Wavre, le Wastia est découpé en tranches et distribué aux participants.
- 29 **OPWIJK:** Marché annuel.
- 30 **WAVRE:** Grande Foire des Camelots (matin) et course cycliste pour professionnels (après-midi).

JUILLET 1971

- 3 **GAASBEEK:** Au château-musée, grande exposition sur le thème « Monuments et Sites dans le Pays d'Ottantland », organisée par le Cercle Culturel Masius de Lennik-Saint-Quentin et le Domaine de l'Etat à Gaasbeek (jusqu'au 25 juillet).
- OPWIJK:** Procession traditionnelle de la Saint-Paul avec la participation de divers groupes folkloriques et de nombreux cavaliers montant notamment les fameux chevaux brabançons.
- 4 **OPWIJK:** Grande fête musicale.
- 8 **BRUXELLES:** Sur la Grand-Place, en soirée, sortie de l'Ommegang avec représentation du Jeu d'Echec vivant.
- 10 **ZAVENTEM:** Foire commerciale (également les 11 et 12 juillet).
- 17 **BRUXELLES:** Ouverture officielle de la Kermesse de Bruxelles. La kermesse se prolongera jusqu'au 23 août.
- 19 **STROMBEEK-BEVER:** Marché annuel.
- 21 **LOUVAIN:** Fête Nationale. A 20 h, feu d'artifice au Vieux Marché.
- WATERLOO:** Fêtes du 21 juillet.
- 22 **BRUXELLES:** Visites du Palais Royal de Bruxelles. Tous les jours, sauf les lundis, jusqu'au 12 septembre.
- 25 **WAVRE:** Grand Cortège carnavalesque (après-midi).

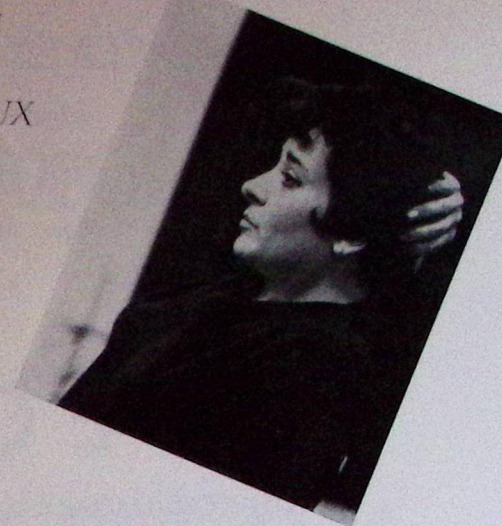
AOÛT 1971

- 1 **CORBAIS:** Fête des Moissons de l'Amitié, jeux avec la participation d'équipes représentant les villages de Corbais, Walhain-Saint-Paul, Orbais, Thorembais-les-Béguines, Perwez, Tourinnes-Saint-Lambert et Malèves-Sainte-Marie-Wastines.
- LONDERZEEL:** Bénédiction des voitures, organisée par le Comité de Saint-Christophe.
- 8 **NIVELLES:** A la Grand-Place, à 19 heures: Concert par l'ensemble oberbayern de Karl Ernst.
- 9 **BRUXELLES:** Plantation annuelle du Meiboom. Cortège folklorique. Réjouissances populaires.
- 20 **LOUVAIN:** A la Collégiale Saint-Pierre, à 20 h 30: L'Orchestre de Chambre de Sofia, la Chorale d'Enfants de Sofia « Bodra Smjana », Elisabeth Verlooy, Ria Bollen interprètent sous la direction de Vassil Kazandjiev des œuvres de Pergolesi et Monteverdi.
- 21 **LOUVAIN:** A la Rotonde de l'Université, à 20 h 30: L'Orchestre de Chambre de Sofia, sous la direction de Vassil Kazandjiev dans des œuvres de Haendel, Corelli, Mozart, Kazandjiev et Prokofiev.
- WILSELE:** Foire commerciale (également les 22 et 23 août).
- 22 **LOUVAIN:** Au Théâtre communal, à 20 h 30: La Chorale d'Enfants de Sofia « Bodra Smjana » dans des œuvres classiques et bulgares pour chœur.
- 26 **BRUXELLES:** A l'Opéra National (T.R.M.), à 20 h 30: Les chœur et orchestre Bühnen de Cologne dans « La Clemenza di Tito » de Mozart.
- 28 **LOUVAIN:** Foire commerciale (jusqu'au 6 septembre).
- OVERIJSE:** Ouverture officielle des 20e Fêtes organisées à l'occasion des vendanges. Foire commerciale, exposition de raisins et de primeurs, compétitions sportives, spectacles de variétés, avec la participation de vedettes internationales, réjouissances populaires se dérouleront sans interruption jusqu'au 5 septembre inclus.
- 29 **BRUXELLES:** Aux Palais du Centenaire (Heyssel): 16e Salon professionnel EUROPAC (cristaux, porcelaines, céramiques, orfèvrerie, cadeaux et objets d'ameublement). Le salon restera ouvert jusqu'au 6 septembre inclusivement.
- OVERIJSE:** Grand cortège folklorique à l'occasion des 20e Bacchanales avec la participation de chars, groupes costumés, corps de musique et des géants d'Overijse. Le départ du cortège a lieu vers 15 h, après le passage de la caravane publicitaire.
- 30 **BRUXELLES:** A l'Hôtel de Ville, à 20 h 30: Concert polyphonique par l'Ensemble Vocal des Pays-Bas, sous la direction de Marinus Voorberg. Au programme, des œuvres de compositeurs belges et hollandais.
- JETTE:** Marché annuel.
- OVERIJSE:** Concours régional pour bétail (place du Béguinage).

SEPTEMBRE 1971

- 4 **AARSCHOT:** Exposition « La Viticulture au temps jadis dans le Hageland », à l'Académie de Dessin, Schalwin (jusqu'au 12 septembre).
- BRAINE-L'ALLEUD:** Fêtes de la Wallonie (également les 5 et 6 septembre).
- GRIMBERGEN:** Marché annuel.
- LOUVAIN:** A la Collégiale Saint-Pierre, à 20 h 30: Le « Wiener Philharmoniker » interprète, sous la direction de Karl Böhm, la Symphonie no 8 de Bruckner.
- 5 **HAL:** Procession de Notre-Dame de Hal.
- OVERIJSE:** Clôture des festivités en l'honneur du vin et du raisin belges.
- SINT-PIETERS-LEEUEW:** Hommage annuel au monument des disparus des deux guerres.
- 6 **BERCHEM-SAINTE-AGATHE:** Marché annuel.
- BRUXELLES:** Au Palais des Beaux-Arts, à 20 h 30: L'Orchestre philharmonique de Leningrad, placé sous la direction de Jewgeni Mawrinski, exécutera le « Romeo et Juliette » de Prokofiev et la Symphonie no 5 de Sjostakowitsj.
- LOUVAIN:** Marché annuel aux chevaux et au bétail; concours pour animaux reproducteurs; exposition de matériel agricole (Place Saint-Jacques et abords) — Marché fleuri (Avenue du Roi Albert et rues adjacentes).

ANNÉE DES CHATEAUX

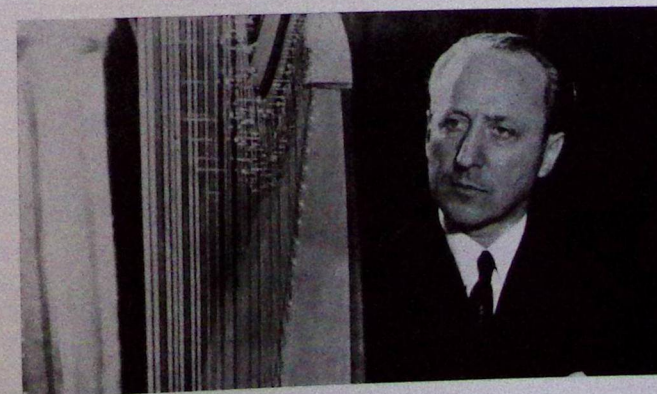


CONCERTS EXCEPTIONNELS

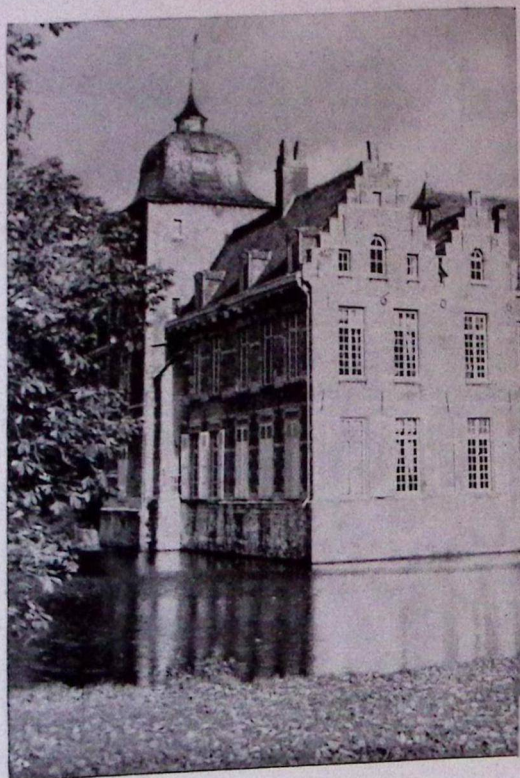
dans le cadre prestigieux du

CHATEAU DE GRAND-BIGARD

Victoria de LOS ANGELES
Jeudi 24 et Vendredi 25 juin, à 20 h. 30
Nicanor ZABALETA, harpe
Mercredi 30 juin et Jeudi 1er juillet, à 20 h. 30
Philippe ENTREMONT, piano
Mardi 13 et Mercredi 14 juillet, à 20 h. 30
ORCHESTRE DE CHAMBRE DE SOFIA
Mercredi 28 et Jeudi 29 juillet, à 20 h. 30

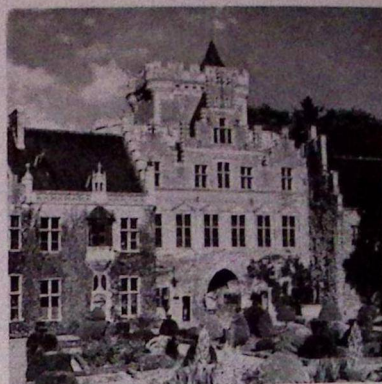


Nos suggestions



BRAINE-LE-CHATEAU

Le parc du château pourra être visité les deux derniers samedis et dimanches de juin et les deux premiers samedis et dimanches de juillet, de 10 à 12 et de 14 à 18 heures.



GAASBEEK

Le château et son parc sont ouverts tous les jours, sauf les vendredis, en juillet et août; tous les jours, sauf les lundis et vendredis, du 1er septembre au 31 octobre.

◀ NIEUWERMOLEN

Le château de Nieuwermolen, à Sint-Ulriks-Kapelle, sera ouvert les samedis et dimanches de juillet, de 10 à 12 et de 14 à 18 heures.

